

Recrudescence de la violence au Pérou

LIRE PAGE 5
LE REPORTAGE
DE NICOLE BONNET

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

«Le Monde des livres»

Pages 11 à 17

Les nouveaux romans
de Robert Sabatier
Bernard Thomas et Puysegur

M^{re} Gandhi face aux extrémismes

Les affrontements entre sikhs et hindous ont continué, mercredi 22 février, dans l'État de Pendjab (nord-ouest de l'Inde) et se sont étendus à celui de l'Haryana, proche de la capitale. Au moins quatre-vingt-cinq personnes ont été tuées, et les heurts ont fait de nombreux blessés. Deux cent cinquante personnes ont trouvé la mort depuis trois ans dans ces violences communautaires.

Les partis politiques locaux, qui contestent jusqu'à maintenant les extrémismes, sont dépassés par les débordements de haine, et les efforts de dialogue du gouvernement central avec les autonomistes sikhs ont, pour le moment, échoué. Ceint-ci formalisant des revendications à la fois religieuses et politiques, et veut jusqu'à demander le retour au Pendjab de Chandigarh, la capitale construite par Le Corbusier et commune aux deux États, ainsi qu'un partage, à l'avantage de Pendjab, — où les sikhs sont majoritaires, — des eaux de rivières, vitales pour l'irrigation.

Les affrontements montrent, s'il en était besoin, que les violences de cette nature ne sont pas l'apanage des régions où règne la pauvreté. Le Pendjab et l'Haryana sont deux États relativement prospères et dynamiques ayant suivi leur développement par la modernisation de l'agriculture et par l'industrialisation. C'est l'ampleur du mouvement d'indépendance communautaire, l'extrémisme entre communautés hindoues, ethniques ou religieuses, issu d'une animosité à l'égard de l'autre, qui a conduit les militants fanatiques.

Les dirigeants hindous ont, en l'absence de loi fédérale qui constitue une menace à la cohésion et à l'unité nationales. Les États de l'Inde ont généralement été établis tel est le cas du Pendjab et de l'Haryana, formés en 1966 après des troubles communautaires — sur des bases linguistiques, mais les grandes migrations ont conduit des milliers de musulmans, convertis en conséquence à un «potentiel» explosif. C'est-à-dire d'indépendance linguistique, comme au Pendjab, les lieux de culte s'érigent en place forte.

Fidèle à sa méthode, M^{re} Gandhi a transporté, espérant que de guerre lasse les choses retourneraient dans l'ordre, tout en recherchant un règlement politique. La première ministre ne peut cependant obéir aux exigences des autonomistes sans risquer de créer un précédent dont pourraient se réclamer d'autres extrémismes ou d'autres États. Cependant, M^{re} Gandhi ne veut sans doute pas s'aligner une minorité sikh indisciplinée, et qui occupe dans le pays une place sans commune mesure avec son importance numérique. Elle craint par-dessus tout, d'autre part, que la contagion gagne d'autres États ou d'autres communautés. Certains membres de la communauté musulmane, par exemple, la seconde du pays, ne sont pas insensibles à la montée de l'intégrisme dans le monde islamique. Pour la première fois depuis longtemps, le Cachemire, où les musulmans sont en majorité, échappe au contrôle politique du gouvernement central. L'excitation récente d'un nationaliste cachemirien condamné à mort s'accompagnera pas les rapports avec cette province revendiquée par le Pakistan. Enfin, la crise de l'Afghanistan — où des centaines de milliers de réfugiés ont fui la violence — paraît, certes, anecdotique, mais elle est loin d'être régie. La population autochtone continue de réclamer le départ des troupes soviétiques.

Sans doute, M^{re} Gandhi est-elle attachement assurée de l'appui des principales forces politiques nationales, mais l'opposition lui reproche son «incapacité à protéger les vies humaines». Si l'Inde dispose de forces paramilitaires et d'une armée très importante, celles-ci seraient bien en peine de venir — seules — à bout d'un déferlement d'intolérance «à l'irlandaise». L'usage de la force pourrait, au contraire, provoquer des explosions plus violentes encore.

Gigantesque bataille entre l'Irak et l'Iran

Cinq cent mille hommes participeraient aux combats sur trois fronts

La grande offensive irakienne contre l'Irak, attendue depuis plusieurs semaines, paraît désormais en cours. Elle se développe depuis la nuit du mercredi 22 au jeudi 23 février sur trois fronts et plusieurs axes s'étendent sur une ligne longue d'environ 300 kilomètres.

Selon un communiqué diffusé ce jeudi en fin de matinée à Téhéran, la route Bagdad-Bassorah aurait été coupée sur plusieurs points par les forces irakiennes. Celles-ci seraient parvenues, entre autres, à atteindre le confluent du Tigre et de l'Euphrate, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Bassorah. Plus au nord, à Al-Gharbi, elles auraient bloqué cette artère vitale.

Toujours selon Téhéran, l'armée irakienne bat en retraite tout au long du front (voir notre carte page 4).

Cette opération désignée par Téhéran sous le nom d'«Aurore 6», avait été amorcée dans la nuit du mercredi au jeudi et avait suivi «Aurore 5» qui avait été déclenchée plus au sud, dans la région de Bostan, avec l'objectif d'atteindre un second tronçon de la principale route de l'Irak.

Le troisième front a été ouvert encore plus au sud, à quelques kilomètres de Bassorah, l'unique port

irakien sur le Golfe. Téhéran paraît confier à cette dernière bataille une importance particulière en la distinguant d'«Aurore 5» et d'«Aurore 6». Elle est, en effet, curieusement désignée comme étant «l'opération spéciale Kheibar» (du nom de la forteresse conquise par l'imam Ali au septième siècle de notre ère). Selon un communiqué de Téhéran, diffusé jeudi matin, les forces irakiennes avaient atteint les rives du Tigre, au nord de Bassorah, après avoir occupé une quinzaine de villages.

ÉRIC ROULEAU.

(Lire la suite page 4.)

L'AVENIR DE L'AIRBUS A-320

Après Bonn, Londres accepterait de financer la construction de l'avion européen

LIRE PAGE 28 L'ARTICLE DE FRANCIS CORNU

LES GRÈVES DANS LES SERVICES PUBLICS

Du bon usage des otages

Exceptionnel dans la corporation et en France par son étendue, le mouvement des routiers s'est même par sa méthode. En bloquant la circulation, les camionneurs, comme les douaniers avant eux, prennent en otage les usagers de la route, qui n'en peuvent mais. C'est le fait de toutes les grèves des services publics, quelle qu'en soit la forme — grève du zèle des douaniers, coupures de courant des électriciens aussi bien que les barrages routiers.

En effet, cheminots, portiers, conducteurs de métro, enseignants, en arrêtant le fonctionnement du service, n'agissent pas directement sur leur employeur, ne mettent pas nécessairement leur entreprise en difficulté comme le font les salariés du secteur privé. Pour attirer l'attention sur leur cas, ils gênent plus ou moins le fonctionnement de la machine économique et de la vie quotidienne d'une partie de leurs compatriotes. En prenant en otage les usagers — voyageurs, entreprises, élèves, parents, ou simples citoyens, — ils espèrent «culpabiliser» l'État.

Dans ce pouvoir d'entrave, il y a des degrés : les électriciens ne sont sans doute pas loin du sommet, par le nombre d'entreprises et de services qu'ils peuvent paralyser «en cascade», les enseignants près de la base ; on verra à l'usage où se plaquent les transporteurs routiers. Mais le principe reste le même.

La gêne causée aux usagers provoque constamment des plaidoyers

par GUY HERZLICH

en faveur d'une limitation du droit de grève. Des restrictions plus ou moins importantes existent, de fait, dans beaucoup de pays étrangers fort démocratiques, au profit de systèmes d'arbitrage. Ainsi dans la Norvège ou la Suède, imprégnées de traditions social-démocrates, la grève n'est légale qu'à l'expiration des conventions collectives, et, lorsqu'un préavis de grève (d'une durée variable selon les secteurs, mais rarement moins de deux semaines) est lancé, une commission de médiation est désignée. Ce n'est qu'en cas d'échec qu'on en vient à la grève.

En France, c'est seulement dans les services publics que le droit de grève a été vraiment réglementé. Il est purement et simplement refusé aux policiers, aux CRS, aux gardiens de prison, aux magistrats, au

nom de la sécurité. Mais dans tous les établissements et entreprises publiques ou privés «chargés de la gestion d'un service public», les syndicats doivent déposer un préavis de grève de cinq jours francs, précisant la date, le lieu et la durée de l'arrêt de travail, en vertu d'une loi de 1963 adoptée après la grève des mineurs, coupables d'avoir bravé l'autorité du général de Gaulle.

En outre, dans certains secteurs comme EDF, la radio-télévision (assimilée à un service public) ou, depuis peu, la navigation aérienne, le personnel doit fournir un «service minimum» ou un «minimum technique» de production. D'autre part, jusqu'à la loi du 19 octobre 1982, existait aussi une disposition dissuasive : la retenue d'une journée de grève au minimum pour tout arrêt de travail (aujourd'hui la retenue est proportionnelle à la durée de la grève).

(Lire la suite page 25.)



Georges Suffert
LE TOCSIN

Entrevues avec vingt-sept grands leaders d'opinion de notre temps : R. Aron, M. Serres, G. Duby, N. Wahl, A. Peyrefitte, A. Glucksmann, G. Grass, A. Soljenitsyne, A. Zinoviev, E. Wieseler.

BRUNO FRAPPAT.

Le conflit des routiers s'étend en Europe

1,4 milliard de francs serait nécessaire pour satisfaire la principale revendication des transporteurs français

Le mécontentement des routiers fait tâche d'huile en Europe. Des barrages pour protester contre la grève des douaniers italiens commencent à apparaître en Autriche (col de Brenner). Plus d'un millier de camions sont retenus à la frontière austro-italienne et l'autoroute Munich-Kufstein (Autriche) a été barrée par une cinquantaine de routiers. Les Pays-Bas viennent de demander la réunion d'urgence du conseil des ministres des transports de la CEE pour tenter de mettre un terme aux difficultés enregistrées aux postes-frontières franco-italiennes et italo-

autrichiennes. Dans ce but, le préfet de Turin a réquisitionné, jeudi matin, pour une durée de trois jours, les douaniers du poste-frontière du Fréjus.

En France, la situation restait très tendue et M. Charles Fiterman, ministre des transports, a annulé la visite qu'il devait faire, jeudi, à Bonn. De très nombreux barrages subsistent sur l'ensemble des grands axes routiers ; dans la matinée de jeudi, le centre de Rosny-sous-Bois en avait recensé deux cent quarante. Les zones les plus touchées restent la région Rhône-Alpes, la Lorraine, la région de Marseille-Aix et la banlieue nord-est de Paris, et on enregistre une aggravation dans le nord du pays. En dépit de plusieurs tentatives pour mettre fin au mouvement, quelques centaines de camions étaient encore stationnés dans la vallée de la Maurienne, où les dissensions entre les routiers étaient de plus en plus vives.

A Paris, les représentants de la FNTR (Fédération nationale des transporteurs routiers) et de l'UNOSTRA (Union nationale des organisations syndicales de

transporteurs routiers automobiles) ont lancé des appels aux pouvoirs publics pour la reprise rapide des négociations.

Réuni, mercredi soir, en conseil interministériel, sous la présidence de M. Jacques Delors, premier ministre par intérim, le gouvernement a maintenu les neuf propositions faites, mardi, par M. Fiterman et s'en tient au calendrier initial des négociations qui devraient reprendre le 1^{er} mars, si la circulation est redevenue normale.

Dès le matin même, au conseil des ministres, il apparaissait que le gouvernement ne semblait guère disposé à accélérer la déductibilité de la TVA sur le gazole pour les transports nationaux comme le demandent les deux organisations syndicales. Il en résulterait, en effet, 1,4 milliard de francs.

Le bureau exécutif du Parti socialiste se déclare surpris dans un communiqué de l'extension et du durcissement du conflit. Il reste que, selon un sondage publié jeudi soir par le *Parisien libéré*, 54 % des Français approuvent «tout à fait» ou «assez» les manifestations routières.

LIRE PAGES 9 ET 10 :

Aux deux bouts du tunnel

par DANIEL SCHNEIDERMAN

et

Les demandes de la base

par NICOLAS BEAU

Un pari sur la lassitude

Division, lassitude : tels sont les deux paris du gouvernement face au mouvement des routiers, sur lequel les responsables des organisations professionnelles semblent avoir peu de prise. En négociant et en aboutissant à des «conclusions» sur «les questions qui sont à l'origine immédiate du conflit», comme l'a souligné, mercredi 22 février, M. Max Gallo, le gouvernement a voulu se donner les moyens de séparer les routiers des Alpes de ceux qui, dans le reste du pays, sont entrés en action pour des motifs autres que les difficultés douanières qui sont à l'origine du conflit.

La levée des barrages dans les Alpes, qui n'était pas acquise jeudi matin, en dépit de certains votes des camionneurs, permettrait au gouvernement de prendre l'opinion à témoin du fait que ceux dont la survie de l'entreprise était menacée ont en satisfaction et que les autres, qui font durer le mouvement, ont des motivations différentes. Au cours du conseil des ministres, le président de la République a conforté le gouvernement dans sa position, qui est de discuter des questions professionnelles, mais non des revendications qui mettent en cause des choix économiques. M. François Mitterrand a souligné qu'il faut refuser les avantages injustifiés et coûteux ; il est clair que, aux yeux du chef de l'État, l'accélération de la détaxation du gazole pour les transports nationaux entre dans cette catégorie. Le président de la République est soucieux d'éviter une contagion des corporatismes, qui serait enco-

ragée par les satisfactions accordées à une catégorie.

Le gouvernement a affirmé une solidarité sans nuances avec les ministres compétents dans cette affaire, c'est-à-dire au premier chef, M. Charles Fiterman. La tentation qui avait pu apparaître, ici ou là, de mettre en cause le ministre communiste des transports semble au reste avoir eu peu de prise sur la masse des routiers, qui s'en prennent à la fonction plus qu'à la personne. M. Fiterman est assuré depuis mercredi de l'appui du président de la République et du gouvernement tout entier dans la stratégie «fermeté-ouverture» qu'il avait adoptée, la semaine dernière, en concertation avec le premier ministre.

Celui-ci, qui s'était entretenu de ce dossier pendant quelques instants avec MM. Fiterman et Delors, à l'hôtel Matignon, avant de quitter Paris pour Vienne, continue d'afficher une grande fermeté à l'endroit des routiers. Après le rejet des propositions du ministre des transports par les manifestants les plus intransigeants, M. Mauroy estime que le gouvernement a déjà montré sa bonne volonté en engageant les discussions, alors que tous les barrages n'avaient pas été levés, contrairement aux assurances données par la FNTR et l'UNOSTRA. Il affirme qu'il appartient maintenant à ces deux organisations de prendre leurs responsabilités devant les professionnels.

PATRICK JARREAU.

(Lire la suite page 10.)

UNE RÉTROSPECTIVE POUR LE RÉALISATEUR DE «NOSTALGIA»

Le cas Tarkovski

Lire page 18 l'article de JACQUES SICLIER

Le Monde

Un peuple sans mémoire ?

par ELIE WIESEL (*)

Le métier de marchand de canons, donc de mort, est sans doute profitable : il n'en est pas moins scandaleux quand il s'agit de canons allemands vendus à l'Arabie Saoudite.

On nous dira : ces deux pays sont souverains et libres de faire ce qui leur plaît. On nous dira aussi : l'Allemagne de l'Ouest n'est pas la seule nation qui fournit des tanks aux Arabes. Cela est vrai. La France ne reste pas loin en arrière. Mais ce n'est pas pareil. Je m'oppose aux livraisons d'armes françaises à l'Arabie Saoudite, mais pour des raisons différentes. Pour la France, il s'agit de considérations politiques et économiques. Pour l'Allemagne aussi ? Justement. C'est là où elle a tort. Quarante ans après la débâcle nazie, nous sommes en droit de nous attendre à ce que l'Allemagne se montre plus prudente au Moyen-Orient : et à ce qu'elle examine un peu plus l'élément éthique de l'équation.

Attitude irrationnelle de ma part ? Il se peut que je sois trop susceptible. Mais, dans ce domaine, je ne cherche pas le raisonnement logique. Dès que nous touchons aux rapports entre juifs et Allemands, je revendique la mémoire comme seul critère.

Les coupables seuls sont coupables

Si Bonn décide d'aider l'Arabie Saoudite, qu'il le fasse. Qu'il lui envoie des médecins, des architectes, des ingénieurs, des instituteurs : les Arabes en ont plus besoin que de l'artillerie lourde. Pour les canons et les chars, ils n'ont qu'à s'adresser ailleurs, à d'autres marchands : il n'en manque pas dans notre société.

Est-ce à dire que les armes françaises sont moins meurtrières ? Elles sont aussi efficaces que les américaines. C'est pourquoi je m'y oppose. Certes, on nous assure que les tanks allemands ou français resteront à tout jamais en territoire saoudien ; et qu'ils ne serviront jamais dans une guerre contre l'Etat juif.

Je demeure sceptique. L'Iran, vous vous souvenez ? Les armes saoudiennes risquent un jour de tomber entre les mains de nos ennemis communs. Il faut être bien naïf pour ne pas admettre que cette possibilité-là est réelle.

Mais, en vérité, le cœur du problème est ailleurs : il se trouve dans les consciences allemandes. Le fait que cette affaire n'ait pas soulevé une vague de protestations en Allemagne même, surtout parmi les jeunes, et - pourquoi pas - parmi les pacifistes, moi, je le ressens avec inquiétude.

Comment justifier - comment expliquer - leur manque de tact et de sensibilité ? Pourraient-ils tout oublier ? Tout effacer ?

Lors de sa visite officielle en Israël, le chancelier Kohl rejeta la notion de culpabilité collective concer-

nant le passé nazi de son pays. Moi aussi. Les coupables seuls sont coupables. Les jeunes sont, par définition, innocents. Donc, irréprochables. Les persécutions, les agressions, les tortures, les massacres, ils n'y étaient pour rien. Nous, juifs, avons trop souffert en tant que communauté ethnique et religieuse pour lancer des accusations collectives contre tel ou tel groupe.

Mais, cela dit, les Allemands ne devraient-ils pas manifester un peu plus de sensibilité à l'égard d'Israël ? Alois Martens, au cours de la même visite, n'hésita guère à offenser ses hôtes par ses déclarations selon lesquelles les Allemands, aujourd'hui, ne se sentent plus obligés d'adopter une politique spéciale envers Israël. Israël est, pour lui, un pays comme les autres ; et l'Allemagne aussi. Liquidé, le contentieux entre les deux peuples. Qu'on n'en parle plus. Désormais, il n'y aurait que l'intérêt national de l'Allemagne qui devrait, selon Martens et Kohl, peser dans la balance des Allemands.

Traduisent-ils vraiment le sentiment général de leur peuple ? Celui-ci n'aurait-il plus de remords ? Plus de regret ? Dans ce cas, l'affaire qui ne nous concerne est plus grave que je ne l'avais pensé. Sur le plan militaire, la menace est dirigée contre Israël ; mais sur le plan psychologique et moral, elle vise l'Allemagne elle-même.

Qu'il le veuille ou non, un peuple sans mémoire restera, à sa façon, un peuple à part.

(*) Ecrivain américain qui vient de publier aux éditions Grasset le Cinquième Fils.

LETTRES AU Monde

Sur le terrain de la crédulité

Dans le numéro du 7 février 1984, sous le titre « Des mages pour une enfant perdue », le Monde attire à juste titre l'attention de ses lecteurs sur la facilité qu'ont divers charlatans à détourner d'une attitude raisonnable, voire de mesures efficaces, ceux qui sont victimes de quelque malheur, voire les gendarmes qui œuvrent à soulager ces malheurs, à retrouver les disparus, notamment. Certes, cette facilité est étonnante : elle repose sur une crédulité très distribuée en France et à laquelle toutes sortes de phénomènes contribuent depuis simplement une religion mal comprise, jusqu'à la diffusion passive par les médias de « faits » scientifiques - quand cette diffusion a lieu - en passant par un enseignement qui vise souvent plus à informer qu'à expliquer.

Parmi ces facteurs de crédulité, l'Institut de Toulouse dont vous par-

lez (et qui n'a pas le « sérieux » ni le caractère officiel que vous lui prêtez) contribue - et ce ne sont pas ses premières armes dans la « désinformation » - à engendrer les pires aveuglements.

JEAN-CLAUDE PECKER, membre de l'Académie des sciences.

Des sanctions sans juge

Trois députés ont été frappés d'une sanction, la censure simple, par l'Assemblée nationale statuant à la majorité, conformément au règlement de l'Assemblée nationale prévoyant que peuvent être réprimandés les députés adressés au président de la République. Nous voudrions simplement relever que les députés sanctionnés ne peuvent faire appel de cette décision devant aucune instance juridictionnelle ou non, en l'état actuel de notre droit, et nous interroger sur le point de savoir si, dans un Etat de droit, il est admissible que puissent exister des sanctions sans juge.

On pourrait objecter qu'il s'agit d'actes parlementaires et qu'il y a une tradition d'immunité juridictionnelle de ces actes concrets adressés au respect de la souveraineté du Parlement. Mais cela n'est plus exact depuis 1958, car les principaux actes parlementaires sont désormais soumis au contrôle du juge : les règlements des Assemblées à celui du Conseil constitutionnel et les actes relatifs à l'administration des Assemblées, et notamment au personnel de celles-ci, au juge administratif ou judiciaire. Restent comme cas de « droit de justice », ainsi que nous l'avons relevé il y a quelques vingt ans, les sanctions infligées à des parlementaires...

Il serait donc souhaitable d'instituer un contrôle du Conseil constitutionnel sur les derniers actes parlementaires bénéficiant de l'immunité juridictionnelle. Compte tenu de la compétence générale attribuée au juge constitutionnel en matière de contrôle du règlement des Assemblées, on pourrait, par une modification de la loi organique relative au Conseil constitutionnel, préciser que l'application du règlement de l'une ou l'autre Assemblée peut être vérifiée par le Conseil sur saisine du ou des parlementaires concernés ou du président de l'Assemblée.

LOUIS FAVOREU, professeur honoraire de l'université d'Aix-Marseille-III.

Des médecins comme otages...

Une fois encore, des « médecins sans frontières » ont été enlevés et pris en otages. Ce genre de pratique tend à devenir une procédure habituelle de pression ou de négociation pour des Etats ou des groupes sans scrupules. Le médecin, par sa pratique et sa tradition, est en effet le symbole et le garant de l'intégrité des hommes en tant qu'individus.

« LE DIFFÉREND », de Jean-François Lyotard

Une philosophie post-moderne

AVEC le *Différend* (1), Jean-François Lyotard nous donne ce qu'il appelle son « livre de philosophie ». Serait-ce que ses quinze précédents ouvrages paraissent d'autre chose ? Non, bien sûr ; mais cette fois Lyotard se dégage complètement des cadres préétablis que pouvaient offrir à ses pensées deux systèmes : le marxisme, la sémiologie, la psychanalyse. Il prend ses racines, tout seul. Il se lance hardiment dans une vaste entreprise : mettre la philosophie à l'heure de notre époque, de cet âge « post-moderne » qui aurait commencé, il y a plusieurs années déjà, - tout au moins pour quelques-uns - mais qui resterait encore à penser.

Vaste entreprise, je le répète, et sur laquelle il faudra revenir. Disons d'emblée que le *Différend* est en tout cas l'un des meilleurs livres de Lyotard. S'il ne convainc pas toujours, il intéresse constamment. Et il irrite parfois, il s'agit alors de cette irritation saine que provoquent des discours décapants, stimulants. L'argument de l'ouvrage ? L'auteur l'expose lui-même très bien dans une « fiche de lecture » qui tient lieu de préface et qui, dit-il, permettra à ceux qui le désirent de parler du livre sans l'avoir lu.

La réflexion de Lyotard part de la polémique récente entre Faurisson et Vidal-Naquet sur la question de la Shoah. Ce dernier n'aurait pas existé, prétend Faurisson, puisqu'on n'a jamais pu trouver une seule personne qui les ait vues fonctionner (évidemment, dit le témoin mort sur place). La logique traditionnelle de l'historien s'arrête non seulement à l'absence de preuves mais à l'absence de traces - est impuissante à réfuter ce genre de « raisonnement ». On a

donc affaire ici non à un simple litige (dans lequel les deux interlocuteurs partiraient le même langage), mais à un véritable différend, c'est-à-dire à un conflit qui ne pourrait être tranché équitablement faute d'une règle de jugement applicable aux deux argumentations.

Il est aisé de montrer que les conflits de ce type sont innombrables. Il y a presque autant de « genres de discours » que de gens qui parlent, et il n'existe aucun « discours universel » susceptible d'arbitrer les différends entre eux. Ou, comme le dit Lyotard : « Il n'y a pas de « langage » en général, mais comme objet d'une idée » (au sens kantien du terme). Il n'y a que des phrases singulières. Ces phrases sont la plupart du temps hétérogènes entre elles. Toute la question est de savoir comment les enchaîner sans perdre la raison. Inutile, au demeurant, de se réfugier dans le silence, puisque la science lui aussi est une façon de parler.

La meilleure façon de parler ?

Mais quelle est donc, ici et maintenant, la meilleure façon de parler ? La plus appropriée, la plus juste ou la plus convaincante ? Tel est, dans son urgence brûlante, le problème central de la philosophie. Que doit-on dire pour continuer ? Que peut-il arriver ensuite ? La réflexion, écrit Lyotard, exige qu'on prenne garde à l'occurrence, qu'on ne sache pas déjà ce qui arrive. Elle laisse ouverte la question : arrive-t-il ? (dans laquelle, ajouterais-je, le « si » est bien évidemment impensable. Et, elle est un projet de fin, un discours sans conclusion, un parcours sans terme assignable. Le temps ne peut jamais être exclu

de la philosophie, il ne fait qu'un avec elle (Bergson ne disait pas autre chose).

On le voit, la coexistence du langage et du temps, source d'innombrables paradoxes, représente le fil conducteur des quelques deux cent soixante paragraphes - regroupés par sections - qui constituent ce livre étrange, construit comme une boîte de fiches. Chacun de ces deux paragraphes contribue à nuancer l'analyse selon deux grandes directions principales. L'une est évidemment fournie par le second Wittgenstein - celui des investigations philosophiques - et par toute la philosophie anglo-saxonne du langage, en particulier par la « pragmatique », - discipline qui rapporte les énoncés linguistiques aux différents contextes dans lesquels ils peuvent être utilisés.

L'autre direction, peut-être plus instantanée (encore qu'elle ne le soit pas tout à fait pour qui a lu *Economie libérale* (2), est représentée par le dernier Kant. Celui des textes historico-politiques, celui de la « question critique » qui ne fut jamais écrite. Lyotard pense, en effet, que la caractéristique problématique de l'enchaînement d'une phrase sur une autre phrase constitue l'essence du politique. Il ouvre par là même une voie d'accès originale aux problèmes du pouvoir et de l'organisation sociale. Et peut-être révéler-il, en secret, d'écrire cette « critique de la raison politique » qui - ce n'est pas un hasard - est restée à l'état de fragments dispersés dans les derniers écrits, trop peu lus, de Kant...

C'est sans doute sur ce point que les lecteurs de Lyotard auront le plus d'objections à soulever. Dans quelle mesure est-il légitime de réduire, comme il le fait, toute

réalité à des jeux de phrases ? Je suis bien sûr que non, mais plutôt d'une façon de parler. Il n'empêche que, lorsque Lyotard affirme qu'il n'y aurait pas d'espace et de temps indépendamment d'une phrase » (p. 118), il semble faire un peu trop rapidement l'économie d'une démonstration, et surtout il s'expose au reproche d'idéalisme. Il en va de même lorsqu'il élimine, d'un geste, le problème du corps, du vécu, de la souffrance (p. 125).

Il est vrai que, par ailleurs, il célèbre la supériorité du langage équivoque sur l'univoque, de la polysémie sur le sens unique, du différend sur le dialogue. Et qu'il propose de dépasser le platonisme - considéré comme l'essence de toute métaphysique - en direction d'une pensée résolument plurielle, fragmentée, capable de se remettre perpétuellement en cause. Une pensée post-moderne ? Sans doute, si l'on entend par « post-moderne » l'attitude difficile qui consiste à la fois à refuser le confort des systèmes normatifs (marxisme etc.) et à ne pas désespérer de l'avenir.

La question « arrive-t-il ? » reste donc, plus que jamais, à l'ordre du jour. Il faut enchaîner, comme Lyotard le fait, mais en ne se laissant pas emporter par la phrase, mais à la fois à refuser le confort des systèmes normatifs (marxisme etc.) et à ne pas désespérer de l'avenir.

C. DELACAMPAGNE.

(1) *Le Différend*, Ed. de Minuit, 1984, 280 p.
(2) Ed. de Minuit, 1974.

LE REGARD DE LA MEMOIRE



L'ECRITURE LUMINEUSE DE JEAN HUGO

500 PAGES
33 DESSINS
34 PHOTOGRAPHIES
ET DES RENCONTRES
INOUBLIABLES

ACTES SUD
DIFFUSION PUF

Paris, et, en 1981, la revue le *Spectacle du monde* connaît le même sort.

Jamais ce genre de décisions, quand elles étaient prises par la gauche, n'a donné lieu à une protestation du « Monde des livres ». Les chroniques de P. Gaxotte, Robert Poulet ou P. Grippari présentées-elles un moindre intérêt littéraire que celles de P. Cambray ou de Bouvier-Ajam dans *Europe* ?

MICHEL LE ROUX, (Châteaufort, Côte-d'Or).

Le savoir, plus cher

Le *Monde* du 11 février rapporte les vues de M. Louis Mexandeau sur la prochaine augmentation des tarifs postaux pour l'acheminement du courrier...

M. Mexandeau, qui envisage de faire payer plus cher l'élargissement du savoir, ou le *Monde* a un rôle indéniable, va priver des citoyens, parmi lesquels des enseignants qui ne vivent pas tout d'une source de perfectionnement.

EUGÈNE MLOT, (Pont-de-Betz).

L'Europe sans enfants

Les chiffres stupéfiants que vous publiez dans le *Monde* de l'économie - du 7 février, notamment pour l'Italie, conviennent d'être davantage commentés et explicités pour le lecteur principalement à cause de leur gravité, s'ils se maintiennent. Tout particulièrement ceux qui concernent les régions de Ligurie et d'Emilie-Romagne. L'indice de fé-

condité approché qui signifient ces faibles taux de natalité (de l'ordre de 6 pour 1 000 en Ligurie) est de 1 enfant par femme en lieu de 2,10 en 1964.

Comme je l'ai montré dans *La France ridée*, à long terme, la diminution d'une telle fécondité signifie 3,2 décès pour une naissance (avec l'espérance de vie telle qu'elle est chez nous aujourd'hui), soit 47 % de personnes de plus de soixante ans et moins de 10 % de moins de vingt ans. Au colloque de Lille, le 25 novembre 1983, les démographes italiens présents avaient évalué à 6 pour 1 000 la natalité ligurienne, à 8 pour 1 000 celle de l'Italie du Nord. D'après nos calculs, la fécondité de l'Italie du Nord est inférieure à 1,3 enfant par femme, celle du Centre est à 1,5, le Sud se situe un peu au-dessus de 2 (2,08), avec un mariage en Campanie. Les taux de natalité vont de 6 pour 1 000 à 15 pour 1 000 selon les régions.

En France, en 1983, une région aura pour la première fois un taux de natalité à un chiffre (9,95 pour 1 000) : le Limousin, 7 300 naissances domiciliées, 733 000 habitants, une fécondité de 1,55 enfant par femme. D'autres, Ligurie et Languedoc ont des taux de mortalité voisins et assez élevés (13 à 14 pour 1 000). La composition des natalités correspond aussi à celle de la fécondité car les structures aux âges adultes paraissent voisines d'un enfant par femme.

JEAN LEGRAND, démographe indépendant, Conflans-Sainte-Hippolyte (Vendée).

Le Monde

5, RUE DES ITALIENS, 75007 PARIS CEDEX 09
C.C.P. 4297-23 PARIS - Tél. MONDIPAR 698972 F
Tél. : 246-72-23

PRIX DE VENTE A L'ÉTRANGER		ABONNEMENTS			
		3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
Algérie, 3 DA ; Maroc, 420 dr. ; Tunisie, 200 m. ; Allemagne, 1,70 DM ; Autriche, 17 sch. ; Belgique, 28 fr. ; Canada, 1,10 \$; Côte-d'Ivoire, 300 F CFA ; Danemark, 8,00 kr. ; Espagne, 110 pes. ; E.-U., 95 c. ; G.-B., 95 p. ; Grèce, 65 dr. ; Israël, 90 p. ; Italie, 1 500 L. ; Liban, 375 F. ; Libye, 4 500 L. ; Luxembourg, 25 f. ; Norvège, 8,00 kr. ; Pays-Bas, 1,75 fl. ; Portugal, 85 esc. ; Roumanie, 300 F CFA ; Suède, 275 kr. ; Suisse, 1,80 fr. ; Venezuela, 182 ml.					
Édité par la S.A.R.L. le Monde					
Gérant : André Laurens, directeur de la publication					
Anciens directeurs : Hubert Bonneau-Méry (1944-1968) Jacques Fauvet (1968-1982)					
Imprimé : de « Monde » 5, rue des Italiens PARIS-20					
Reproduction interdite de tous articles sans accord avec l'administration					
Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437 ISSN : 0395-2037					
		FRANCE			
		341 F	683 F	959 F	1284 F
		TOUTS PAYS ÉTRANGERS PAR VOIE NORMALE			
		661 F	1 245 F	1 819 F	2 393 F
		ÉTRANGER (par mandat)			
		1. - BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS			
		381 F	683 F	979 F	1 240 F
		2. - SUISSE, TUNISIE			
		424 F	830 F	1 197 F	1 530 F
		Par voie aérienne : tarif sur demande. Les abonnés qui paient par chèque postal (trois virements) verront bien joindre 65 chèques à leur demande.			
		Changements d'adresse : un préavis (deux semaines au plus) est obligatoire. Les abonnés sont invités à fournir leur demande une semaine au moins avant leur départ.			
		Rendez le dernier numéro d'envoi à votre correspondant.			
		Veuillez adresser l'abonnement à l'éditeur, tous les numéros sont en capital d'abonnement.			

PROCHE-ORIENT

Gigantesque bataille entre l'Irak et l'Iran



(Suite de la première page.)

Cependant, en l'absence d'observateurs neutres sur le terrain, on ignore dans quel sens évoluent les divers combats. Téhéran soutient que son armée a remporté des « victoires importantes », occupant « plusieurs dizaines de kilomètres carrés » en territoire ennemi. Selon Bagdad, au contraire, « les forces irakiennes ont annihilé les vagues humaines qui avaient déferlé à l'est de la ville de Basorah ».

En tout cas, la bataille n'est qu'à ses débuts et l'Irak n'a pas encore lancé toutes ses forces massées le long de la frontière internationale. Selon des sources américaines, citées par l'AFP, l'offensive en cours mettrait aux prises des effectifs comparables à ceux de la première guerre mondiale : 500 000 combattants de part et d'autre. Le conflit a déjà fait plusieurs centaines de milliers de victimes, tués et blessés. Il s'agit, selon les termes du quotidien britannique *Guardian*, de « la guerre la plus coûteuse et la plus furtive dans l'histoire contemporaine du Moyen-Orient ».

Elle risque de se prolonger. L'Irak, dont l'armée de l'air est réduite à sa plus simple expression, étale ses attaques, observe des pauses de durée variable, afin de consolider les positions conquises. La supériorité écrasante de l'Irak en armement — grâce aux fournitures soviétiques et françaises — n'a pas encore été pleinement mise à profit. Ses trois cents bombardiers et avions de combat — six fois plus nombreux que ceux possédés par la République islamique — ne sont pas entrés en action contre les forces assaillantes, qui disposent, il est vrai, d'une remarquable défense aérienne. Sur le plan des effectifs,

c'est l'Irak qui l'emporte, et de loin. Avec une population de près de 40 millions d'habitants (14 millions en Irak), plus de 2 millions d'Iraniens sont sous les drapeaux, contre 500 000 dans le pays adverse.

Le cours de la guerre pourrait prendre une tournure encore plus dramatique si l'Irak devait bombarder des villes iraniennes, le terminal pétrolier de Kharq, ou le complexe pétrochimique de Bandar-Khomeini (ex-Bandar-Abbas). Bagdad a suffisamment de fusées de longue portée, fournies par l'URSS, sans parler des cinq appareils Super-Etendard, livrés par la France, pour frapper l'un ou l'autre des centres vitaux de la République islamique.

Cette dernière menace, en guise de représailles, de bloquer le détroit d'Ormuz, d'où transite 25 % du pétrole consommé par les puissances occidentales, 60 % de celui qui fait tourner les industries japonaises. Téhéran a concentré des troupes et des bombardiers sur la côte et les îles proches du détroit. Neuf navires de guerre américains et deux britanniques patrouillent dans la région, à l'affût de toute alerte. Depuis peu, le Pentagone a désigné le Golfe comme sa « priorité n° 3 », après l'Amérique du Nord et l'Europe occidentale.

Il paraît, cependant, improbable que l'Irak ait les moyens de verrouiller un détroit large de 65 kilomètres ou le volonte d'engager une épreuve de force avec la première puissance du monde. S'il est vrai que les menaces de Téhéran sont de nature dissuasive, il n'est nullement exclu que l'aviation de l'imam Khomeini s'attaque à des pétroliers navigant dans le Golfe, ce qui aboutirait au même résultat puisque d'autres bâtiments ne s'aventureraient pas à franchir le détroit. Le pire serait que des installations pétrolières dans certains pays du Golfe alliés de l'Irak soient bombardées. Il serait alors plus délicat pour des puissances étrangères d'intervenir directement dans le conflit.

ERIC ROULEAU.

LA JORDANIE ROMPT SES RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC LA LIBYE

Amman (AFP). — La Jordanie a rompu mercredi 22 février « ses relations diplomatiques et politiques » avec la Libye à la suite de l'attaque menée samedi dernier contre l'ambassade de Jordanie à Tripoli.

Un communiqué officiel indique que le conseil des ministres jordanien a pris cette décision après « étude de tous les aspects entourant l'agression et l'incendie de l'ambassade de Jordanie à Tripoli et la mise en danger de la vie des diplomates jordanien en Libye ».

La Jordanie avait accusé des « agents » du gouvernement libyen d'avoir tiré et tiré son ambassade à Tripoli.

Cette décision n'a pas surpris en Jordanie, où les attaques officielles contre la Libye s'étaient multipliées depuis samedi. Le premier ministre, M. Ahmad Obaidat, avait notamment affirmé mercredi qu'il était temps que la Jordanie « réponde de manière radicale » ses relations avec la Libye, dont les agissements pouvaient mettre en jeu la vie de ses citoyens et ne plus lui faire confiance.



Bagdad
Tous les jeudis.

Choisissez la qualité!
En Première classe
comme en classe
Touriste, Austrian
Airlines vous offre un
service de haut niveau.
Et le confort de ses DC9.

AUSTRIAN AIRLINES
Austrian Airlines, Only-Sud.
Réservations : 266.34.66

ASIE

M. Deng Xiaoping souhaite une amélioration des relations avec l'URSS « dans certains domaines »

Pékin. — M. Deng Xiaoping a exprimé, mercredi 22 février, son accord à une amélioration des relations avec l'Union soviétique « dans certains domaines ». En dépit de l'actuelle stagnation des discussions avec Moscou sur le plan politique, cette déclaration, faite devant une délégation de personnalités américaines conduite par M. Brzezinski, ancien conseiller du président Carter pour les questions de sécurité, entérine une évolution en cours depuis quelque temps.

M. Deng a mis en garde contre l'idée que des « changements radicaux » puissent se produire dans les relations entre Moscou et Pékin tant que l'URSS ne ferait pas « un pas » en vue de la levée des « trois obstacles majeurs » (stationnement des troupes à la frontière et en Mongolie, soutien à la politique cambodgienne du Vietnam, occupation de l'Afghanistan), qui, selon Pékin, se présentent sur la voie de la normalisation. Il a répété qu'une condition préalable à cette normalisation était la levée de ces trois obstacles. Mais « cela ne doit pas nous empêcher d'améliorer et de développer les liens dans certains autres domaines ». La normalisation des rapports sino-soviétiques, a encore dit M. Deng, serait certainement utile à la stabilisation de la situation mondiale.

Dans le même temps, M. Deng n'a pas contesté qu'un changement s'était produit depuis quelque temps dans la diplomatie de la Chine. « Le changement de nos vues, quant à la stratégie globale, a été provoqué principalement par celui qui est intervenu aux Etats-Unis. Le changement le plus profond des Etats-Unis concerne la question de Taiwan, a-t-il précisé, mais pas seulement cela ». Dans la foulée, il a conseillé à l'Amérique de prendre ses distances avec la Corée du Sud, Taiwan, le

De notre correspondant
raël et l'Afrique du Sud, qu'il a comparés à « quatre porte-avions » utilisés par Washington. Faute de quoi, « il ne sera pas possible aux Etats-Unis de prendre l'initiative dans la stratégie globale ».

Le problème de Taiwan

L'explication paraît un peu courte. Les sentiments pro-taiwanais du président Reagan ne sont certes pas niables, et il est vrai qu'il veille tout particulièrement à ce que le développement des rapports sino-américains ne se fasse pas au détriment de Taipei. Mais M. Reagan ne s'oppose pas à la continuation de la politique d'amitié avec Pékin, qui a même connu, depuis son arrivée au pouvoir, des succès notables. Il n'est pas contestable, d'autre part, que c'est Pékin qui, depuis deux ou trois ans, a abandonné, par souci d'indépendance, l'idée d'une coopération stratégique avec les Etats-Unis en faveur de laquelle se prononçait encore, en septembre dernier — mais sans aucun écho de la part de ses interlocuteurs — M. Weinberger, le secrétaire américain à la Défense, lors de son séjour en Chine.

De même, la notion d'un « Front uni international antihégémonique », qui figurait dans la résolution du troisième plénum, en décembre 1978, et à laquelle M. Deng s'était encore référé en janvier 1981 en recevant M. Harold Brown, le prédécesseur de M. Weinberger, est passée depuis lors sous la table. Et pour cause, puisque, entre-temps, Pékin a associé les Etats-Unis à l'Union soviétique dans la catégorie des puissances hégémoniques.

De façon plus actuelle, les propos de M. Deng intervenus après plusieurs autres gestes qui, à la veille de

la reprise des consultations avec Moscou et à quelques semaines du voyage de M. Reagan à Pékin, témoignent de la volonté de la Chine de donner plus de substance à ses relations avec l'URSS.

C'est ainsi que les dirigeants chinois ont saisi l'occasion qui offrait la mort de Iouri Andropov pour relever de plusieurs crans le niveau des contacts protocolaires entre les deux pays. Pékin n'était nullement tenu de déléguer aux obsèques du dirigeant soviétique une personnalité du rang de M. Wan Li.

Son choix incline à penser que la Chine, si elle depuis quelques mois d'une proposition soviétique d'un voyage à Pékin de M. Arkhipov, lui aussi premier vice-premier ministre dans son gouvernement, a utilisé l'opportunité qui se présentait pour prendre les devants, sans courir de risques pour autant, la mission de M. Wan n'ayant pas, en principe, de contenu politique précis. Le fait que le représentant chinois ait son seul mandat été reçu par son alter ego, M. Arkhipov, mais aussi par M. Alier, autre vice-premier ministre, qui s'était rendu à la fin de l'année dernière au Vietnam, où il avait tenu des propos particulièrement modérés, donnerait à penser qu'un échange de vues sur certains aspects du contentieux entre les deux pays a eu lieu.

Accroissement des échanges avec Moscou

Les réflexions suscitées par le voyage de M. Wan ont été renforcées par des propos, publiés peu de jours après, de M. Ji Pengfei, conseiller d'Etat et ancien ministre des affaires étrangères. Dans un entretien donné au magazine *Contemporain* du monde, spécialiste dans les questions internationales, M. Ji, dont l'influence reste importante dans la conception de la diplomatie de Pékin, donnait pour la première fois un avis officiel à un échange de visites, dans l'avenir, entre « responsables de haut rang » des deux pays. « La Chine salue un tel développement », déclarait-il. Dans ces conditions, plus aucun doute ne subsiste ici, quant à la prochaine venue, sans doute en mai, de M. Arkhipov. Celui-ci, indique-t-on de plusieurs sources, arriverait avec, dans ses bagages, de nombreux projets de coopération économique concernant, en particulier, la modernisation des entreprises, et même le développement de l'industrie nucléaire chinoise.

Il est en tout cas remarquable que, après la forte augmentation (plus 150 %) des échanges commerciaux bilatéraux en 1983 par rapport à 1982, une nouvelle progression de 60 % soit envisagée pour cette année. Alors que de 1981 à 1983 le commerce de la Chine avec les Etats-Unis a diminué en volume de 20 %, celui réalisé avec l'URSS a fait un bond de 280 %. Les échanges avec Moscou représentent encore moins du cinquième de ceux enregistrés avec Washington, mais ce rapport devrait se modifier, cette année, en faveur de l'URSS.

L'essor des échanges sino-soviétiques ne se fait certes pas sans problèmes. La progression fixée pour cette année, par exemple, est inférieure à l'objectif que M. Hu Yaobang, secrétaire général du PCC, avait lui-même annoncé en novembre dernier. Il semble que les Soviétiques aient tempéré leurs interlocuteurs chinois en faisant valoir l'encombrement des réseaux ferrés, notamment pour le transport du bois. Moscou souhaiterait utiliser davantage la voie maritime pour ses livraisons, mais l'engorgement bien connu des ports chinois freine un tel développement.

Tout se passe comme si Pékin avait voulu multiplier les gestes en vue de créer un climat favorable et de dissiper les nuages, qui s'étaient accumulés depuis le mois d'octobre (voyages de M. Hu au Japon et de M. Zhao Ziyang aux Etats-Unis), contrairement à de précédentes déclarations d'autres dirigeants chinois. M. Zhao, par exemple, M. Wan a assuré avant son départ pour Moscou que les conversations entre les deux pays étaient « en progrès ». M. Ji, pour sa part, a exprimé l'espoir que l'URSS se joindrait à la Chine pour discuter de « mesures » en vue de la normalisation des relations et il a dit attendre des « progrès substantiels » de la prochaine série des conversations, en cours, à Moscou. Une telle formulation indique-t-elle que Pékin fera, à cette occasion, des propositions nouvelles ? La question est, en tout cas, posée.

Ambassade de la République Islamique d'Iran à Paris.

AMÉRIQUES

Argentine

L'AMIRAL ANAYA ANCIEN MEMBRE DE LA JUNTE A ÉTÉ ARRÊTÉ

Buenos-Aires (AFP). — L'amiral Jorge Anaya, ancien membre de la junte militaire au pouvoir en 1981 et 1982 et ancien commandant en chef de la marine, a été arrêté et incarcéré le mercredi 22 février. Il a été conduit à l'École de mécanique de la marine, à Buenos-Aires, après avoir été entendu durant près de sept heures par le Conseil suprême des forces armées, qui a ordonné son arrestation. Il y demeurera jusqu'à son procès.

L'ancien président argentin, le général Leopoldo Galtieri, avait subi le même sort la veille et été mis aux arrêts dans la caserne de Campo de Mayo, à 29 kilomètres de la capitale. Il est sans doute de même avec le troisième membre de la junte, le général Basilio Lami Dozo, commandant en chef de l'aviation durant le conflit, à l'issue de son audition par le Conseil.

Les trois officiers supérieurs sont accusés d'avoir violé la Constitution et, pour les deux premiers (le général Galtieri et l'amiral Anaya), d'infractions au code pénal. Ils sont passibles de la peine de mort ou de la réclusion à perpétuité.

L'amiral Anaya a dû répondre, mercredi, aux accusations portées dans le rapport Rattenbach et relevant sa part de responsabilité dans la défaite argentine aux Malouines. Le rapport Rattenbach implique également l'ancien ministre argentin des affaires étrangères, M. Nicanor Costa Mendez, et onze autres officiers supérieurs argentins, parmi lesquels le capitaine Alfredo Astiz.

Ce dernier est en outre accusé par plusieurs organisations de défense des droits de l'homme d'avoir participé à l'enlèvement et à la détention de deux religieuses et d'une jeune Soudanaise, qui ont « disparu ».

Parmi les différents officiers accusés dans le rapport figurent l'ancien chef d'état-major des trois armées, le vice-amiral Leopoldo Del Cerro, l'ancien commandant des opérations en Atlantique sud, le vice-amiral Juan Jose Lombardo, et l'ancien gouverneur des Malouines, le général Mario Benjamin Menéndez. A l'exception de général Lami Dozo, aucun officier des forces armées n'est accusé dans ce rapport. Le comportement remarquable des aviateurs pendant le conflit a été unanimement reconnu, y compris par les Britanniques, comme très courageux.

D'autre part, l'ancien directeur de l'École de mécanique de la marine est également détenu. Le contre-amiral Ruben Chamorro, accusé de tortures et d'assassinats, a été arrêté le lundi 20 février. Le centre de détention qu'il dirigeait a été dénommé le « Detention Center ». Selon divers témoignages, les deux religieuses françaises enlevées fin 1977, les sœurs Alice Domont et Leonie Duquet, y avaient été détenues. A Tucuman, d'autre part, deux cent dix officiers de la police provinciale qui avaient participé à la répression ont été libérés. Enfin, la justice argentine a demandé à des autorités brésiliennes de placer en détention préventive l'ancien dirigeant montonero (péroniste révolutionnaire) Mario Firmenich, arrêté le 13 janvier à Rio, en attendant une très prochaine demande d'extradition.

La Grenade

SEPT MILITAIRES ONT ÉTÉ INCULPÉS DE L'ASSASSINAT DE MAURICE BISHOP

Saint-George's (La Grenade). — Dix-huit membres de l'ancien gouvernement révolutionnaire du peuple, accusés d'assassinat ou de complicité dans l'assassinat de l'ancien premier ministre Maurice Bishop, ont comparé, le mercredi 22 février, devant le tribunal de Saint-George's. Ils ont tous été inculpés pour participation au coup d'Etat qui avait renversé, le 14 octobre 1983, l'ancien dirigeant révolutionnaire.

L'ancien vice-premier ministre, M. Bernard Coard, l'ancien commandant de l'armée, le général Hudson Austin, ainsi que neuf autres personnes ont été inculpés de complicité en vue d'assassinat. Sept militaires de l'armée révolutionnaire du peuple, aujourd'hui dissoute, ont été inculpés du meurtre de Maurice Bishop, le 19 octobre, événement qui a déclenché, six jours après, l'intervention britannique dans l'île.

Un incident où les militaires soutenaient du tribunal pour régner, dans un cas de police, la prison de Richmond-Hill, M. Phyllis Coard, épouse de l'ancien vice-premier ministre, a été blessée par une pierre, qui a brisé la vitre de la cage. Une foule hostile attendait les accusés. M. Phyllis Coard était présidente de l'organisation des femmes sous le gouvernement révolutionnaire. Les peines encourues sont la pendaison ou la prison à perpétuité.

MANUEL LUCHEIT.

TÉLEX PARTAGÉ

ETRAVE SERVICE TELEX PARIS 345.21.62

(Publicité)



Au nom de Dieu

Un encart publicitaire portant le titre de POUR LA PAIX DANS LE GOLFE

est paru dans le Monde daté du 21 février 1984. Les noms d'un certain nombre de personnalités françaises figurant, en guise de signature, au bas de cet encart et aussi pour que l'opinion publique française ne soit pas une fois de plus induite en erreur par voie d'encart publicitaire cette fois-ci, l'ambassade de la République islamique d'Iran a jugé nécessaire la publication dans le même journal de la mise au point qui suit :

Le dénommé Mousoud Radjavi, cité dans l'encart publicitaire est aux yeux du peuple iranien un terroriste en fuite, sans plus.

QUANT A LA VOLONTÉ DE PAIX DE L'IRAK,

rapportons quelques faits : — La guerre Iran-Irak a commencé le 22 septembre 1979 avec l'invasion du territoire iranien par les forces armées de l'Irak, c'est un fait admis par tous les organes de presse du monde.

— Les bombardements des objectifs civils en Iran par l'armée irakienne ont commencé dès les premiers jours du conflit : ils ont fait à ce jour plus de 4 800 morts et 22 000 blessés parmi la population civile. Ces bombardements ont continué même durant le soi-disant « cessez-le-feu » imposé par l'Irak et dont il est question dans l'encart publicitaire (les villes de Khorramchahr et d'Abadan ont été à nouveau bombardées les 15 et 16 février).

— L'Irak a pour la première fois mis à exécution les menaces formulées dans la mise en garde du président Khomeini, c'est-à-dire le bombardement des trois villes irakiennes, le 12 février, après que l'Irak, ne tenant pas compte de ladite mise en garde, eut bombardé dans la matinée du 11 février la ville martyre de Dezful et annoncé d'autres attaques imminentes sur dix autres villes irakiennes.

Après avoir attiré durant plus de quarante mois l'attention de tous les organismes et instances humanitaires internationales sur les violations de l'Irak en Iran dans les régions habitées en Iran, sur le fait que l'Irak se refusait à accomplir de tels actes, que de telles décisions allaient à l'encontre de toutes les lois admises dans une guerre : après s'être heurtés durant plus de quarante mois au désintérêt et au refus de considérer cette question, de la part des dites instances et organismes, les dirigeants de la République islamique d'Iran ont envisagé, contre leur gré, l'éventualité du bombardement des objectifs civils situés en Iran.

L'Irak a annoncé au préalable (par radio et en langue arabe) sa détermination de mettre en application cette décision et après avoir indiqué l'heure exacte des bombardements il a été demandé aux habitants des trois villes irakiennes désignées comme objectifs de quitter les lieux : dans la nuit précédant le jour de l'attaque, des fusées éclairantes ont été tirées pour avertir la population de ces villes.

Aujourd'hui, le peuple iranien est obligé d'admettre, à son grand regret, que la seule réponse valable aux bombardements des régions habitées de son pays est la mise en exécution, et ce dès le prochain jour, d'une telle décision, des décisions de ses dirigeants, en ce qui concerne les bombardements des objectifs civils.

Pour nous et pour bon nombre d'observateurs impartiaux, l'irresponsabilité de ceux qui sont à l'origine de ces bombardements sur les objectifs civils iraniens ne fait aucun doute.

Cela dit, nous aurons souhaité plus d'impartialité de la part des personnes qui disent être préoccupées de la continuation de cette guerre qui nous a été imposée et des pertes en vies humaines qu'elle occasionne.

Ambassade de la République Islamique d'Iran à Paris.

مركز الامن الاسلامي

Pérou

DISPARITIONS, TORTURES, VIOLENCES DE LA GUÉRILLA

La population andine est prise entre deux feux

De notre envoyée spéciale

Ayacucho. — « Vous avez le pouvoir des armes, mais moi, j'ai celui de la volonté populaire. En tant qu'autorité municipale, je reviens au droit de la vie, un droit violé par les mesures d'exception. A chaque instant, chacun de nous peut être arrêté, torturé, porté disparu ou même abattu comme un animal. Pour un simple caprice, un léger soupçon ou une calomnie... »

Les haut-parleurs diffusent ce message de M^{re} Leonor Zamora — le jeune maire élu le 13 novembre dernier. Sur la place d'Armes d'Ayacucho, une centaine d'agents de la sûreté montent la garde. Depuis 5 heures du matin, ce jour là, la ville est soumise à un véritable état de siège. Soldats et policiers ont encerclé le centre ville pour empêcher une grande « assemblée du peuple » convoquée par le conseil municipal, mais interdite par le général Adrian Huaman, gouverneur politique et militaire des onze départements péruviens déclarés en état d'urgence en raison des activités révolutionnaires du Sentier lumineux (1).

Les délégués de quarante-cinq organisations régionales qui allaient discuter du développement économique de la région, des activités très controversées des forces armées, de l'attitude des guérilleros, ont été refoulés. Seuls les journalistes ont pu franchir le cordon de police. Le concubine prévu est donc devenu conférence de presse.

L'intention de la mairie était d'ouvrir un « espace démocratique » pour que la population, prise entre les feux croisés des militaires et des guérilleros du Sentier lumineux, fasse entendre sa voix. Cette initiative a été qualifiée de « provocation » par le gouvernement.

Les « mères » de la place d'Armes

Dans les départements proches d'Ayacucho, au cœur des Andes, la démocratie est entre parenthèses depuis plus de deux ans. La réalisation d'élections municipales n'a été qu'une mystification. M^{re} Leonor Zamora, trente-cinq ans, a obtenu 5 565 voix (la moitié des suffrages validés), mais 16 404 bulletins ont été annulés et plus de la moitié des électeurs inscrits se sont abstenus.

Le grand nombre de votes nuls reflète la réaction négative d'une partie des citoyens aux ordres des militaires, qui avaient publié un communiqué pour rappeler « l'obligation du vote comme moyen d'exercer le libre droit de suffrage ».

Les abstentions traduisent en revanche l'obéissance aux consignes de boycottage des sendéristes (2). En signe d'avertissement, les guérilleros avaient barré des routes pour confisquer les cartes d'identité, ou les frapper du marteau et de la faucille. Et le lendemain de la consultation, dans quatre districts de Huanta, ils ont puni certains électeurs en leur sectionnant la phalange portant la marque indélébile à l'encre rouge imposée lors du vote.

Cette assemblée du peuple, à laquelle avaient été invités forces de

l'ordre et insurgés, avait bien peu de chances de se tenir car les protagonistes de la guerre ne songent certes pas à une trêve. Ils n'entendent pas davantage débattre publiquement de leurs méthodes respectives. M^{re} Zamora avait lancé un appel aux sendéristes pour qu'ils déposent les armes, en échange de l'amnistie. Elle a reçu des insultes et l'annonce d'une recrudescence de la violence. C'est l'hiver dans les Andes, une saison propice à la guérilla, et les pluies torrentielles limitent le déplacement des véhicules des policiers et des hélicoptères.

La semaine dernière, seize personnes d'Ocos ont été assassinées par une horde de gamins — six cents, rapportent les témoins — âgés de dix à vingt ans, armés de couteaux et de tridents... A Ayacucho même, Norma Morales, dix-neuf ans, a été poignardée comme « traître » ; Eva Sumari, exécutée après un jugement sommaire ; un policier a été abattu

en plein marché, à moins de 100 mètres du commissariat ; deux autres ont été blessés.

La police croit savoir que les sendéristes vont intensifier le terrorisme, et cette opinion mérite quelque crédit : il semble, en effet, que le Sentier lumineux a été infiltré par la police. L'assassinat de quatre responsables départementaux à Ayacucho, en novembre, la détention d'un des principaux idéologues du PCP-SL, Antonio Diaz Martinez, puis celle du professeur Victor Zorilla : autant de faits qui semblent confirmer la thèse de l'infiltration.

Selon les sendéristes, Leonor Zamora est une « chienne fidèle » du président Belaunde... D'après le gouvernement et les militaires, c'est une « agitatrice », une « communiste ». Elle soupire : « Quiconque s'élève contre la violation des droits de l'homme, ou l'injustice, est

accusé de faire le jeu de Sentier lumineux ».

Le général Huaman, qui s'évertuait à se présenter comme un homme ouvert au dialogue, a-t-il commis une erreur politique en interdisant l'assemblée du peuple ? Responsable d'une province en guerre, il ne pouvait accepter que cette manifestation se transforme en meeting antimilitariste. Or c'était inévitable.

L'Argentine a eu ses « mères de la place de Mai ». Ayacucho a aussi les siennes, place d'Armes. En ce lieu, sur lequel la mairie, la préfecture et le palais de justice ont pignon sur rue, des dizaines de femmes apportent chaque jour de nouveaux témoignages de séquestrés. Le procureur Jorge Zegarra a une liste, provisoire, de mille cinq cents cas. Il vient de dénoncer le général Noel, précédent responsable politique et militaire de la région, pour des enlèvements commis par ses subordonnés ainsi que pour des disparitions de prisonniers.

Quelle paix ? Quel ordre ?

« Que peut-on espérer d'un tel recours ? », commente M^{re} Mario Cavalcanti, doyen du collège des avocats et président de la commission départementale de défense des droits de l'homme. Tous les mouvements de la police et de l'armée sont « secrets militaires » dans cette région en état d'urgence : d'où l'impossibilité d'individualiser les responsables de délits. « Le pouvoir judiciaire, poursuit M^{re} Cavalcanti, a tout mis en œuvre pour disculper

les responsables du massacre des huit journalistes et de leur guide, à Uchuraccay, le 26 janvier 1983. Il a également enterré l'enquête concernant trois présumés sendéristes fusillés le 3 mars 1982 devant l'hôpital où ils se remettaient des sévices infligés dans les cachots de la police ».

On peut certes opposer la bonhomie du général Huaman à l'irascibilité de son prédécesseur, le général Noel. C'est une différence de forme, non de fond : le général Huaman, comme naguère le général Noel, nie le fait que des détenus aient disparu — 173 cas prouvés en 1983, 19 pendant les trois premières semaines de janvier 1984. Il nie aussi l'existence de trois centres de réclusion et de torture clandestins, qui font pourtant peu de doute. Il ne reconnaît pas non plus que des paramilitaires et des « patrouilles communales » sont utilisés pour « nettoyer » les repaires sendéristes.

La population attend un changement complet de l'attitude des autorités, à commencer par celle du général Huaman, pour se convaincre que la répression ne sera plus indisciplinée et que la moralisation de la vie publique n'est pas un slogan. Promener des orphelins dans des engins blindés ou distribuer de la farine aux vieillards ne suffira pas à redorer le blason de l'armée et de la police. Jusqu'à présent, seule l'arrestation du préfet, M^{re} Panfilo Moreira, pour trafic de cocaïne a été perçue comme un geste concret d'amélioration de la situation.

L'homme de la rue, à tort ou à raison, rejette désormais tous les abus sur les forces de l'ordre. Au début du mois, un ostensor en or ciselé du dix-huitième siècle ainsi que plusieurs ciboires ont été volés dans la

cathédrale, pendant le couvre-feu. Tous les badauds pointaient un doigt accusateur vers les policiers qui assuraient la ronde...

Comment pacifier Ayacucho ? A première vue, il n'y a pas de moyen terme entre le chemin de la légalité, de la justice, de la démocratie, et les sentiers de la violence. L'Eglise se montre extrêmement préoccupée par l'insensible glissement des intellectuels d'Ayacucho vers une justification de la rébellion armée — même s'ils accompagnent leur approbation d'une vive censure des méthodes terroristes employées.

« Qu'est-ce que la perturbation de la paix ? », « Quelle paix ? », « Qu'est-ce que la perturbation de l'ordre ? », « Quel ordre ? », interroge le collège d'avocats d'Ayacucho dans un récent document. « Est-ce qu'on perturbe la paix ou l'ordre lorsqu'on demande ce qui est juste, même si l'on oppose la violence rationnelle de celui qui demande à la violence irrationnelle de celui qui nie ? »

NICOLE BONNET.

(1) Le Pérou compte vingt-quatre départements.
(2) « Sendériste » : de l'appellation espagnole du Sentier lumineux : Sendero luminoso.

Une douzaine de paysans membres des communautés indiennes de la région d'Uchuraccay, dans les Andes centrales, ont été arrêtés et devraient être poursuivis pour le meurtre collectif de huit journalistes péruviens qui enquêtaient sur l'assassinat par les paysans de militants du Sentier lumineux en janvier 1983.

Le général Huaman : aucune preuve

« Notre premier objectif est d'assurer la sécurité des habitants. Le second est de promouvoir le développement économique de la région. Les tâches militaires ne sont que complémentaires. Elles ne résoudront pas les problèmes. »

Le général Adrian Huaman, responsable politique et militaire de la zone andine dans laquelle opère le Sentier lumineux, a reçu l'envoyée spéciale du Monde à Ayacucho. Il entend bien démontrer que son action s'inscrit dans le respect des règles constitutionnelles. Il nie, par exemple, que les mille cinq cents dénonciations pour « disparition » reçues par la justice soient fondées sur des faits concrets — y compris les cas parvenus depuis sa prise de fonctions, le 1^{er} janvier. Les représentants des forces de l'ordre qui ont, éventuellement, pu « violer les normes constitutionnelles » sont défrayés devant les tribunaux. C'est le cas, actuellement, de vingt-cinq policiers, en détention provisoire après l'assassinat de trente-quatre habitants de Socos.

« Vous niez tout excès des forces de l'ordre ? »

« Nous reconnaissons que certains prisonniers d'Andahuaylas, Ayacucho et Huanta n'avaient rien à voir avec la subversion. Ils ont été libérés. »

« Allez-vous supprimer les prisons clandestines ? »

« Ces centres de réclusion n'existent pas. Ces accusations font partie de la propagande des éléments subversifs qui cherchent à nous discréditer. Elles sont sans fondement. Pouvez-vous avancer un seul exemple ? »

— Le cas le plus connu est celui du sociologue Jaime Urutia, séquestré pendant le couvre-feu par des policiers coiffés de casques, emprisonné dans la caserne de Los Cabitos, libéré une semaine plus tard...

— Il n'y a aucune preuve.

— Le dirigeant paysan Julio Orozco a été fait prisonnier en août, en présence de plusieurs témoins, et conduit à Luisiana, une ferme convertie en centre de torture. Depuis, il a disparu.

— Je ne connais pas ces détails, mais je suis intéressé à déceler ces faits.

— Les forces de l'ordre ont constitué des « patrouilles communales » pour repousser les attaques des sendéristes...

— Il n'est pas conforme à notre doctrine de pousser des civils à des actions violentes. D'ailleurs, nous sommes les seuls à posséder des armes.

— Le président de la communauté d'Ocos a déclaré publiquement qu'il dirigeait un de ces groupes paramilitaires, utilisant frondes, couteaux et serpes...

— Il se peut que les paysans agissent ainsi pour assumer leur propre autodéfense. Mais personne ne les y oblige. Nous avons même emprisonné certains de ces éléments à Huanta, qui se faisaient justice eux-mêmes.

Le général Huaman se plaint de l'insuffisance des ordres alloués en vue d'améliorer la situation économique dans la zone andine placée sous ses ordres. Mais il est certain d'une chose : il entend bien que les forces de l'ordre resteront ici jusqu'à « la complète pacification de la région ».

N. B.

INNOCENT OUBLIÉ DEPUIS 2 ANS dans sa prison italienne

VANNI MULINARIS

est entré aujourd'hui dans son 22^e jour de grève de la faim.

Aidez-nous à le soutenir, et participez à notre effort

FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES DROITS DE L'HOMME

27, Rue Jean-Dolent, 75014 PARIS

Tél. : 331-94-95 - CCP 7676 Z

LES NOUVELLES

Proust au cinéma

SODOME et GAUMONT



DELORS répond à MONTAND

LES NOUVELLES

L'HEBDO QUI FAIT BOUGER LES NOUVELLES.

Les militants islamistes
et les étudiants à la grève

Le Monde

politique

Le CERES reprend sa liberté de parole

M. Motchane attaque vivement la politique de M. Delors

Après la pause relative qui avait suivi l'adoption d'une motion de synthèse au congrès socialiste de Bourg-en-Bresse, en octobre 1983, la poursuite de la politique de rigueur semble avoir, maintenant, décidé le CERES à reprendre sa liberté de parole. Le numéro de mars du mensuel *En Jeu* comprend plusieurs contributions critiques à l'endroit de cette politique de rigueur, et, notamment, un éditorial de M. Didier Motchane, membre du secrétariat national du PS, qui attaque vivement l'action de M. Jacques Delors, ministre de l'économie, des finances et du budget, et

s'interroge sur la cohérence de la démarche du gouvernement avec « la logique des choix exprimés par la motion » de Bourg-en-Bresse.

La force des attaques du CERES contre la politique d'austérité pourrait avoir pour conséquence notamment de laisser le PCF libre de hausser le ton sans être accusé, pour autant, de mettre en cause la solidarité de la majorité.

J.-L.A.

M. Didier Motchane écrit dans son éditorial : « Quel rapport y a-t-il entre la démarche du gouvernement et la logique des choix exprimés par la motion socialiste de Bourg-en-Bresse ? Lorsque les ministres font plus attention (...) aux éditoriaux du *Figaro* et du *Wall Street Journal* qu'à ceux de l'Unité, on ne s'étonne pas que les militants socialistes (...) se sentent réduits au rôle de spectateurs. »

M. Motchane met en cause M. Jacques Delors, ministre de l'économie, des finances et du budget, puis il écrit : « La gauche trans- versale (...) est en train de passer, sous ses yeux, du libéralisme honteux au libéralisme satisfait. Nous pouvons donc rendre grâce à la présidence d'Alain Touraine, qui constate que la gauche est arrivée à point en France pour prendre congé du socialisme. (...) Les idées de la deuxième gauche sont au pouvoir avec les hommes de la première, ce qui ne laisse pas de causer aux uns et aux autres quelques égarements d'estomac. »

M. Motchane continue : « C'est n'est pas seulement l'économie, c'est la société tout entière qui est menacée d'asphyxie, si la gauche acceptait un peu plus longtemps encore de se laisser étouffer. (...) Faute

d'assumer son propre projet, le changement auquel la gauche convie les Français prend la figure de la fatalité. (...) La gauche risque de découvrir un beau matin que le nuisme délibéré de ses partis et l'atonie de ses parlementaires auront laissé le corps social sans relais politique réel, et, donc, à la merci des pressions conjuguées des couloirs et de la rue. (...)

« Ou bien la gauche, en quelques années, finira par adapter sa stratégie parlementaire au tête-à-tête politique qu'elle est en train d'effectuer en ce moment. Ou bien elle reprendra sa route, celle du projet socialiste pour les années 80. La gauche peut-elle réussir ce qui a conduit Giscard à sa perte : gouverner la France au centre, diviser la droite au prix de son propre éclatement ? C'est un autre choix politique et c'est la même erreur. »

Pour sa part, sous le titre « Restructuration et croissance », M. André Gréjebine, maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris, propose une stratégie économique de relance à la politique d'austérité du gouvernement tout en rejetant l'idée d'une politique de relance par la consommation. Une telle relance, souligne M. Gréjebine, rendrait « inévitable un accroissement brutal des importations ».

« Le 6 février et l'ARAC. — Après la diffusion d'informations et de documents filmés relatifs à la journée du 6 février 1934 — évoquée pour son cinquantième anniversaire, — le secrétariat de l'Association républicaine des anciens combattants (ARAC) a « inséré en faux » contre les assertions « selon lesquelles les militants de l'ARAC se seraient trouvés aux côtés des fascistes lors de l'émeute du 6 février 1934. La vérité est exactement le contraire. Les militants de l'ARAC étaient bien dans la rue le 6 février 1934, mais dans le cadre d'une manifestation destinée à faire échec au coup de force fasciste. »

« Leur présence avait également pour but de démontrer qu'il était faux d'affirmer qu'avec la participation de l'UNIC les anciens combattants étaient derrière les ligues fascistes, mais qu'il existait des anciens combattants républicains fermement résolus à défendre la république contre les hordes fascistes. »

« Nouvelles hospitalisations chez les grévistes de la faim de Bayonne. — Trois des Basques capotés qui font à Bayonne une grève de la faim depuis le 20 janvier pour obtenir le statut de réfugiés politiques, ont été hospitalisés mercredi 22 février. Six autres l'avaient été au début de la semaine, dont deux seulement ont accepté de se réaligner. Les vingt-sept personnes qui demeurent dans la cathédrale ont fait savoir qu'aucune négociation avec l'administration française ne permettait d'envisager la fin du mouvement.

faire, un dispositif comprenant une réforme de la fiscalité des entreprises, un renforcement du « pouvoir monétaire » de l'Etat et une refonte du budget de l'Etat, notamment en séparant institutionnellement les « dépenses publiques directement productives et les autres ». L'ensemble de ces mesures devrait avoir pour effet, selon l'auteur, de rétablir la confiance de l'opinion, et, notamment, des milieux d'affaires.

L'exemple de M. Pinay

« Il s'agit donc pour le gouvernement, conclut l'auteur, d'imiter M. Antoine Pinay qui, au début des années 50, faisait de grands discours sur l'orthodoxie budgétaire, pendant que, de manière moins voyante, la Caisse des dépôts finançait massivement la reconstruction. De même conviendrait-il peut-être de rendre la leçon de l'expérience reaganienne actuelle, qui combine, avec succès, un discours éminemment orthodoxe, assurant la confiance des milieux d'affaires, et une politique de relance qui se situe aux antipodes de ce discours. A moins que, prenant le taureau par les cornes, le gouvernement prenne le risque de parler vrai tout en agissant juste, c'est-à-dire d'expliquer clairement au pays la nécessité d'une nouvelle politique économique... »

Enfin, M. Jean-Pierre Chevènement, dans le même numéro d'*En Jeu*, présente le manifeste du club République moderne, dont il avait annoncé la création au début de l'année (le Monde du 27 janvier). Ce manifeste s'articule autour de six idées-forces : « Ouvrir la société aux jeunes (...). Cultiver notre principale richesse : l'intelligence (...). Maintenir et fortifier, sur le plan technologique, culturel, militaire, l'indépendance du pays (...). Faire de la France la troisième puissance scientifique mondiale et promouvoir, ainsi, l'indépendance d'un pôle technologique européen, équilibrant la puissance des pôles américain et japonais (...). Construire l'Europe du possible, avec les nations et non contre elles (...). Forger une nouvelle conscience planétaire, condition du développement du tiers-monde et du dépassement des blocs. »

Le pouvoir socialiste peut être tenté, selon l'auteur, de compenser les conséquences sociales de l'adaptation par la crise, par une multiplication de mesures sociales, qui, en se substituant aux mécanismes économiques « bloqués » par l'austérité, peuvent entraîner des effets pervers : il en est ainsi, selon M. Gréjebine, de la réduction du temps de travail, qui, dans un contexte récessif, risquerait d'entraîner, dans une spirale à la baisse, production, masses salariales et demande.

L'auteur prône donc une stratégie de « nouvelle croissance », compatible avec une réduction simultanée de la contrainte extérieure et de l'inflation. Cette stratégie repose sur le développement d'investissements « économiseurs d'importations » (notamment énergétiques) et sur un « désendettement massif » des entreprises. L'auteur propose, pour ce

La préparation des élections européennes

TRACTATIONS A L'UDF

Réuni ce jeudi 23 février, le bureau politique de l'UDF devait examiner la délicate question de la répartition des places attribuées aux représentants des différentes composantes de la confédération sur la liste européenne conduite par M. Simone Veil. Le RPR et l'UDF espèrent obtenir une quarantaine d'élus à l'Assemblée de Strasbourg.

Les candidats du parti de M. Jacques Chirac seront élus par les délégués au « congrès extraordinaire », qui se tiendra à Paris le 3 mars, sur une liste de quelque cent dix postulants dressée par la commission exécutive du mouvement. A l'UDF, les différentes composantes ont, à l'exception du PR, choisi leurs candidats. Le comité exécutif du Parti radical a, le premier, désigné six des siens, mais seuls deux ou trois d'entre eux ont l'espoir d'être retenus (le Monde du 14 février).

Au CDS, le conseil politique, dans un vote par correspondance, a sélectionné vingt candidats sur une liste de quatre-vingt-deux. Sont arrivés en tête : MM. Pierre Bernard-Raymond, ancien secrétaire d'Etat aux affaires européennes ; Jacques Mallet, secrétaire national ; Jean-Pierre Abelin, président des Jeunes démocrates sociaux ; Roger Partrat, vice-président du CDS ; Pierre Pflimlin, premier vice-président de l'Assemblée de Strasbourg ; Jean-Marie Vanlerenberghe, délégué régional du Nord-Pas-de-Calais, et Yves Pozzo Di Borgo, secrétaire national de l'UDF. La candidature de M. Jean Lecanuet n'a pas été soumise au vote des militants.

Les clubs Perspectives et Réalités, ont retenu cinq candidats, mais seul leur président, M. Jean-François Deniau, arrivé en tête, est assuré d'être sur la liste de Mme Veil.

Les adhérents directs proposent M. Michel Pinton, ancien secrétaire général de l'UDF, tandis que le PSD veut sauver le siège de M. Georges Donnez, membre sortant de l'Assemblée des communistes. Le PR devait décider, jeudi matin, lors de la réunion de son bureau politique, de la procédure qu'il adoptera : avec une procédure démocratique (c'est-à-dire un vote du comité directeur), il prend le risque de mettre en difficulté M. Michel Poniatowski, sortant, M. Roger Chénaut, candidat, ou encore M. Claude Wolff, député du Puy-de-Dôme, qui s'il était élu à Strasbourg pourrait abandonner son siège de député, que M. Giscard d'Estaing tenterait alors de conquérir. Pour éviter de tels risques, le PR pourrait décider de procéder en petit comité à la sélection de ses candidats.

L'UDF, qui compte vingt-cinq sortants à l'Assemblée de Strasbourg, devra se livrer à de savants dosages pour sélectionner ses vingt candidats en position d'être élus le 17 juin. Le choix est d'autant plus difficile qu'elle voudrait aussi laisser la place à quelques personnalités extérieures, telles M. Robert Hersant, par exemple. Il est peu probable que la composition de cette liste, soit comme avant le 3 mars, date du congrès extraordinaire du RPR.

Le nouveau Chirac

La déclaration de M. Jacques Chirac — personne n'a intérêt au désordre, les routiers doivent surmonter leur mécontentement (le Monde du 23 février) — méritait qu'on s'y arrête. Elle symbolise parfaitement, par sa tonalité apaisante, le nouveau Chirac. Sa stratégie vise à répondre à deux de ses principales faiblesses, à savoir : M. Chirac est un diviseur (le soutien à M. Giscard d'Estaing contre M. Chaban-Delmas en 1974, l'antigiscardisme avant 1981) ; il est aussi un agité (version giscardienne), voire un factieux (version de gauche).

Que se passe-t-il aujourd'hui ? Le même M. Chirac se fait le chantre de l'union, à la faveur des élections européennes, et saisit le conflit des routiers pour se poser en homme pondéré.

Le comportement du président du RPR qui, le premier, a prôné la liste unique de l'opposition autour de Mme Veil vise en quelque sorte à effacer, aux yeux d'un électeur qui aspire à l'unité, la « trahison » de la période 1976-1981. Elle permet aussi à M. Chirac de s'abriter, et de profiter de l'image rassurante et séduisante de Mme Veil.

En outre, la faiblesse actuelle de M. Giscard d'Estaing, attent par l'affaire des avions renifleurs, l'attitude réservée de M. Barre à l'égard du scrutin européen et le désarroi de l'UDF lui facilitent les choses. Au fond, M. Chirac avait, dans cette affaire, peu de choses à faire, mais il l'a bien fait.

Il en va de même du conflit des routiers où c'est lui qui appelle au calme, qui se montre responsable, alors que, parmi ses troupes, figurent des gens qui sont, pour le moins, impatients d'en découdre avec la gauche.

Jusqu'à présent, M. Chirac, tel un cavalier prompt à sauter de nouveaux obstacles, avait coutume de trébucher. Voilà qu'il se met à faire des sans-faute.

Cette habileté, au demeurant logique — qui s'étonnera que M. Chirac n'aime pas le désordre ? — a également une origine institutionnelle, l'autre étant dictée par l'expérience.

L'élection du président de la République au suffrage universel a, entre autres vertus, un pouvoir stabilisateur. Pour être élu, il faut en effet rassembler au-delà de son propre camp, donc rassurer une partie de ceux qui ne vous sont pas acquis. Cela oblige à la prudence. Cette élection joue aussi le rôle d'un amortisseur : par les pouvoirs qu'elle confie au chef de l'Etat, elle fait de ce dernier, en cas de coup dur, un rempart de l'ordre et de la légalité qu'il est imprudent de mettre en cause.

Précisément, l'expérience montre qu'à vouloir donner un tour directement politique à des mouvements revendicatifs durs, ou bien à vouloir les récupérer trop tôt, on court le risque soit de tuer le mouvement, soit de tuer soi-même. La récupération, par le PCF, des grèves de 1947, a créé une situation que certains ont décrit comme insurrectionnelle, conduisant au départ des communistes hors du pouvoir et à une répression sévère par le gouvernement socialiste. L'attitude de la FGDS et celle de M. Mitterrand lui-même en mai 1968 l'ont empêché d'être candidat à l'élection présidentielle de 1969.

Tous ces facteurs incitent donc M. Chirac à prendre une pose avantageuse. Accompanyer le mouvement sans en prendre la tête, c'est la meilleure manière de tirer tout le bénéfice possible d'une agitation qui touche une partie de son électeur.

M. Bernard Pons, il est vrai, choisit de conforter celle-ci en comparant la situation présente à celle de mai 1968. Le double langage n'est pas loin.

J.-M. COLOMBANI.

Maurice T. Maschino

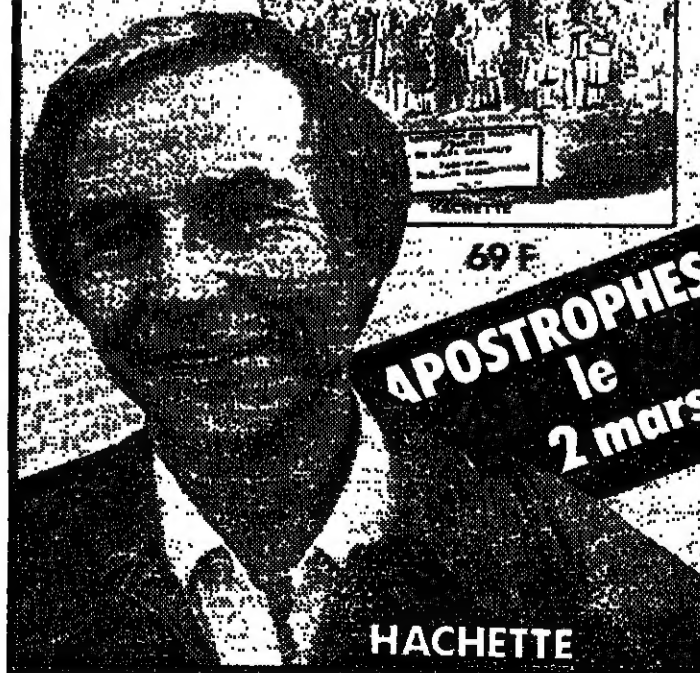
Maurice T. Maschino

69 F

Voulez-vous vraiment des enfants idiots ?



Vos enfants ne m'intéressent plus



69 F

APOSTROPHES le 2 mars

HACHETTE

LES ANTILLES
je plonge quand c'est moins cher.
3900F aller-retour, c'est le tarif exceptionnel d'Air France-Vacances si vous partez entre le 21 avril et le 30 juin 1984. Vous pouvez aussi bénéficier avec Air France-Vacances d'un hôtel de prestations hôtelières particulièrement intéressantes (à partir de 120 F la nuit + petit déjeuner par personne). Renseignez-vous auprès de votre Agent de voyages ou votre Agent Air France.

AIR FRANCE Vacances

POLITIQUE

Manifestation à Draguignan après l'attentat contre M. Soldani

De notre correspondant

Draguignan. — Après l'attentat dont a été victime, dans la nuit du 21 au 22 février, M. Édouard Soldani, sénateur socialiste, président du conseil général, âgé de soixante-trois ans, candidat aux élections municipales de Draguignan à la tête de la liste Rassemblement et union de tous les démocrates pour Draguignan, près de quatre mille personnes ont manifesté dans le silence, mercredi 22 février dans l'après-midi.

Cette manifestation, la plus importante depuis celle qu'avait provoquée le transfert de la préfecture à Toulon en 1974, répondait à l'appel des colistiers de M. Soldani et du comité de soutien. Aucun slogan, aucune banderole, mais l'indignation se lisait sur tous les visages. A la tête du cortège, les colistiers de M. Soldani et de nombreuses personnalités politiques régionales : M. Michel Pezet, président du conseil régional ; MM. Alain Hauteceur et Guy Durbec, députés du Var ; M. Geneviève Le Bellegou-Beguin et M. Maurice Jassat, sénateurs, et de nombreux maires du département.

La manifestation s'est déroulée sans aucun incident : tous les commerçants de la ville avaient fermé leurs magasins. Seul un bref discours, celui de M. Yves Rosé, qui, au nom de ses collègues candidats, demanda de « conserver le calme impressionnant et le silence que vous avez opposé à la violence qui voulait tuer ».

La tension est certes encore vive. Un important dispositif de sécurité reste en place, les patrouilles de CRS surveillant discrètement les permanences de MM. Soldani et Jean-Paul Claustres, tête de liste de l'opposition. De très nombreux communiqués et télégrammes, émanant des syndicats et organisations syndicales, condamnent tout acte de violence inqualifiable.

M. Soldani a été opéré avec succès à Marseille. Les médecins ont constaté, au cours d'une délicate intervention, que les projectiles ne sont passés qu'à quelques centimètres de la carotide. Une quarantaine de plombs de 8 et 9 ont été extraits de la tête de l'humérus.

Sur le plan judiciaire, l'enquête s'annonce très délicate. Les inspec-

teurs du SRPJ de Toulon ont procédé, dans la journée de mercredi, à de nombreuses investigations sur le terrain. M. Claustres et un de ses colistiers, M. Jean-Louis Hermet, ont été longuement entendus par les enquêteurs. Lors d'une conférence de presse tenue le 21, M. Claustres avait déclaré qu'il possédait des informations transmises par les responsables nationaux de la police, ainsi que des personnes proches du Parti socialiste, laissant craindre des incidents très sérieux et en particulier un plastage. Aucune information n'a filtré de cette audition.

Selon certaines rumeurs, l'attentat contre M. Soldani serait l'acte d'une personne isolée. Une seule certitude résulte des constatations matérielles : il y a bien eu deux coups de feu, dont l'un à petits plombs et le second à chevrotines, tirés, à courtes distances de la voiture.

An cours d'une reconstitution, M. Mauggeri, chauffeur de M. Soldani, a confirmé la thèse d'un guet-apens, réitérant ses déclarations faites le soir même du drame : il a vu deux hommes bondir devant la voiture officielle du président du conseil général.

JEAN-PAUL GIRAUD.

Le communiqué officiel du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni, le mercredi 22 février, au palais de l'Élysée, sous la présidence de M. François Mitterrand. Le communiqué suivant a été publié :

Le ministre des transports a présenté une communication sur les négociations qu'il a conduites avec les représentants des transporteurs routiers. Le conseil des ministres a approuvé l'action du ministre des transports, les propositions faites et le calendrier de leur mise en œuvre. Les mesures arrêtées concernent, en particulier, l'amélioration des conditions de la circulation internationale du transport routier et le règlement des situations créées par les événements récents. Elles témoignent clairement de la volonté du gouvernement d'aborder, avec un esprit constructif et positif, les problèmes concrets posés et d'y répondre dans le cadre de l'orientation générale de sa politique.

Au moment où le pays est engagé dans un important effort de redressement, le gouvernement souligne que l'ensemble des catégories professionnelles sont appelées à contribuer à la réussite de cet effort. La poursuite des barrières de voies de communication ferait obstacle à toute évolution des discussions, et la liberté de circulation doit être assurée.

RECHERCHE INDUSTRIELLE

Le ministre de l'industrie et de la recherche a présenté au conseil des ministres une communication sur le développement de la recherche industrielle. Celle-ci, effectuée dans les entreprises, est au cœur de l'effort de développement et de modernisation de notre industrie. Les mesures prévues en sa faveur répondent à trois priorités :

1) Améliorer la formation des ingénieurs et techniciens. — La formation initiale et permanente des ingénieurs à la recherche, à l'innovation et aux technologies nouvelles sera développée. Les organismes publics de recherche, les écoles et les universités pourront recevoir des ingénieurs et des techniciens de l'industrie en stage de formation permanente. Les bourses permettant aux entreprises, spécialement aux petites et moyennes entreprises, de recruter du personnel formé par la recherche, seront doublées en 1984. Les créations d'entreprises par les élèves des écoles d'ingénieurs seront encouragées ;

2) Renforcer le couplage recherche-industrie. — Tout en veillant à la poursuite de leur mission première de recherche fondamentale, les organismes publics de recherche consacreront des moyens accrus à la valorisation de leurs recherches dans l'industrie, à la

création de produits nouveaux et au conseil des entreprises. Quatre programmes plurisectoriels de recherche technique portant sur les nouveaux matériaux, les techniques de soudure et de collage, le traitement des surfaces et les lasers industriels seront lancés dès 1984. Ils associeront organismes publics de recherche, établissements d'enseignement, laboratoires et entreprises ;

3) Orienter les aides publiques vers la recherche industrielle. — Les aides du Fonds de la recherche et de l'Agence française pour la maîtrise de l'énergie seront davantage orientées vers les entreprises, notamment les PME. La coopération entre les petites et moyennes entreprises et les grands groupes industriels sera encouragée. Les sociétés de recherche collective bénéficieront d'un soutien financier accru. Les entreprises pourront amortir fiscalement leurs dépenses de recherche dans l'année.

(Voir page 21.)

INSTITUT DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE

Le secrétaire d'État chargé de la famille, de la population et des travailleurs immigrés a présenté une communication relative à la création de l'Institut de l'enfance et de la famille. Cet établissement public, qui sera installé très prochainement, aura deux objectifs :

— Promouvoir la recherche et le dialogue sur toutes les questions touchant à l'enfance et à l'évolution des phénomènes familiaux ;

— Diffuser le résultat de ses travaux, tant auprès de l'opinion que des responsables de la politique familiale.

L'Institut de l'enfance et de la famille associera largement à ses travaux les mouvements sociaux et familiaux, les chercheurs, responsables, élus et praticiens. Sa création s'inscrit dans le cadre du programme d'urgence prioritaire du IX^e Plan : « assurer un environnement favorable à la famille et à la natalité ».

POLLUTION ATMOSPHÉRIQUE

Le secrétaire d'État chargé du premier ministre, chargé de l'environnement et de la qualité de la vie a présenté au conseil des ministres une communication sur la lutte contre la pollution atmosphérique.

Des résultats significatifs ont été obtenus en ce qui concerne tant la réduction des émissions polluantes que l'amélioration de la qualité de l'air. Mais des efforts importants restent à accomplir : nos forêts, après celles des pays voisins, commencent à souffrir de l'action des pluies acides ; l'air de nos villes est encore trop pollué ; la réduction de la pollution industrielle doit être accélérée.

Le gouvernement s'est fixé les objectifs suivants :

— Réduction de 50 % des émissions annuelles de dioxyde de soufre entre 1980 et 1990 ; le gouvernement œuvre afin d'obtenir un engagement des autres pays pour développer une politique internationale cohérente sur la réduction des pollutions transfrontières ;

— Renforcement de la surveillance de l'état des forêts et accélération des recherches sur les conséquences des pluies acides ;

— Etude, dans le cadre européen, des mesures visant à l'économie d'énergie et à l'harmonisation de la limitation de vitesse, en liaison avec la réduction de la pollution automobile (plomb, monoxyde de carbone, hydrocarbures) ;

— Développement de l'industrie française de la dépollution.

Enfin, le gouvernement encouragera l'information du public sur toutes les questions liées à la pollution atmosphérique. Les effets de la pollution de l'air, à l'instar de ceux locaux comme dans l'environnement, feront l'objet de recherches nouvelles concernant, en particulier, la santé et les végétaux.

CREDIT MARITIME

Le ministre de l'économie, des finances et du budget a présenté au conseil des ministres un projet de loi modifiant la loi du 11 juillet 1975, relative au crédit maritime mutuel.

Ce texte permettra au crédit maritime, tout en demeurant affilié au réseau de la Caisse centrale de crédit coopératif de se doter d'une société centrale, chargée de définir sa politique commerciale propre, de centraliser ses excédents de ressources, de gérer des services d'intérêt commun et d'assurer la coordination financière et économique entre les caisses régionales et locales. Par ailleurs, ce projet de loi, tout en réaffirmant la mission prioritaire du crédit maritime mutuel au service de la pêche maritime et de l'économie du littoral, lui ouvre la possibilité d'effectuer toutes opérations de banques au faveur de ses sociétaires et de ceux de la Caisse centrale de crédit coopératif.

VACCINATION ANTIVARIOLIQUE

Le secrétaire d'État chargé de la santé a présenté au conseil des ministres un projet de loi relatif à la vaccination antivariolique. Ce projet complète les dispositions de la loi du 2 juillet 1979, qui avait suspendu l'obligation de primo-vaccination antivariolique des jeunes enfants, mais avait maintenu celle des obligés de vaccination et de vaccination des personnes de santé.

L'efficacité de la vaccine a été constatée par la XXXIII^e Assemblée mondiale de la santé en 1980. Un recul de quatre années supplémentaires confirme qu'aucun cas de variole n'a été déclaré dans le monde. Compte tenu de cette situation, le gouvernement a décidé de suspendre, sans limite dans le temps, toute obligation de vaccination, qu'elle soit individuelle ou collective. Toutefois, les dispositions législatives permettant de rendre à nouveau obligatoire la vaccination en cas de menace d'épidémie ou d'épidémie de variole sont maintenues. Un stock de vaccine restera disponible à cet effet.

CONVENTIONS INTERNATIONALES

Le ministre des relations extérieures a présenté au conseil des ministres deux projets de loi autorisant l'approbation de conventions internationales entre la France, d'une part, l'Espagne et l'Italie, d'autre part, sur le règlement de questions frontalières.

La loi sur la presse au Sénat. — M. Charles Pasqua, président du groupe RPR du Sénat, a été élu mercredi 22 février, président de la commission spéciale chargée d'examiner le projet de loi sur la presse adopté par l'Assemblée nationale. M. Jean Chaze (senateur communiste de l'Allier) a été désigné comme rapporteur de cette commission qui comprend vingt-quatre membres issus des groupes de la majorité et de l'opposition et commencera ses auditions début avril.

L'élection au conseil d'administration de l'Association des maires du Nord. — L'opposition est désormais majoritaire au conseil d'administration de l'Association des maires du département du Nord, qui était depuis sa création, il y a une trentaine d'années, présidée par un socialiste. En dépit des changements intervenus au lendemain des élections municipales de mars 1983, l'Association des maires du Nord n'avait pas procédé au renouvellement de son conseil d'administration et de son bureau. Aucun accord n'ayant été trouvé entre les différentes formations politiques pour un renouvellement concerté, il a fallu recourir à une élection qui a eu lieu le 22 février.

La liste d'union de l'opposition présentée par M. Jacques Legendre, maire (RPR) de Cambrai, a obtenu 281 voix (51,22 % des suffrages exprimés) et 16 sièges ; celle du parti socialiste 116 voix (22,27 %) et 7 sièges ; celle du parti communiste 62 voix (11,50 %) et 3 sièges. Le nouveau bureau de l'Association sera constitué le 1^{er} mars. Conformément à l'accord conclu entre le RPR et l'UDF, la présidence devrait revenir à M. Georges Delfosse, député (RPR-UDF) maire de Lamberville, et le poste de secrétaire général à M. Jacques Legendre (RPR), maire de Cambrai. (Correspondant.)

APPEL AUX EVÊQUES DE FRANCE

Manifestations pour l'enseignement privé : au cœur ou en tête de ces manifestations, sur les tribunes, parfois parmi les orateurs, des évêques. A Bordeaux, à Toulouse, à Lyon, à Rennes. Demain à Lille et à Versailles ?

Par leur présence dans ces manifestations et quels que soient leurs intentions et leurs discours, ces évêques apparaissent comme privilégiant l'enseignement privé.

Les catholiques de la laïque ne peuvent accepter cette marginalisation de fait. Ils doivent, eux aussi, faire entendre leur voix. C'est pourquoi l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien* les invite à signer l'appel ci-dessous :

Chrétiens,

élèves, anciens élèves, enseignants et parents d'élèves de l'enseignement public,

nous reconnaissons à chacun le droit de choisir librement le mode d'éducation et les établissements scolaires qui lui conviennent ;

nous reconnaissons également le droit pour chacun d'exprimer ses opinions en usant éventuellement de la liberté de manifestation ;

cependant, nous constatons que la présence d'évêques à la tête ou au sein des manifestations en faveur de l'école privée conduit l'opinion publique à considérer que, quelles que soient leurs intentions, ces évêques privilégient l'enseignement privé au détriment de l'enseignement public.

Notre présence de chrétiens dans l'enseignement public apparaît ainsi dévaluée, comme apparaît déconsidéré l'enseignement public lui-même.

Nous ne nions pas la nécessité de rénover cet enseignement public mais nous en affirmons la valeur fondamentale.

Nous avons fait nôtre, à l'école, l'invitation conciliaire de « présence au monde » et nous n'acceptons pas d'être considérés comme des chrétiens de seconde zone attachés à un enseignement au rabais.

Nous demandons solennellement à tous les évêques d'être et de demeurer les pasteurs de toute l'Eglise.

Signature

Signez, faites signer cet appel et adressez-le à *Témoignage Chrétien*, 48, rue du faubourg Poissonnière, 75009 Paris. Soutien financier à cette campagne à l'ordre de - FGTC - CCP 3108-34 C, Paris.

LA MER EST PLUS BLEUE A NOUVELLES FRONTIÈRES

PARIS AGADIR à partir de 1250 F aller-retour

nouvelles frontières

66, boulevard Saint-Michel 75006 Paris 634 55 30

Le Monde

doctes et documentés

LA SANTÉ DANS LE TIERS-MONDE

N° SPÉCIAL - FÉVRIER 1984 - 16 PAGES - 10 F

Le Monde

société

LES DÉVELOPPEMENTS DU CONFLIT DES TRANSPORTEURS ROUTIERS

SUR LES VERSANTS DU MONT-BLANC

Les deux bouts du tunnel

De notre envoyé spécial

Tunnel du Mont-Blanc. — Et dire que l'avalanche est partie d'ici, de ce chalet isolé en bord de route, où deux douaniers, aujourd'hui, trompent l'ennui avec de mauvais « polars ». La France entière qui s'alarme entre les chicanes, un week-end aux allures d'exode dans les stations de neige, l'autoroute au bord de la guerre civile, parce que deux agents du contrôle des matières dangereuses revendiquent depuis deux mois un élargissement de leur bout de route. « Pendant que nous contrôlons les camions, les voitures nous frôlent à toute vitesse. Un jour, il y aura un malheur », redoute l'un d'eux. En guise de pièces à conviction, son collègue, désolé, montre des traces de boue qui souillent le bleu profond de son bas de pantalon.

Tout de même, à cause de cela, laissez se congeler les routiers des nuits entières... Des deux côtés du tunnel, on n'est pas très fier sous les képis. « Nous avions arrêté notre grève dès le vendredi ! » rappellent les Français, tandis que Paoletta, jeune douanier italien, s'affirme « prête à se remettre au travail » avec un sourire à vous donner envie d'être une bouteille de whisky de contrebande. Le chef du poste de douane italien renchérit avec véhémence, en se plongeant dans un catalogue de revendications salariales apparemment irréfutables. De toute façon, le 26 février, promis, juré, les gabelous transalpins reprendront le travail.

Si travail il y a. Plus de deux mille camions restent en souffrance sur le versant italien du Mont-Blanc, sagement parqués le long de la route en un assaut immobile. Point de barrage ici. Rien qu'une longue impatience. A l'autopont d'Aoste, c'est la même attente — noyée dans le café et les « canons » — qu'à Cluses, mais aiguisée par la frustration d'être écartés du cœur de l'action. Bien qu'ils rentrent de Bagdad, de Jordanie ou de Sicile, Bernard, Jean-Louis, Marc et les autres ne se lèguent pas seulement de leur foyer, s'il « faut prendre des coups », ils veulent en être.

Ici, ils ne manquent de rien. Dans le bureau du chef de la police de l'air et des frontières du Mont-Blanc s'accumulent des collants, des moufles et des chaussures offertes par les habitants de Chamoussy. Les routiers ont table ouverte, aux frais de la princesse italienne, dans les restaurants d'Aoste et de Courmayeur.

Non. Le plus dur, c'est la coupure avec les copains, ce maudit tunnel. A force d'appels, ils ont saturé la ligne téléphonique que la police du Mont-Blanc tenait à leur disposition. Parfois, un « bloqueur » de Cluses se risque chez eux, il est généralement mal accueilli par les « bloqués » de l'autre versant : « A Cluses, vous êtes près de chez vous, vous rentrez dormir chaque soir, vous retrouvez votre femme. Mais nous, ici... »

Sourds et aveugles même à leur propre mouvement, les « inorganisés », fiers de l'être, paient le prix de leur inorganisation. Chacun des six barrages qui séparent Cluses de Chamoussy est en dissidence, s'enfile au gré des rumeurs, éditée ses arrières. Apparemment de leur propre chef, les sentinelles du barrage des Houches ont décidé mercredi d'interdire, même aux voitures particulières, l'accès du tunnel du Mont-Blanc.

Télex en poche et cœur sur la main, le sous-préfet de Bonneville (Haute-Savoie) a passé une partie de sa journée à tenter de « vendre » aux « bloqueurs » les propositions du ministre des transports : 2 000 F d'indemnisation aux chauffeurs qui accepteraient sur l'honneur de quit-

ter les lieux. Apparemment sans succès. La solidarité patrons-employés tient bon. La détaxation du gazole, revendication patronale s'il en est, non satisfaite par le ministre, trouve chez les chauffeurs des supporters aussi vibrants qu'inatendus.

Ainsi va le mouvement, lourd et indétournable comme un trente-huit tonnes lancé sur une autoroute, mastodonte solitaire et assourdi par son propre grondement.

Grisés, ces « enragés » de la route doivent chaque soir leur revanche télévisée et vivent, entre béton et bitume, un mal 68 des semi-remorques... Ils ne savent même plus comment a surgi la revendication de la retraite à cinquante-cinq ans.

Mais, ici ou là, on sent gagner, de l'intérieur le pourrissement. Des craintes de pénurie de viande et d'œufs commencent à s'exprimer dans la vallée. A l'autopont, le quartier général, les inévitables étincelles de fin de soirée se font plus sèches. Des camions postaux ont été bloqués, retardant l'arrivée des mandats. Le second week-end migratoire, qui approche à grands pas, sera l'épreuve de vérité.

DANIEL SCHNEIDERMAN.

Situation confuse dans la vallée de la Maurienne

La situation dans la vallée de la Maurienne (Savoie) demeure assez confuse, jeudi 23 février, en début de matinée. Plus de cent cinquante camions, pour la plupart étrangers, ont quitté les barrages dans la nuit et ont pu franchir le tunnel du Fréjus. Les douaniers italiens, qui observaient une grève des heures supplémentaires depuis lundi, avaient en effet décidé de suspendre leur mouvement dans la soirée. Cependant, environ cinq cents camions sont restés immobilisés entre Saint-Jean et Saint-Michel de Maurienne. Malgré le vote des « inorganisés » favorable à une levée du blocus, un nombre restreint de véhicules a repris la route.

Claude Francillon, notre correspondant, nous signale que M. Michel Vasseur, présent en début de semaine au ministère des transports en qualité de porte-parole des « inorganisés », n'a pas pu obtenir de ses compagnons la reprise du trafic. Les animateurs du barrage de Cluses, notamment, ont refusé de rencontrer celui qui passait encore mercredi pour l'un de leurs repré-

sentants naturels. Cette opposition géographique se double, dans les Alpes, des divergences qui apparaissent au fil des heures entre les non-syndicalistes et leurs collègues membres d'organisations professionnelles qui manifestent, avec de plus en plus d'agressivité, leur intention de continuer leur mouvement.

Ces fêlures du blocus semblent affaiblir aussi la détermination des barrages situés au nord de Paris, le long des autoroutes A 1 et A 2. Près d'une cinquantaine de transporteurs « internationaux » ont quitté, mercredi soir, le centre de fret de Garonor, près d'Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), mais les voies d'accès du nord et de l'est de la capitale restaient, ce jeudi matin, encombrées par plus de six cents camions, essentiellement des « nationaux » et des « régionaux » qui souhaitent voir relancer les négociations sur leurs problèmes particuliers.

Toutefois, sur la plupart des barrages, les routiers, représentés en majorité par des artisans, ont laissé une voie ouverte au trafic, même sur les autoroutes.

Les taxis du CID-UNATI envisagent une action de solidarité. — Le CID-UNATI de Paris a déclaré, mercredi après-midi, dans un communiqué, qu'il se tenait prêt à bloquer, avec ses taxis adhérents, « les principaux points stratégiques de la capitale si la situation routière-pouvoirs publics n'évolue pas favorablement ». L'organisation envisageait aussi d'apporter son « soutien logistique » aux barrages routiers. « A partir de 15 h 30, dans chaque département où se situent les barrages, un camion de vivres et de couvertures accompagnera une délégation chargée de prendre contact avec les dirigeants locaux des différents syndicats de transporteurs », ajoutait le CID-UNATI.

« On fait les guignols pour les patrons »

De notre correspondant régional

Lyon. — Mercredi après-midi, certains routiers avaient, par deux fois, bloqué la voie ferrée Lyon-Paris à la hauteur de Saint-Georges-de-Renans, juste au nord de Villefranche-sur-Saône. Le premier barrage avait été interrompu pour cause de déjeuner. Le second sera levé en fin d'après-midi après un « engagement » de ne laisser passer que les seuls trains de voyageurs. Le soir, dans un restaurant routier à la notoriété indiscutable, L'Ave Maria, les chauffeurs se retrouvaient au coude à coude pour le dîner.

A l'évidence, il y a deux groupes. Qui ne s'affrontent pas mais qui discutent ferme. Les plus virulents — avec un groupe de petits patrons transporteurs — et les modérés, qui se recrutent essentiellement chez les chauffeurs salariés.

Peu avant 20 heures, un représentant local de l'UNOSTRA (Union nationale des organisations syndicales de transporteurs routiers automobiles) fait le point de la situation dans la salle à manger où se serrent une centaine de convives. Thème du message : « Il n'y a aucune négociation envisagée. On maintient le blocage jusqu'à nouvel ordre. Méfiez-vous des informations de la radio. » Dans la foule, l'orateur annonce, avec des réserves, que « les CRS seraient en train de charger à Paris, à Garonor ». Il présente cela comme une hypothèse, mais « il n'y a pas de fumée sans feu ». Murmures réprobateurs dans la salle.

Plus tard, un routier nous confie : « De toute façon, tous les avantages ce sera pour les patrons. Nous, on voudrait bien se barrer. On est bloqué par une minorité. » A une autre table, un groupe de quatre salariés renchérit : « La plus grosse responsabilité dans l'affaire, c'est celle des patrons. On est solidaire pour les gars bloqués à la frontière, mais pas pour les patrons. » L'un d'entre eux, précise : « Samedi j'étais de repos, dimanche on nous demande de faire un barrage, dimanche soir on le lève, lundi on remet ça... Je ne comprends pas. On fait les guignols pour les patrons. »

Entre les deux groupes, les étrangers. Dépassés par les événements, ils essaient de faire comprendre leurs problèmes. Un chauffeur allemand recherche une attestation pour son patron afin de prouver qu'il est retenu contre son gré. Un Espagnol fait des signes : « Il n'y a plus de pesos pour manger... »

L'unanimité se retrouve lorsqu'est annoncé l'envoi de repas chauds « aux gars de la Maurienne qui se gèlent ». Mais les conversations roulent aussi sur les incidents de la veille. Quelques routiers passablement excités ont tenté de bousculer une délégation de représentants de l'Union viticole venue apporter son soutien. Le patron de L'Ave Maria n'a pas beaucoup apprécié cette réception hors des normes basculaires. Mais il a le pardon facile : « Des excités, il y en a partout. »

CLAUDE RÉGENT.

Les douaniers refusent de servir de boucs émissaires. — Mis en cause pour les « tracasseries administratives » qu'ils imposent, les douaniers ont réagi le 22 février. Les douaniers F.O. refusent d'être présentés comme des « cerbères » et des « nantis ». Ceux de la CGT et de la CFDT, « très émus et mobilisés »,

se disent prêts à intervenir — si les concessions accordées aux transporteurs routiers mettaient en cause leurs missions. — Tous les syndicats se plaignent, en outre, du manque de personnel. La CGC des douanes, en revanche, « condamne fermement » le mouvement de grève du zèle du Mont-Blanc.

La voiture. Pas l'aventure.

Hertz



En cas de problème, nous vous secourons en 1 heure.

Chez Hertz, ça ne tourne pas à l'horreur.

J'aurais dû me méfier de ce loueur aux dents longues. En panne depuis deux heures, j'attends d'improbables secours sur cette maudite route balayée par un vent glacé.

J'aurais dû aller chez Hertz. Au moindre problème, il vous suffit d'appeler le central téléphonique dont le numéro est inscrit sur le tableau de bord ou sur le porte-clés et vous êtes secouru dans l'heure.

Si on ne peut pas changer ou réparer immédiatement votre voiture, Hertz s'engage à prendre en charge les frais de taxi, d'hôtel... on s'occupe de vous.

Hertz, c'est la voiture, pas les vampires.

Hertz loue des Ford et d'autres grandes marques.

Le Monde
LA SANTÉ
DANS LE
TIERS-MONDE

LES DÉVELOPPEMENTS DU CONFLIT DES ROUTIERS

INCIDENTS

● **Cocktails Molotov contre camion-citerne.** - Des inconnus ont lancé, mercredi 23 février, vers 22 heures, deux cocktails Molotov contre un camion-citerne vide, stationné dans un barrage routier au marché-gare Saint-Charles, à Perpignan. Le début d'incendie provoqué par les engins a pu être rapidement maîtrisé.

● **Le barrage d'un chauffeur solitaire.** - Un routier allemand, probablement exaspéré par l'action de ses collègues français, a bloqué la RN 4 Paris-Nancy, près de Viry-le-François (Marne), pendant une vingtaine de minutes, mercredi matin, avec son seul semi-remorque qu'il avait placé en travers de la chaussée.

● **Un automobiliste blessé.** - Alors qu'il circulait sur la RN 165 Vannes-Nantes, près de Savenay (Loire-Atlantique), dans la soirée du mercredi 23 février, un automobiliste a violemment percuté une remorque de poids lourd placée dans un barrage routier. Le conducteur a été blessé et hospitalisé à Saint-Nazaire.

● **Un caravancier sort son fusil.** - Bloqué par un barrage établi près de Carcassonne (Aude), un touriste conduisant une voiture tractant une caravane est sorti de son véhicule un fusil à la main. Des personnes ont réussi à s'interposer entre les routiers menacés et le caravancier insubordonné.

Un « petit geste » qui coûterait 1,4 milliard de francs

« Le feu est à la maison », « la rue va déborder », et M. Maurice Voinon, président de la FNTR (Fédération nationale des transports routiers), ce « modérateur », ne manque pas une occasion, après avoir appelé, samedi, à l'extension du mouvement, de souligner la dureté de la base, « ses gars ». Il trouve des accents pathétiques pour décrire « le drame humain » qui se joue sur le terrain et « les bouillonnements de culture » qui s'y seraient déposés. Même discours à la Maison des transports, où les responsables de l'UNOSTRA (Union nationale des organisations syndicales de transporteurs routiers automobiles), l'autre organisation professionnelle, soulignent l'intransigeance des huit mille petits artisans de leur mouvement.

Certains, d'ailleurs, sont à trois jours du dépôt de bilan et pas prêts à céder. Comme si les deux organisations professionnelles, plus unies que jamais, étaient incapables de maîtriser cette colère grandissante ! Comme si leurs responsables, bons princes, voulaient vraiment, en ultimes intermédiaires, éviter au gouvernement une mauvaise passe.

Tout le monde regrettera le jour où les forces de l'ordre seront intervenues, affirme M. Hubert Ghionis, délégué à la FNTR. On ne parlera plus alors de la TVA, mais d'ordre public.

Un « petit geste » du ministre des transports pourrait éviter le pire. On feint de croire encore à un coup de

téléphone imminent du cabinet de M. Fiterman, même mercredi après-midi, après les déclarations très fermes du gouvernement. Des revendications sur le passage de la frontière franco-italienne satisfaites mardi par le ministre, il n'est plus question. Les organisations patronales contestent aujourd'hui essentiellement l'ordre du jour de la réunion du 1^{er} mars, qui leur apparaît trop limitatif. L'UNOSTRA comme la FNTR exigent des négociations immédiates et voudraient, avant toute levée des barrières « filigranes », des engagements précis du gouvernement sur quatre points au moins :

● Le premier, le principal, touche à la déductibilité de la TVA sur le gazole : celle-ci, actuellement de 30 %, devrait être, d'après des décisions antérieures au blocus routier, de 50 % en 1986. M. Fiterman admettait, mardi soir, une discussion sur l'accélération de cette mesure en matière de transport international, ce qui coûterait déjà 150 millions de francs.

Les organisations professionnelles demandent à ce sujet deux engagements supplémentaires : l'extension, à terme, à 100 % de cette déductibilité en matière de transport international ; l'accélération de cette déductibilité, jusqu'à 50 % immédiatement, pour le transport national.

La satisfaction de ces revendications coûterait 1,4 milliards de francs. Voilà pour « le petit effort sur la TVA », demande mercredi par M. Voinon au siège de la FNTR. « Ils n'ont pas le sou », reconnaît-on chez les « petits » de l'UNOSTRA.

Les transporteurs souhaitent également des engagements précis du gouvernement sur le calendrier des augmentations de la tarification routière obligatoire (TRO) pour les marchandises transportées sur plus de 200 kilomètres.

● Les organisations professionnelles demandent d'autre part un allègement des taxes d'assurance, à tel point qu'elles ont demandé, mercredi, à la FNTR, de reconnaître chez les « petits » de l'UNOSTRA.

Enfin, l'UNOSTRA comme la FNTR voudraient des assouplissements des contrôles sur les routes et des horaires des chauffeurs en fin de semaine. Pour l'instant, les routiers ne peuvent rouler après 22 heures le

samedi, même s'ils sont à moins de 300 kilomètres de chez eux. Le ministre des transports ne s'est pour l'instant engagé à modifier cette clause que pour les trajets internationaux.

Autant de revendications qui, à l'exception de la dernière, ne concernent pas les chauffeurs, mais les transporteurs, « il y a eu suffisamment d'employeurs pour faire les barrières », déclare M. Jean-Claude Pessin, secrétaire général de la Fédération nationale des chauffeurs routiers qui affirme représenter soixante-quinze mille adhérents salariés. Nous avons maintenant obtenu très largement satisfaction. La position de cette organisation corporatiste, apolitique, témoigne incontestablement d'une modification d'état d'esprit. Si les barrières se sont multipliées mercredi en France, cette extension est plus souvent le fait de patrons et d'arbitres, très mécontents des propositions gouvernementales, que des salariés, qui ont trouvé leur compte dans ces mesures.

Il reste pourtant de nombreux chauffeurs solidaires de leurs employeurs dans cette profession composée à 80 % de petites entreprises de moins de dix personnes. M. Voinon ne trompe que partiellement son monde quand il parle, aujourd'hui encore, d'un front uni des chauffeurs et des patrons : il reçoit personnellement des télex d'encouragement de son comité d'entreprise.

Les responsables des fédérations patronales font naturellement profession d'apollonisme. Nous ne venons pas du Chili », affirme M. Voinon. « Chez nous, nous avons voté à l'unanimité, il y a quatre mois, l'indépendance politique de notre organisation », estime de son côté M. Jean Dewey, président de l'UNOSTRA. Mais, en cas d'intervention de la force publique, les deux organisations ne répondent plus de rien : « Ce serait la tragédie », affirme M. Voinon. « La castagne, on est habitué », déclare M. Dewey. Et cette perspective est un argument supplémentaire en faveur d'une réouverture de la négociation chez des responsables professionnels qui ne doutent pas un instant de leur bon droit. Le gouvernement, et lui seul, aurait joué à l'apprenti sorcier.

NICOLAS BEAU.

Le secteur automobile est la principale victime du conflit

Le secteur automobile - largement approvisionné par camions - continue d'être la principale victime du mouvement des transporteurs routiers. Ainsi, à Sochaux, quatre mille ouvriers ont été mis en chômage technique par Peugeot, tandis que huit mille personnes subissaient le même sort à Bâle (Doubs) le 23 au matin, et huit mille autres l'après-midi.

Dans un communiqué signé par l'Union patronale de Franche-Comté, la direction de Peugeot n'en manifeste pas moins « sa solidarité avec les transporteurs routiers en grève » et demande que les négociations reprennent rapidement.

La CGT a immédiatement protesté, affirmant que Peugeot-automobiles faisait « supporter aux travailleurs les conséquences d'une action dont Peugeot-transport est l'un des animateurs ».

Toujours dans l'automobile, on note des mises en chômage technique, le 23 février chez Peugeot à Mulhouse où est fabriquée la 205. La filiale belge de Renault, qui emploie trois mille personnes dans les environs de Bruxelles, a dû arrêter dès mercredi ses chaînes de montage. La direction des usines Citroën de Rennes a reconduit pour le 23 février la mesure de chômage technique pour treize mille des quatorze mille cinq cents salariés de l'entreprise, mais elle a affirmé son intention d'assurer coûte que coûte la production le 24 février.

A Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), où mille deux cents salariés fabriquent des moteurs pour Unic (Fiat), la production a été arrêtée les 22 et 23 février. Quant à la direction de Renault-Véhicules industriels de Blainville (Calvados), elle a décidé un arrêt de travail de mille trois cents des cinq mille deux cents salariés de l'usine (dans le secteur carrosserie-montage) pour les 23 et 24 février.

D'autres secteurs sont affectés par le mouvement. Pour ne prendre que quelques exemples, à Moussey-Bataville (Moselle), quatre cents des deux mille employés de l'usine de chaudières Bata ont été mis en chômage partiel pour trois jours, faute d'une matière première qui vient d'Italie. Trente employés de la société Multicord de Laxou, près de Nancy, sont aussi arrêtés, livraisons et accès aux magasins de cette centrale d'achat étant impossibles depuis samedi dernier. A Lille, enfin, la distribution de la presse parisienne - à l'exception des journaux du groupe Hersant imprimés en facsimilé à Roubaix - n'a été possible qu'en fin de matinée le 23 février.

La distribution de produits frais, est, elle aussi, perturbée. En premier lieu celle du poisson, mais dans certaines villes de tous produits.

Depuis mercredi aussi, l'essence a été rationnée dans de nombreuses stations-service de la vallée de Chamouni ainsi que dans certaines stations de sports d'hiver comme Flaine et Saint-Gervais-les-Bains.

Enfin, le mouvement affecte les entreprises du secteur routier elles-mêmes. C'est ainsi que la chambre syndicale nationale des loueurs de véhicules industriels, si elle marque sa solidarité avec les organisations de transporteurs, n'en demande pas moins à ses adhérents de ne pas aggraver la situation. « Le durcissement du conflit fait peser, dit-elle, une menace très sérieuse sur la vie économique du pays y compris sur les entreprises du secteur routier elles-mêmes ».

LE CAMION RÉSISTE MIEUX QUE LE TRAIN À LA CRISE

Les statistiques sur la répartition entre le rail et la route des transports de marchandises sont de valeur inégale. Fiables et complètes pour le fer et les péniches, elles restent plus aléatoires pour la route : elles sont établies à partir de sondages sur des véhicules immatriculés en France (les parcours des camions étrangers ne sont pas pris en compte).

On retient la notion de « potentiel transportable », qui concerne les modes de transport qui peuvent être en compétition et qui comprennent la totalité des trafics du fer et de la voie d'eau, les produits pétroliers raffinés pour le pipeline et les transports effectués au-delà de 50 kilomètres (marchandises lourdes en vrac) ou de 150 kilomètres (autres secteurs économiques) pour la route.

Sur 136 milliards de tonnes kilométriques en 1982, le fer a représenté 41,8 % du marché, la route 47,3 %, la voie d'eau 7,5 % et les conduites comme le pipeline 3,4 %.

Depuis dix ans, la part de la route a augmenté au détriment du rail, puisque les camions sont passés de 40,2 % en 1974 à 44,5 % en 1977 et 47,3 % en 1982. La SNCF, elle-même, a vu sa part passer de 41,8 % à 41,8 %.

La crise économique et les restrictions industrielles, les modifications dans les sources d'énergie et le développement d'activités à forte valeur ajoutée, ont entraîné une cassure entre le rythme de progression du produit intérieur brut et celui de la demande de transports (sous modes confondus).

Le fer a d'abord subi de plein fouet ces changements auxquels la route, par sa souplesse, a pu mieux s'adapter. De 1974 à 1977, la part du fer dans l'ensemble a diminué de 1,3 point par an. Mais depuis 1977, cette baisse s'est ralentie : - 0,7 point par an.

La contagion en Europe

Les Pays-Bas demandent la réunion d'urgence des ministres des transports de la Communauté

La grève des douaniers italiens provoque de nombreuses perturbations dans les transports routiers en Autriche et en RFA. Le col du Brenner et l'autoroute de l'Innsbruck, qui était bloquée depuis le 23 février par des camionneurs protestant contre la fermeture de la frontière italienne. Une trentaine de camionneurs autrichiens ont formé une chaîne humaine sur le versant autrichien du col de Brenner pour empêcher d'entrer en Autriche les camions en provenance d'Italie.

En raison de cette situation, les douaniers autrichiens ont décidé de ne pas laisser entrer les poids lourds se rendant en Italie, afin d'éviter les perturbations de la circulation. Plus d'un millier de camions sont retenus à la frontière austro-italienne. Enfin, pour protester contre les conséquences des embouteillages provoqués à cette frontière, une cinquantaine de routiers autrichiens et allemands ont barré l'autoroute Manich-Kufstein (Autriche). Près de mille six cents camions étaient bloqués, mercredi dans la soirée, toute circulation sur cet axe dans le sens nord-sud.

Le gouvernement autrichien, dont M. Manuy est l'invité depuis mercredi soir 22 février, est préoccupé par l'agitation des routiers. Le premier ministre français et le chancelier autrichien, M. Fred Simonovitz, ont eu, dès mercredi soir, un premier échange de vues sur la situation.

La grève des douaniers italiens a entraîné une réaction des camionneurs de la péninsule, qui ont menacé de bloquer la piste si cette action continuait. Dans le Val d'Aoste, plus de deux mille camions sont bloqués.

En raison des barrages sur les routes du nord de la France, le trafic au poste frontière franco-belge d'Honnin, sur l'autoroute du nord, était quasiment arrêté le 22 février.

D'autre part, la Grande-Bretagne a demandé aux autorités françaises d'envisager une compensation financière pour les transporteurs britanniques retenus dans les barrages routiers en France. Enfin, les associations patronales néerlandaises des transporteurs routiers envisagent le rapatriement par hélicoptères de leurs chauffeurs bloqués depuis six jours à l'entrée du tunnel du Mont-Blanc et les Pays-Bas ont demandé la convocation d'urgence du conseil des ministres des transports de la CEE, actuellement présidé par la France, pour évoquer la situation des transports routiers européens.

EN RFA

Le chancelier Kohl pourrait intervenir auprès de M. Craxi

Correspondance

Bonn. - Contrairement aux Français, dont l'action fait depuis plusieurs jours les grands titres de la presse en Allemagne, les camionneurs allemands se bornent à exiger le rétablissement d'une circulation normale à la frontière austro-italienne. Leur mouvement coïncide avec l'arrivée au poste de Bonn, jeudi 23 février, du premier ministre italien, M. Bettino Craxi. Les autorités bavaroises et l'Union des transporteurs allemands ont, chacune de leur côté, effectué des démarches pour demander au chancelier Kohl d'intervenir auprès de son hôte afin que des mesures soient prises.

Le ministre des transports, M. Werner Dollinger, a, cependant, refusé de déléguer de l'Union des transporteurs allemands pour examiner la situation. On indique au ministre que M. Dollinger était déjà

intervenu à trois reprises au cours du mois de février auprès de son collègue italien M. Claudio Signorile et auprès de la commission des Communautés européennes pour tenter de faire cesser les grèves-bouchons des douaniers italiens à la frontière austro-italienne.

Le ministre-président de Bavière, M. Franz-Josef Strauss, a écrit pour sa part directement au premier ministre italien pour lui demander de faire le nécessaire afin d'assurer la libre circulation dans les Alpes. « Nous ne sommes pas du Moyen-Age », estime le président des sociaux-chrétiens bavarois, en soulignant qu'au vingtième siècle il devrait être possible de garantir le droit de transport par route.

H. de B.

EN ITALIE

Vers la fin de la grève des douaniers

De notre correspondant

Rome. - Le mouvement de revendications des douaniers italiens devrait prendre fin vendredi 24 février, comme l'avaient annoncé les syndicats autonomes en lançant leur action. Entre-temps, une solution pourrait être trouvée, avance-t-on au ministère des finances. Un projet de loi concernant une augmentation des effectifs et des salaires des douaniers devrait, en effet, être présenté au prochain conseil des ministres qui pourrait se tenir ce jeudi 23 février. Les syndicats autonomes avaient fait savoir que la satisfaction de leurs revendications sur ces deux points entraînerait la suspension immédiate de l'agitation aux frontières.

Les camionneurs allemands et autrichiens ont obtenu, mercredi, de leurs gouvernements qu'ils interviennent auprès du ministère italien des affaires étrangères. Les douaniers refusent d'effectuer toute heure supplémentaire : ils travaillent six heures par jour de 8 à 14 heures. La presse italienne estime, ce jeudi 23 février, que l'exaspération à tous les postes frontières pouvait faire craindre des incidents.

PH. P.

La difficile harmonisation des règlements communautaires et français

De notre correspondant

Bruxelles (Communautés européennes). - Les conditions de travail des camionneurs sont, en principe, régies par un règlement de la Communauté, le règlement 543, qui date de 1969. Les Français considèrent ce règlement « pas très bon », mais ils ne veulent pas le remettre en question. Ils ont donc, en attendant, pris des dispositions de leur propre initiative. La loi relative à l'usage du véhicule, qui est d'usage plus simple, la loi relative à la durée du travail, qui est d'usage plus complexe, ont été ainsi prises en compte. Les chauffeurs ont donc, en fait, deux règlements à respecter : le règlement de la Communauté et le règlement français.

M. Fiterman insiste pour que les adaptations nécessaires puissent être décidées par les ministères des transports des Dix à l'occasion de la réunion informelle qu'ils tiendront le 2 avril à Paris. Mais encore faudrait-il, pour cela, que la Commission présente des propositions, ce qu'elle tarde à faire.

Le règlement fixe pour les autocars comme pour les camions, par jour, par quarante-huit heures, par semaine les temps maximums de conduite et les temps minimums de

repos. Les services bruxellois afin de mieux tenir compte des besoins des routiers proposent deux principaux aménagements : le temps de conduite par semaine serait ramené de 48 heures à 45 heures. En contrepartie, les chauffeurs pourraient bénéficier, afin d'être mieux rémunérés, d'un temps de repos supplémentaire de 3 heures à leur domicile, la durée maximum du travail quotidien serait portée de 8 heures à 9 heures. Mais le routier ne passe pas la totalité de sa journée au volant : il charge-décharge, rempli des formalités douaniers, dédouane, etc. On a calculé qu'avec 45 heures de conduite il était possible d'arriver à des semaines de travail de 70 heures.

M. Fiterman souhaite que le règlement révisé soit plus complet que celui actuellement en vigueur et définisse un « temps de service » hebdomadaire maximum. Aux termes de la circulaire Caillavet, ce temps de travail hebdomadaire maximum est fixé à 55 heures. La France et les Pays-Bas sont, pour l'instant, les seuls membres de la Communauté à prévoir un régime de cette nature. La Commission, faisant valoir que c'est là un point qui dépasse la stricte harmonisation des politiques de transport, hésite à s'engager dans cette voie.

PHILIPPE LEMAITRE.

Un pari sur la lassitude

(Suite de la première page.)

Le gouvernement s'attend que le conflit dure et il mise sur la lassitude des routiers. On souligne au ministère des transports, que la circulation est gênée, mais pas complètement entravée par les barrières. Les commissaires de la République ont reçu pour consigne, en province, de mettre en place un dispositif guidant les usagers de la route sur des voies de communication qui évitent les bouchons. Dans la région parisienne, la police s'emploiera à éviter que les poids lourds n'accidentent au boulevard périphérique ou au centre de la capitale. Au surplus, un plan a été conçu qui permettrait de « frapper fort », sur le terrain, le moment venu, si les embarras s'aggravaient ou pour liquider, en cas de déblocage, les « queues de mouvement », dues à des irrégularités.

L'analyse du mouvement lui-même semble plus incertaine. Le comportement des dirigeants professionnels prête à plusieurs interprétations, les moins défavorables soulignent leur manque d'autorité sur la base, les plus soupçonneuses observant que certains petits patrons, membres de l'UNOSTRA, appartiennent aussi à l'SNPMI, de M. Gérard Deuil, proche de l'extrême droite. Dans certains cas, il apparaît que les chefs d'entreprise

font tenir les barrières par des salariés, contraints de le faire sans être toujours d'accord avec les revendications avancées.

Le bureau exécutif du PS a observé, mercredi soir, comme l'avait fait le matin même M. Jean Poperen, membre du secrétariat national, que parmi les revendications de routiers figurent des demandes patronales visant à remettre en cause les droits des salariés, notamment pour ce qui est de leurs horaires de travail. Il y a là aussi un germe de division dont le gouvernement entend tirer parti.

PATRICK JARREAU.

● Les routiers immobilisés touchent un acompte de 2 000 F. - Les routiers français et étrangers immobilisés depuis plusieurs jours dans les Alpes devraient recevoir, à partir de ce jeudi, un acompte de 2 000 F pour repartir. Les pouvoirs publics suivent, d'autre part, les contacts entre les organisations professionnelles et la Fédération des assurances et encouragent cette dernière à se montrer compréhensive pour les dommages aux cargaisons dont les propriétaires devraient être indemnisés sans que l'assurance se retourne contre le transporteur.

l'écriture laser
UNI-BALL

feutre à bille

le plus fin du monde

en vente chez
PRISUNIC

UTIERS
ntation en Europe

Le Monde

LIVRES

billet

Le pouvoir des mots

Mai 68 n'a pas été seulement une révolte étudiante et une grève générale, mais un événement littéraire, un carnaval de mots, une fête de la communication. Une des phrases qui l'a le mieux résumé sur les murs livrés aux « inséparables » fut : « Assez d'actes, des mots ! » Il n'y avait dans ce retournement ironique nulle dérision de l'événement, mais, au contraire, l'affirmation joyeuse de sa nature langagière. C'est la thèse que soutient Patrick Combes dans la Littérature et le mouvement de mai 68 (1). Thèse est bien le mot pour ce travail universitaire, sérieusement documenté, librement pensé, mais écrit d'une manière trop souvent pesante.

Ce livre nous apprend néanmoins ou nous remet en mémoire beaucoup de choses sur les mots qui ont soulevé les esprits avant, pendant et après mai 68. Un débat de 1964 avait réuni Sartre, Ricardou, Faye, Simone de Beauvoir et Semprun à la Mutualité, sur la question : « Que peut la littérature ? ». L'interrogation sur le pouvoir des mots est au cœur des essais qui marquent les années 1963-1967 : Baudrillard, Benveniste, Debord, Derrida, Foucault, Lacan, McLuhan, Vanegem. La critique savante, avec Barthes, Genette, Todorov, fait la théorie des formes littéraires. Tel Quel aussi théorise, et terrorise. L'Internationale situationniste reprend avec autant d'arrogance le rôle des surréalistes. La notion d'auteur est contestée. Les enseignants de français repensent leurs méthodes. Dans la gauche intellectuelle, la réflexion sur le langage et sur la fonction de l'écrivain est conduite comme le préalable à la révolution.

Mai 68 survient dans cette effervescence de la pensée critique. Ceci pourquoi les écrivains sont, pour la plupart, mobilisés par l'événement et prompts à reconnaître en leurs frères (et pas encore confrères) « inséparables » (plus enclins à la citation qu'à la création) autant de Rimbaud, dressés contre les forces de l'ordre ou les ordres de la force, ou la chaine dans la figure favorite de la rhétorique 68).

Tout cela, P. Combes le rappelle en détail. Mais c'est en établissant le bilan littéraire de mai 68 qu'il se montre le plus original. Bilan globalement négatif, non rapport aux exigences de renouvellement. De la cinquantaine de romans recensés qui traitent plus ou moins de l'événement, sept seulement émergent d'une façon significative : les Déclassés de J. F. Bizot, la Perte et le fracas de Maurice Clavel, Le Vie finira bien par commencer de Claude Courchay, Les Deux Printemps de Raymond Jean, l'irrévolution de Pascal Lainé, Derrida la ville de Robert Merle. Vous les entendez ? de Nathalie Sarraute. Cette dernière exceptée, aucun de ces romanciers ne tente de s'accorder littérairement à l'événement : ils utilisent les techniques éprouvées. Et tout le monde, au fond, attend sur mai 68 un « remake » de l'Éducation sentimentale.

Si l'on ne craignait d'écarter par cette référence monumentale une fleur fragile poussée à l'ombre de Flaubert, on signifierait l'Entre-deux-vagues d'André Puig (2), passé inaperçu, omis d'ailleurs par P. Combes, et qui mérite de rester comme l'immortelle de mai, pour sa recherche formelle et sa sincérité. Mais peut-être l'Éducation de 68 est-elle encore à venir et ne s'agit-il que d'oublier Flaubert. En attendant, comme le dit justement P. Combes, le grand livre de l'après-mai reste l'Idiot de la famille, de Sartre, parce que théorie et roman s'y dépassent réciproquement.

MICHEL CONTAT.

- (1) Seghers, 318 p., 78 F.
- (2) Gallimard, 1973.

LE ROMAN COMME VISION DU MONDE

Bernard Thomas et le vertige de vivre

Les romanciers français retrouvent de l'ambition. Deux ouvrages de ce début d'année nous le font croire : *Aurore* ou la génération perdue, de Bernard Thomas, et la *Grande Bibliothèque*, du mystérieux Paységur (voir l'article de Raphaël Sorin). Ces deux livres nous offrent, en effet, une vision du monde, au

lieu de nous entraîner dans les morosités du narcissisme. Bernard Thomas mêle, ainsi, la réflexion métaphysique et la méditation sur l'histoire, les rêveries que suscite l'astronomie moderne et les émois ou les tourments qui naissent de la passion amoureuse. Le roman redevient une recherche de la totalité.

BERNARD THOMAS a le visage carré, le regard clair, un sourire gentil. On devine, avant qu'il ait ouvert la bouche, un goût pour la clarté, la transparence et la solidité : à l'image du lourd bureau de bois sur lequel, dix années durant, il a écrit *Aurore* ou la *génération perdue*. Il parle en marchant, sort un livre pour se donner une contenance, s'impose et protège, attentif aux excès de toutes sortes qui guettent quand on parle de soi. La première revue qu'il a créée (c'était en 1956, avec des amis de lycée), s'appelait *Exigence*. Une revue politique et littéraire où l'on publiait Käteb Yacine, Rosa Luxemburg et Fanon. On lui dit : « Aurore, c'est votre histoire, Laurent, le révolté amoureux des galaxies, avouez, c'est vous ». Il répond : « vous connaissez l'histoire du vieux rabbin qui va mourir. Ses disciples l'entourent. Que peut-on faire pour toi, rabbi. Et lui de marmonner : racontez-moi une histoire ».

Bernard Thomas aime raconter les histoires vraies qui l'ont fait gambader. Il y a eu celle de Jacob, l'archaïque, publiée en 1970 (1). Jacob s'était acheté une quincaillerie pour étudier à loisir tous les modèles de serrures et de coffres-forts. Un jour, il pénétra, par effraction bien sûr, chez Pierre Loti. Horrifié à l'idée de dévaliser un homme qu'il admirait et qu'il avait pris pour un quelconque officier de marine, il lui laisse un mot plein de déférence, et de quoi le dédommager du carreau cassé. Jacob passa trente ans au bagne, dont trois ans au « mitard », dans un de ces trous à rats où l'on ne peut ni s'asseoir ni s'allonger. Il y compléta une culture phénoménale. Puis il vécut un amour fou avec une institutrice libanaise comme lui se souvient très vieux. Bernard Thomas a ensuite écrit la *Croisade des enfants* (2), encore une quête d'absolu, les pieds dans la boue, la tête dans les étoiles. Un oratorio médiéval aux accents soixante-huitards. « Au fond, j'écris toujours la même histoire », remarque-t-il. « L'être humain devant l'infini, et qui se demande ce qu'il est venu faire là... Un jour, j'aimerais bien réussir un livre où l'héroïne ne mourrait pas. Mais on a des choses à purger, dont il faut se débarrasser... »

L'alchimie de l'écriture

« Il y a le projet sur lequel on commence un livre, à puis ce qu'il devient. Écrire, c'est une plongée en eau profonde, on est envahi. Quand on est en même temps journaliste, il faut chaque semaine s'arracher, c'est douloureux : ce rappel à la réalité, c'est rugueux, dérangeant... »

« Au début, je voulais faire la chronique d'une petite ville de province, Versailles, lors des Jeux, hors des temps, je voulais qu'un mythe nourrisse le roman, et c'était celui du labyrinthe. L'héroïne s'appelait Sarah. Mais le livre ne démarrait pas. Ça tenait à quoi l'alchimie de l'écriture ? Un jour j'ai rebaptisé Sarah. Elle est devenue Aurore. Du mythe du labyrinthe, j'ai glissé vers l'histoire de Phéon, est extraordinaire mor-

ceaux des Métamorphoses, où Ovide raconte la chute du char du Soleil. Ensuite les hasards objectifs se sont succédés : tout prenait forme, et nécessairement, j'ai découvert dans le parc de Versailles le bassin de Phéon. En 1981, quand les chefs d'Etat s'y sont réunis, ils sont tous descendus de voiture à quelques pas de la sculpture. Ils l'ont vue sans la voir : sans y lire le message en quelque sorte personnel qui leur était adressé. Les mythes dont se sont



nourris les grands-pères de nos grands-pères sont bien plus vivants qu'on ne le croit. Phéon, c'est moi pour moi l'explosion qui nous guette. Il y a trois cents ans on savait lire les statues comme nous lisons aujourd'hui les enseignes... »

« Notre prison planétaire »

Donc Versailles comme microcosme, et Phéon comme mythe. Il fallait bien que l'on en vienne à l'astronomie, qui tient une si grande place dans le livre. Quand il parle d'astronomie, Bernard Thomas s'enthousiasme. Les novae, les étoiles bleues, la chevelure de Bérénice. « Les astronomes, dit-il, sont des poètes. J'ai passé des nuits extraordinaires à l'observatoire de Saint-Michel-de-Puy. Depuis 1950, on a fait des progrès insensés,

encore. Pas étonnant qu'on soit pris de vertige, déboussolé. On est aujourd'hui presque au bord de frôler la création du monde. La passion scientifique et l'exigence mystique, qu'on a cru pouvoir opposer, se rejoignent... »

Deux personnages incarnent ces interrogations dans *Aurore* : Laurent, l'astrophysicien, ouvrier du « comment », et Péquun, le vieil amoureux de Campanella, et père d'Aurore, aux allures de Montecristo, avec sa cape noire et rouge, rêveur têtu, illuminé sagace, qui, lui, pose la question du « pourquoi » et traduit le roman, peut-être au détriment d'autres personnages que son éclat termit.

GENEVIÈVE BRISAC.
(Lire la suite page 16.)

- (1) Jacob, Ed. Tébou.
- (2) Fayard, 1973.

le feuilletton

« LES ANNÉES SECRÈTES DE LA VIE D'UN HOMME » DE ROBERT SABATIER

Une entreprise folle

ON se moque du tremblement où vivent les artistes. Mais dans la société de sécurité qui est la nôtre, ils font figure d'ultimes aventuriers. Par rapport aux politiciens et aux grands commis avec qui ils partagent la vedette, quels risques-tout ! A chaque film, chaque pièce, chaque livre, c'est un nouveau banco. Carrière, ne tend de filets sous leurs sauts. Au contraire, les confrères quettent le faux pas, jubilent si c'est la chute. Citez-moi un métier où l'on joue sans cesse son va-tout, à ce point...

J'admire le culot de Robert Sabatier. Il avait devant lui les piles de plaques des joueurs comblés. Il lui suffisait de les miser, tranquille, sur les cases qui lui avaient porté chance, de continuer dans les souvenirs d'enfance pauvre et brave, de rallumer ses *Allumettes* suédoises, de croquer à nouveau ses *Noisettes sauvages*, de décoller ses *Sucettes* à la menthe de leur papier, de les mordiller jusqu'au bâton. A l'inverse des critiques, souvent confrères, qui poussent les auteurs aux renouvellements périlleux, le public ne tient pas rigueur de telles rescues. Il aime reconnaître plus que découvrir, comme en musique.

C'est peu dire qu'il ne reconnaît pas ces *Années secrètes de la vie d'un homme*. Sous le titre qui semble annoncer une suite à l'autobiographie des *Allumettes*, se cache un formidable « machin », auquel tout écrivain songe un jour ou l'autre, mais dont il voit bientôt les folies : un texte qui réunirait à tout, le réel et l'irréel, les sensations et la métaphysique, la grande histoire et les

par Bertrand Poirot-Delpech

petits secrets, la pointe de ce que les mots peuvent faire bouger chez qui les lit, poésie et fiction mêlées, « le » livre, quoi ! C'est ce qu'on a dit ou double qu'engage aujourd'hui Sabatier, crânement.

L'HOMME qui parle s'appelle Ego, initiales d'Emmanuel Gaspard Oth. D'entrée, il se lance dans l'envoi grandiose, déclamatoire, prophétique. Oyez, humains, ce que je vais narrer ! La scène représente le monde, comme disaient les étiabéthains, et Claudel. Ego ne se départira pas de cette solennité sonore, jusque et surtout dans l'extase intime. Roman picaresque, mais aussi odyssée allégorique, nouvelle quête du Graal, dont les rebondissements sont spirituels, et initiatiques les compagnonnages.

Né à Blois, Ego est orphelin de bonne heure. Il est recueilli par une tante lyonnaise et catholique. Dans la Résistance, il tue un Allemand, de ses mains. Pour oublier cet acte qui a ruiné ses idéaux d'adolescent, il décide d'abandonner l'Europe et ses « antiques parapets », comme disait Rimbaud, saint patron de tous les fuyards. Le Japon sera son Harrar, l'Extrême-Orient remplacera l'Arabie consolatrice où allaient se fondre les romantiques, Flaubert, Lawrence. Sur une île perdue, Ego partage la vie des pêcheurs. Une plongée nommée Hayano, sans défaut comme on n'en rencontre que dans les contes, ajoute tous les ciels imaginables à ce paradis.

Après une séparation douloureuse et une longue navigation solitaire, notre Ulysse du Pacifique aborde à l'île d'Okinawa, encore occupée par les Américains, dont une femme lieutenant qui lui veut du bien. Moins de bien, toutefois, qu'un riche industriel en huîtres parisiens, Alexandre Bisso, qui va l'héberger et l'initier à la mystique zen. Au contact de ce sage élégant, Ego perd l'habitude européenne de rapporter tout à des concepts. La nature, l'instant, les relations avec autrui, prennent une saveur nouvelle. Une tasse de thé a plus d'importance que toute la philosophie. Vivre en se passant de soi et des mots : pour un Occidental, c'est changer d'être. Et pour Ego, c'est l'oubli, de son crime, de sa solitude, de son naufrage.

L'OUBLI ! On se tromperait en croyant que le maître Bisso a construit sa sagesse sur l'effacement du passé. Il était à Hiroshima le fameux 6 août 1945 où les Américains ont lâché la première bombe atomique, malgré leur victoire imminente. Il regardait une chenille en train de rejoindre, sur une feuille, une goutte de rosée. De l'explosion, il a conservé des stigmates : à la place d'une de ses oreilles s'ouvre un cratère, qu'il cache sous une prothèse de cuir noir.

Comment empêcher le Mal et sauver l'humanité ? Bisso croit à la vertu de l'exemple et aux messages qui font lentement leur chemin. Il brise le scepticisme d'Ego, dont il fait son intendant et son confident. Ensemble, ils amassent des dossiers sur la faim dans le monde, ils écrivent aux organisations internationales. Le petit-fils de Bisso, Tokujiro, va à Paris plaider pour une université des sciences de la paix. Lui dont le pays d'origine ignore le mot « non », il essuie des refus vulgaires, de la part de Français assoiffés et abêtis de pouvoir.

Ego souffre de culpabilité persistante, de fièvre, d'insomnie. Il songe au suicide. L'opium auquel l'initie Bisso le calme, mais déclenche chez lui un doublement de la personnalité. Un autre lui-même refuse cyniquement sa conversion à la spiritualité et à la non-violence, où il ne voit que lâcheté. Ego s'épuise à vérifier ce que son double sait de leur enfance commune, de « leur » amour pour Hayano.

(Lire la suite page 16.)

Le mystérieux Paységur sort de l'ombre...

Sur la couverture de la *Grande Bibliothèque*, on a mis les Prisons de Pirandello. L'une des *Bibliothèques* de Vieira da Silva aurait pu illustrer ce livre étrange, venu de quelque désastre. Son auteur, qui a pris le pseudonyme de Paységur, a accepté, pour une fois, d'apparaître. Il nous a demandé d'être discret : ses traits, comme sa biographie, doivent être enveloppés de mystère.

« **J'**ai commencé, raconte Paységur, en 1952, ou 53, par de courts récits. Crypte, la Ville et la Gardienne. Crypte, je l'ai montré à Paulhan, qui l'a aimé et voulait le prendre pour la NRF. Ensuite, sans plan préconçu, j'ai entrepris le *Récit de la Grande Bibliothèque*, qui est inchevé. En 1957, j'ai cessé d'écrire pour militer au PSU et à la CFDT. Avant, je faisais aussi de la peinture abstraite. Deux galeries, disparues depuis, m'ont exposé. »

« Je lisais beaucoup. Les *Chimères* de Nerval furent déterminantes. Certaines proses m'impressionnèrent : Aminadab, de Blanchot, Molloy et Malone meurt, de Be-

kett, Voyage en Grande Garabagne, de Michaux ; Poe, Kafka et Sade. Comme je suivais des stages d'ingénieur, avec les 3/8, je pouvais écrire des histoires brèves, la nuit ou le jour. »

La *Grande Bibliothèque* réunit tous les textes de Paységur, en deux parties. D'abord le *Récit de la Grande Bibliothèque*, puis les cycles de récits courts, la *Ève* qui porte mon nom et *Maldécision*. Une troisième section, *Marques d'origine*, comprend trois notes sur Paységur, rédigées par son frère, et se termine par une postface, le *Cas Paységur*, qui ne simplifie pas les choses.

Le *Récit* lui-même nous introduit dans une bibliothèque où des salles

L'histoire de la publication du « roman » de Paységur est aussi bizarre que les événements qui s'y déroulent. Paységur, à la fin des années 50, a abandonné un ensemble de textes, jusqu'à ce que son frère décide de leur trouver un éditeur. La fiction et la vie, comme dans un miroir, ont fini par se rejoindre : la *Grande Bibliothèque* met en scène deux frères enfermés dans un dédale rempli de livres...

de lecture en étages tournent autour d'un « immense escalier spiral ». Sous une lumière violette, des érudits, des professeurs, les « éminences », perpétuent le rituel interminable du lieu. A chaque livre demandé par les lecteurs correspond « une femme qui a décidé de l'Incurable ». La bibliothèque, qui est une colonie pénitentiaire, devient ainsi un gigantesque bordel. Le narrateur et son frère, en prenant le *Déclin de l'Occident*, de Spengler, Madame Bovary, ou Grand-Rue, de Lewis, convoquent des créatures qui les démontent et s'abandonnent.

RAPHAËL SORIN.

(Lire la suite page 16.)

Demain à "Apostrophes"

roman

GRASSET

Collection Judaïsme en terre d'Islam
Michel ABITBOL

LES JUIFS D'AFRIQUE DU NORD SOUS VICHY

Un volume 16x24, 224 pages - 92 F

En vente chez tous les libraires et chez l'éditeur
MAISONNEUVE ET LAROSE
15, rue Victor-Cousin 75005 Paris - Tél. 354 32 70

Contre le "yaqua" qui sommeille en chacun.

YVES MICHALON

DES LÉZARDS ET DES HOMMES

YVES MICHALON

ALBIN MICHEL

LA FATIGUE VÉCUS, ENJEUX, ANALYSES

Phénomène universellement rencontré, à l'origine de plus de 500.000 consultations chaque jour dans notre pays. La médecine peut-elle, seule, guérir la fatigue? Ne faut-il pas analyser les rapports que chacun entretient avec son environnement, en milieu de travail et dans son cadre de vie?

Le Cahier N° 8 de **PRÉVENIR** montre toute la complexité des causes et des situations liées à la fatigue. Il tente ainsi de mieux la connaître pour mieux la combattre.

PRÉVENIR
Cahiers d'étude et de réflexion édités par la Coopération d'édition de "LA VIE MUTUALISTE"

ABONNEMENT ET COMMANDE

Nom _____
Adresse _____

A retourner à **PRÉVENIR** :
C.V.M. - 5/7, rue d'Italie 13853 Marseille Cedex 6
C.C.P. 65 541 X Marseille
Le numéro : 60F - Abonnement pour 4 numéros : 180F

Quand Goethe lisait Spinoza...

Avec l'érudition vertigineuse qu'on lui connaît, Georges Guérou s'est attaché depuis une dizaine d'années à retracer l'évolution des sciences humaines dans l'histoire de la pensée occidentale. Le dernier volume publié de cette entreprise titanessque s'intitule : *Du néant à Dieu dans le savoir romantique* (Payot, 430 p., 170 F). Dans des pages lumineuses, Guérou montre, notamment, comment Goethe s'est emparé de la pensée de Spinoza, écho par le thème du Dieu-Nature et l'élimination de toute référence au péché originel.

Spinoza ne reconnaît sans doute pas avoir inspiré Goethe. Ce dernier en était d'ailleurs parfaitement conscient lorsqu'il écrivait au philosophe Frédéric-Henri Jacobi : « Je ne puis dire que j'aie jamais lu d'affilié les écrits de cet homme remarquable, que l'édifice entier de ses idées se soit jamais dressé devant mon âme de manière que je puisse l'embrasser totalement d'un regard. Ma manière de penser et de vivre ne le permet pas. Quand j'y jette un coup d'œil, je crois le comprendre, c'est-à-dire que, pour moi, il ne se contredit jamais et, pour ma manière de penser et d'agir, je puis y puiser de très salutaires influences. »

Ce que Spinoza offrait à Goethe, c'était l'idée d'un Dieu qui était en lui, rendant ainsi possible une réconciliation de ses aspirations individualistes et de l'ordre de la nature qui les intégrait. Mais Goethe avait également saisi depuis longtemps que personne ne comprend les autres, « qu'avec les mêmes mots, nul ne pense ce que pense son semblable, qu'une conversation, qu'une lecture éveille, chez des individus différents, des enchaînements différents d'idées ». Goethe ne s'arrêtait, en lisant Spinoza, qu'aux passages qui piquaient sa curiosité et dont il présentait qu'il le rendaient plus fort, c'est-à-dire plus fécond. Y a-t-il meilleure lecture? — ROLAND JACCARD.

Les « Cahiers Paul Gadenne »

La revue *Ouvertures*, qui avait déjà publié dans ses précédentes livraisons des textes de Paul Gadenne, reprend la publication de « cahiers » consacrés à ce romancier.

Le premier « cahier » regroupe des chroniques parues, entre avril 1946 et novembre 1952, dans divers journaux et revues. L'auteur de la *Rue profonde* nous apparaît

la vie littéraire

Mesrine superstar

L'époque à les héros qu'elle mérita, dit le cynisme, Jacques Mesrine est en passe de devenir l'un de ses fleurons. Un film-documentaire, un livre-témoignage et une réédition de l'histoire de mort, que l'ennemi public n° 1 a publiée aux éditions J.-C. Lattès avant d'être dépossédé de ses droits par une loi rétroactive, le placent au premier rang de l'actualité.

Au terme de sa dernière cavale, rythmée de déclarations mégalomaneques, et de « scoop » journalistiques, Mesrine fut abattu par la police sans qu'on lui laissât une seule chance, et son amie Sylvia Jeanjaquet fut blessée. Dans *Mesrine... ou la dernière cavale* (Le Carrusel, 246 p., 78 F), Guy Adami raconte la folle fuite et livre le testament enregistré du hors-la-loi. Mesrine y disait à son amie : « J'ai assumé ma criminalité jusqu'au bout... Si les policiers m'ont tué avant que j'aie eu le temps de mettre la main sur mon revolver, il faut le dire une chose, si j'avais eu le temps de mettre la main sur mon revolver... je m'en serais servi. »

La vie criminelle de Mesrine fut aussi celle qu'il avait choisie, même si, à sa décharge, sa détention dans les trous de basse-fosse des OHS renforça son « instinct de mort ».

Dans une note de l'Institut de mort, que les éditions Champ libre rééditent (360 p., 70 F), Gérard Labovici écrit, non sans légèreté, que Jacques Mesrine devint par ses « éspionnages », « pour les Français de notre époque, le parfait symbole de la liberté ». Il s'en prend aussi au premier éditeur du livre, J.-C. Lattès, qui annonce « publiquement qu'il retirait de la vente un livre que la police n'aurait pas. Mais plus tard, Mesrine ayant été assassiné, il a publié le même livre. L'opposition des éditeurs de Mesrine l'a obligé à y renoncer. »

Le redoutable honneur d'éditer Jacques Mesrine, conclut Gérard Labovici, revenait donc aux Editions Champ libre.

Victime sans doute d'une déformation de la mémoire, G. Labovici oublie de rappeler que Mesrine avait aussi mené de mort son éditeur. Cela dit, considérer la réédition de l'histoire de mort comme un honneur « redoutable » alors que le protagoniste principal de l'affaire est relégué dans les oubliettes, paraît, en effet, d'une exceptionnelle témérité. C'est l'homme qui tient l'arme qui a de l'importance, pas l'arme elle-même, a écrit Mesrine. Étranges mœurs, triste époque, dirait le naïf. — B. A.

Le jeu de cartes surréaliste de Marseille

Réfugié à Marseille à la fin de 1940, André Breton et ses amis se réunissaient fréquemment au café le Brûleur de loup. Les surréalistes n'avaient pas renoncé, dans cette époque de grisaille, au « merveilleux », et ils inventaient des jeux pour échapper à la nuit.

Ils créèrent ainsi un jeu de cartes où dominait l'humour et l'imaginaire. Révolution, fleuve, cœur, carreau et pique, et les péries, les sirènes et les mages supplantaient les rois, reines et autres valets.

Les participants au jeu tiraient au hasard ce qu'ils devaient dessiner, et Victor Brunner, André Breton, Oscar Dominguez, Max Ernst, Jacques Hérold, Wilfredo Lam, Jacqueline Lamba et André Masson purent représenter Baudelaire, la Religieuse portugaise, Novalis, Lautréamont, Sade, Lamel, Hegel, etc. Le joker se présentait, lui, sous les traits d'Ubu, dessiné par Jerry.

L'éditeur marseillais André Dimanche vient d'avoir l'heureuse initiative d'éditer, au format habituel, ce jeu de cartes qui enchante les amateurs du hasard. — P. Dra.

★ **LE JEU DE MARSEILLE**, édition André Dimanche (distribution Ferret Masson, 25-37, rue de Solmi, 75006 Paris), 54 F.

vient de paraître

Roman

JEAN DEMÉLIER : *Le Métro du bout du monde*. — Un jour, une rame de métro rebelle quitte sa voie et s'enfonce sous terre. C'est l'occasion pour les voyageurs de se voir, de se parler, de s'aimer enfin. Par l'auteur du *Métro de Jansz*. (Balland, 156 p., 49 F.)

ALEXIS LECAYE : *Le Moine et le Diable*. — Un matin d'avril 1382, Pierre Tranchet d'Ux, jeune moine parisien et brillant universitaire, découvre le corps d'un jeune homme pour lequel il a écrit un *Château VII* des documents de la plus haute importance. Chemin faisant, il lui arrive de nombreuses aventures et, à chaque détour, rencontre le diable sous de multiples apparences. Par l'auteur de *Le fils des magiciens*. (Payot, 284 p., 69 F.)

Théâtre

STIG DAGGERMAN : *Le Condamné à mort*. — Un drame en quatre actes que l'écrivain suédois compose en 1946. L'éditeur l'a fait précéder d'un court essai de Daggerman : *Théâtre et Réalité*. (Actes Sud. Traduction de Philippe Bouquet. 156 p., 65 F.)

Civilisations

JOSÉ BALAGNA : *L'imprimerie arabe en Occident (XVI-XVIII siècles)*. — Qui se souvient qu'il y eut jadis en Europe de propres éditions en arabe, bien avant que les chrétiens d'Orient ne créent chez eux la première imprimerie arabe? J. Balagna rappelle dans un texte très vivant (avec iconographie et bibliographie) cet épisode oublié du dialogue culturel euro-arabe. (Maisonneuve et Larose, 153 p., 68 F.)

FRANÇOIS LEY : *Voyage en Italie du baron de Krieger en 1786*. — L'historien François Ley a traduit et présente le journal que le baron Alois de Krieger, ambassadeur de Catherine II auprès de la République de Venise, tint sur son voyage, commencé en 1786, de Venise jusqu'à Rome, Naples et Pompéi, Florence, Lyon, Genève etc. C'est ainsi l'annuaire témoignage d'un homme du Nord sur les « merveilles » et la situation des différents pays qu'il découvre. Préface de Gérard Luciani. (Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, 75006 Paris, 312 p., 135 F.)

Art

FRANÇOIS BOESFLUG : *Dieu dans l'art*. — L'art religieux peut-il se permettre certaines représentations de Dieu, de la Trinité? Le pape Benoît XIV (1758-1763) finit la doctrine de l'Eglise à l'égard des « images de Dieu » en ruinant la position dominante du concile de Trente. Il s'exprime aussi que l'Eglise

romaine n'a guère fait le choix de son usage des images de Dieu. L'auteur, théologien, à partir de l'analyse du document pontifical et de l'affaire Crescenzo de Kaufmann, pose la question de l'avenir sacré dans un monde inondé d'images. Préface d'André Chastel. Postface de Leonid Ouspensky. (Cérif, 380 p., 157 F.)

Essais

KONRAD LORENZ : *Les Fondements de l'éthologie*. — Konrad Lorenz, c'est l'initiateur de l'étude du comportement animal de manière comparative, ou éthologie. Dans cet ouvrage, il illustre ses positions théoriques, définit ses règles méthodologiques et répond par la même occasion à ses détracteurs. Traduit de l'allemand par Jeanne Stord. (Flammarion, 430 p., 120 F.)

Essais

ANNIE GOLDMANN : *Rêves d'homme perdus*. — A partir d'une relecture d'une douzaine de grands romans du dix-neuvième siècle, l'auteur étudie le rôle des héros — héros, amants, courtisanes ou femmes de tête — qui ont nourri jusqu'à nos jours l'imaginaire des hommes et des femmes et sont à l'origine de tant de « rêves d'homme perdus ». (Denoël/Gonthier, 224 p., 76 F.)

Essais

De telles amours ont ré-éduqué dans la collection de poche « Champs » l'homme dans le fleuve du rêve, qui traite de la nature et de l'interprétation du processus de l'évolution. Introduction de Irène Bihl-Bienfeldt. Traduit de l'allemand par Jeanne Stord. (Champs/Flammarion, 454 p.)

Essais

De telles amours ont ré-éduqué dans la collection de poche « Champs » l'homme dans le fleuve du rêve, qui traite de la nature et de l'interprétation du processus de l'évolution. Introduction de Irène Bihl-Bienfeldt. Traduit de l'allemand par Jeanne Stord. (Champs/Flammarion, 454 p.)

Essais

De telles amours ont ré-éduqué dans la collection de poche « Champs » l'homme dans le fleuve du rêve, qui traite de la nature et de l'interprétation du processus de l'évolution. Introduction de Irène Bihl-Bienfeldt. Traduit de l'allemand par Jeanne Stord. (Champs/Flammarion, 454 p.)

Essais

De telles amours ont ré-éduqué dans la collection de poche « Champs » l'homme dans le fleuve du rêve, qui traite de la nature et de l'interprétation du processus de l'évolution. Introduction de Irène Bihl-Bienfeldt. Traduit de l'allemand par Jeanne Stord. (Champs/Flammarion, 454 p.)

en bref

★ **PARMI LES REVUES**, *Antenne* publie des numéros spéciaux : « Champs et Champs » (juin 1984, 65 F), et sur l'usage que nous avons de l'écriture dans notre société : « Intelligence et Intelligence » (juin 1984, 65 F).

Autre numéro spécial : celui de la revue *l'Esprit* sur « L'homme et la sexualité ». On y trouve des numéros hebdomadaires en poche d'« Oscar Wilde » (n° 63, 26 F).

De son côté, le *Circonflexe* consacre son numéro de janvier 1984 aux « Pédagogies » (20 F), tandis que l'ARC publie une anthologie de textes sur Boris Vian (n° 90, 45 F).

Dans la NRF de janvier, on trouve une nouvelle édition de *Le roman du Nord*, de Louis-Ferdinand Céline. Le roman revu nous donne à lire, dans son numéro de février, des poèmes de Henri Michaux, rassemblés sous un titre mystérieux : « Une fois dans le cœur ».

en poche

GROUCHO MARX, le flic de ces dames

A l'été de ce flic burlesque et défilant que furent à l'écran les frères Marx, Groucho se distinguait par sa maffiosité. Là où il passait à grands coups de jambes raides comme des ciseaux et pointant le paire de cornes de sa moustache, la sensibilité des dames jonchait le tapis, brisée, telle une collection de porcelaines dans un magasin d'éléphants. Cette maffiosité qu'il éleva à la hauteur d'un art, Groucho n'en a pas seulement usé au théâtre. Dans les *Mémoires d'un amant lamentable*, qu'il leur a écrit, il nous raconte ses aventures avant sa mort, les aventures de toutes les femmes qu'il a connues, prostituées, serveuses de restaurant, les femmes ne sont que pièges pour le pauvre Groucho. Il ne s'en rend pas plus que ça, ses mésaventures étant surtout un prétexte pour raconter ce qui lui passe par la tête : « Le titre de ce bouquin est trompeur, prévient-il, mais il y a plusieurs façons de vendre un livre ou de découper un chat. » Aussi, nous emmène-t-il chez l'homme de Néanderthal ou chez M. Marx père, propriétaire pour l'occasion d'une plantation et que ses esclaves « aiment pour sa bonté, sa compréhension et, aussi, parce qu'il était le seul à posséder un fouet ». Ou bien Groucho nous initie aux effets secondaires de la cuisine mexicaine. Si regardait-il dans une glace, qu'il y voyait « suffisamment de dents caries pour remplir un tiroir ». L'une des créatures célestes, qu'elle arrivait au restaurant dans une tenue tapageuse qui donnait à Groucho l'envie « de se faire servir à dîner sous la table ». Réussissait-il à attirer l'objet de son désir dans la « chambre d'amour », qu'un instant la pièce était envahie par une nuée de pigeons roucouleurs et croqueurs. L'encouragement trop appuyé conduit à l'échec.

A sa manière absurde et cocasse, Groucho Marx défend les amants « lamentables » et les amoureux de jeux de mots, les seconds étant sans doute devenus ce qu'ils sont pour se consoler des mésaventures des premiers. Tous les hommes ne peuvent se prévaloir de la grâce et de la finesse d'esprit d'un « MacArthur » marchant sur les eaux.

en poche

★ **MÉMOIRES D'UN AMANT LAMENTABLE**, de Groucho Marx, Seuil/Virgile, traduit de l'américain par Michel Lohras, 224 p., 27,90 F.

en poche

★ **MÉMOIRES D'UN AMANT LAMENTABLE**, de Groucho Marx, Seuil/Virgile, traduit de l'américain par Michel Lohras, 224 p., 27,90 F.

en bref

★ **PARMI LES REVUES**, *Antenne* publie des numéros spéciaux : « Champs et Champs » (juin 1984, 65 F), et sur l'usage que nous avons de l'écriture dans notre société : « Intelligence et Intelligence » (juin 1984, 65 F).

Autre numéro spécial : celui de la revue *l'Esprit* sur « L'homme et la sexualité ». On y trouve des numéros hebdomadaires en poche d'« Oscar Wilde » (n° 63, 26 F).

De son côté, le *Circonflexe* consacre son numéro de janvier 1984 aux « Pédagogies » (20 F), tandis que l'ARC publie une anthologie de textes sur Boris Vian (n° 90, 45 F).

Dans la NRF de janvier, on trouve une nouvelle édition de *Le roman du Nord*, de Louis-Ferdinand Céline. Le roman revu nous donne à lire, dans son numéro de février, des poèmes de Henri Michaux, rassemblés sous un titre mystérieux : « Une fois dans le cœur ».

en poche

GROUCHO MARX, le flic de ces dames

A l'été de ce flic burlesque et défilant que furent à l'écran les frères Marx, Groucho se distinguait par sa maffiosité. Là où il passait à grands coups de jambes raides comme des ciseaux et pointant le paire de cornes de sa moustache, la sensibilité des dames jonchait le tapis, brisée, telle une collection de porcelaines dans un magasin d'éléphants. Cette maffiosité qu'il éleva à la hauteur d'un art, Groucho n'en a pas seulement usé au théâtre. Dans les *Mémoires d'un amant lamentable*, qu'il leur a écrit, il nous raconte ses aventures avant sa mort, les aventures de toutes les femmes qu'il a connues, prostituées, serveuses de restaurant, les femmes ne sont que pièges pour le pauvre Groucho. Il ne s'en rend pas plus que ça, ses mésaventures étant surtout un prétexte pour raconter ce qui lui passe par la tête : « Le titre de ce bouquin est trompeur, prévient-il, mais il y a plusieurs façons de vendre un livre ou de découper un chat. » Aussi, nous emmène-t-il chez l'homme de Néanderthal ou chez M. Marx père, propriétaire pour l'occasion d'une plantation et que ses esclaves « aiment pour sa bonté, sa compréhension et, aussi, parce qu'il était le seul à posséder un fouet ». Ou bien Groucho nous initie aux effets secondaires de la cuisine mexicaine. Si regardait-il dans une glace, qu'il y voyait « suffisamment de dents caries pour remplir un tiroir ». L'une des créatures célestes, qu'elle arrivait au restaurant dans une tenue tapageuse qui donnait à Groucho l'envie « de se faire servir à dîner sous la table ». Réussissait-il à attirer l'objet de son désir dans la « chambre d'amour », qu'un instant la pièce était envahie par une nuée de pigeons roucouleurs et croqueurs. L'encouragement trop appuyé conduit à l'échec.

A sa manière absurde et cocasse, Groucho Marx défend les amants « lamentables » et les amoureux de jeux de mots, les seconds étant sans doute devenus ce qu'ils sont pour se consoler des mésaventures des premiers. Tous les hommes ne peuvent se prévaloir de la grâce et de la finesse d'esprit d'un « MacArthur » marchant sur les eaux.

en poche

★ **MÉMOIRES D'UN AMANT LAMENTABLE**, de Groucho Marx, Seuil/Virgile, traduit de l'américain par Michel Lohras, 224 p., 27,90 F.

en poche

★ **MÉMOIRES D'UN AMANT LAMENTABLE**, de Groucho Marx, Seuil/Virgile, traduit de l'américain par Michel Lohras, 224 p., 27,90 F.

du fil des lectures

Poésie

Les terres natales de Le Quintrec

Depuis Péguy et Claudel, les poètes fortement enracinés dans une terre nous manquent, comme nous manquent les herbes qui savent dire avec leurs vraies, quotidiennes, Charles Le Quintrec est de cette race, indifférent aux modes et obstiné à dire son allégeance à tout ce que signifie et symbolise la Bretagne.

Les réalités bretonnes se retrouvent dans le *Régne et le Royaume*, volume qui regroupe les poèmes que Le Quintrec écrit ces dernières années. Ce qu'il dit est simple et immédiatement compréhensible. Tout d'abord, il traduit une terre, avec ses landes, son gibier rare, sa lutte contre la mer nourricière, à la fois aimée et redoutée, ses hommes parlant au loin, ses femmes en perpétuelle attente, et prêts au deuil. Il y a ainsi une odeur de vent et d'écume, et comme une communion tellurique, dans chaque page de ce poète, l'homme, l'opérateur, le coraïse.

Proche de la rime mais capable de briser le vers, quelquefois résolument adverse des facilités musicales, Le Quintrec sait aussi se détourner de la Bretagne visible pour rejoindre sa légende. De Conanmerch à Brocéliande et du roi René à Merlin, il suffit de parcourir une métaphore ou un seul vers. Entre le poète et sa terre, un étrange inceste s'accomplit. Le Quintrec est croyant. Jadis, il s'adressait à Dieu en toute humilité et n'hésitait pas à l'invoquer, voire à l'interpeller. Il a évolué : aujourd'hui, un certain panthéisme s'insinue dans son chant. Il abandonne la littéralité de la prière, pour y introduire de vieilles réminiscences celtiques. Cependant, les pieds et le regard sur ses pierres luttent par la vent. Le Quintrec sait se faire universel. Un poète, trop vite rangé sous des étiquettes restrictives, classe ici des évidences qui savent, curieusement, nous troubler par un langage tout de feu et de force.

Il est passé le temps des fées dans les fougères
Les villes sont venues
Comme de grandes sœurs grises
/ mais pas fibres
Avec des jambes nues
La-bas, où bat mon cœur, les fétines
/ s'accomplissent
Et la printemps renaît
Les bords ne sont plus de notre
/ bérifier
Les héros sont partis
Même les bêtes dans l'air atténué des
/ bœufs
Rumblant au passé
Les vœux et les chiens s'alignent
/ vers les sautes
Des arbres mutilés.
Et la troupe du soir rassemble les
/ fusées
Et leurs peuples d'oiseaux
Ecoute tout se tait
Ecoute tout se meurt
Ecoute les tombes.

ALAIN BOSQUET.
★ LE RÈGNE ET LE ROYAUME, de Charles Le Quintrec. Albin-Michel, 358 pages, 90 F.

Guy Goffette, le marieur de mots

Guy Goffette aimerait pouvoir, un jour, « célébrer les noms de l'encre et de la neige ». Ce marieur de mots réclamerait, volontiers, le monde à une imprimerie magique où « des typographes aux doigts d'or » transformeraient, sous ses yeux, le plomb en « états de case ». En attendant que le règne des voyelles, ce poète reconnaît, dans le tumulte de certaines nuits, les femmes insouvenues qui s'accrochent à ses rêves.

Guy Goffette, qui avoue de profil entre des oiseaux respectueux du silence, s'est construit un royaume poétique où « l'âme mendie son pain dans le jardin des des pupilles ». Les poèmes de cet auteur sont aussi accueillants que certains bars où l'on peut simplement s'asseoir et laisser les heures filer au gré de la ramure qui se noie au fond des verres.

P. DRA.
★ SOLO D'OMBRES de Guy Goffette, Editions Ipomée (diffusion : Hachette), 144 pages, 48 F.

Le dénuement de Gérard Bocholier

Poète et essayiste, Gérard Bocholier considère que seul le silence est porteur de vérité. La parole, selon lui, hérite toujours entre le mensonge et la politesse, et se prête au confus, à l'a-pen-pria.

Cet homme, que l'on devine attaché à ce que fut sa jeunesse, éprouve le jeu conventionnel des « livres » la vérité que pousse et effroi dissimulent.

Le lecteur avide d'exercer chèrement dans les vers de Gérard Bo-

Lettrés étrangers

Le retour d'Alain Sillitoe

Un revenant : Alain Sillitoe. Depuis 1965, date à laquelle les éditions du Seuil avaient publié le *Général*, aucun autre de ses livres n'avait été traduit de ce côté-ci de la Manche.

Sillitoe semblait éprouver quelque difficulté à sortir de l'ornière du récit prolétaire-politique.

Les rares tentatives qu'il effectuait hors de ce genre se soldaient par des échecs. Et puis, en 1975, il publia *Star Material*, livre qui salua la critique anglaise. Certains allèrent même jusqu'à en parler comme « de son œuvre la plus importante ».

Pour qui avait lu *Samedi soir, dimanche matin* ou la *Solitude du cœur de fond* (1), le compliment n'était pas mérité. C'est ce récit que viennent de publier les éditions Lattès, sous le titre de *Nottinghamshire*.

Il s'agit d'une sorte d'autobiographie romancée, où Sillitoe nous livre sa propre conception du monde. Sur ce dernier point, il ne se montre guère convaincant lorsqu'il tente, par exemple, de nous expliquer ce qu'est la vérité. Passons. Le reste du roman — « c'est un, précise Sillitoe, dans la mesure où tout écrit relève de la fiction » — se présente comme une suite de tableaux évoquant les figures dominantes d'une parenté pour le moins pittoresque.

Entre un grand-père paternel forgeron qui a le coup de poing facile et une pléiade de cousins ou d'oncles tous aussi « remarquables » les uns que les autres, l'auteur n'a que l'embarras du choix. Cependant, on s'aperçoit très vite que ce n'est pas là le thème du livre. Tandis qu'il rassemble les « lambeaux d'une identité familiale », Sillitoe s'ingénie à créer sa propre histoire déduite de celle des autres et, surtout, de leur imagination. A plusieurs reprises il note ainsi les différentes versions qu'on lui donne d'un même fait ; peu lui importe qui dit vrai. Seul le récit compte, et par conséquent l'écriture.

BERNARD GENÈS.
★ NOTTINGHAMSHIRE, d'Alain Sillitoe. Traduit de l'anglais par Marc Duchamp. Ed. Lattès, 258 p., 90 F.

((1) Ces titres ont été publiés aux éditions du Seuil.

Romans

L'été irlandais de Flora Groult

Un malentendu, c'est déjà bête, même si on a la vie devant soi pour s'expliquer. Mais si la mort s'en mêle, comment s'arranger avec ce qui est resté en suspens ? C'est une situation de ce genre qu'explore la narratrice, Iris, pendant un été, en Irlande. Son mari, Thomas, est mort alors qu'ils étaient séparés. S'adressant à lui, écrivant pour elle-même, elle laisse revenir son passé — émotions, mariage, incidents, éloignement.

Iris est encore assez jeune pour s'inquiéter de ne l'être bientôt plus. A son côté, sa fille Valentine, déjà adulte et elle aussi sur le chemin du divorce, se débat dans ses propres problèmes. L'ombre proche des parents d'Iris, Vera et Victor, disparaît aussi à l'arrière-plan, dans les relations mi-amicales, mi-tendres entre la mère et la fille qui ne savent encore si leur deuil commun doit les rapprocher.

Le roman sonne juste. Il rend avec vivacité tout ce qui peut bouger dans une consultation familiale. Il émet par une sorte de chagrin tonique, sans complaisance, presque joyeux.

MONIQUE PETILLON.
★ LE PASSÉ INFINI, de Flora Groult, Flammarion, 262 p., 70 F.

Essai

L'écrivain et ses images

Les textes que Daniel Oster a réunis sous la formule énigmatique de *Passages de l'étranger* participent d'un ambitieux dessein, que précède le sous-titre du volume : *Essai sur l'espace et les croyances littéraires*.

L'écrivain n'a de cesse, depuis Rousseau, qu'il n'ait fait colporter sa représentation particulière et sa légitation sociale. C'est dans cet écart entre le « statut » de l'auteur et sa « statue » que viennent se succéder les opinions et les illusions dont Daniel Oster instruit avec une allégre ironie le lecteur.

Toutes les procédures naïves ou retorses que l'écrivain met au service de son œuvre et de sa personne sont pointées avec acuité quand Daniel Oster montre l'auteur dans sa pré-terration « à s'énoncer comme victime sociale (...) et comme héros chargé de redonner son propre malheur original, et plus encore celui des autres » tout en cherchant à recueillir « les bénéfices sociaux, économiques, artistiques, de l'achèvement de sa figure dans des lieux où il n'est plus ni victime ni héros ».

S. K.
★ PASSAGES DE ZÉNON, par Daniel Oster. Ed. du Seuil, coll. « Poésie », 254 p., 89 F.

Les révoltes de Pierrette Sartin

Après les *Souvenirs d'une jeune fille mal rangée*, récit d'une enfance marquée et d'une adolescence révolue, Pierrette Sartin, avec *Un enfer bien connu*, reprend le fil de son histoire qui est celle d'un long combat. « Rien, jamais, n'abolit notre enfance », dit Simone de Beauvoir : pourtant, que d'efforts, que de travail, que de persévérance, que de

Lettrés étrangers

Le retour d'Alain Sillitoe

Un revenant : Alain Sillitoe. Depuis 1965, date à laquelle les éditions du Seuil avaient publié le *Général*, aucun autre de ses livres n'avait été traduit de ce côté-ci de la Manche.

Sillitoe semblait éprouver quelque difficulté à sortir de l'ornière du récit prolétaire-politique.

Les rares tentatives qu'il effectuait hors de ce genre se soldaient par des échecs. Et puis, en 1975, il publia *Star Material*, livre qui salua la critique anglaise. Certains allèrent même jusqu'à en parler comme « de son œuvre la plus importante ».

Pour qui avait lu *Samedi soir, dimanche matin* ou la *Solitude du cœur de fond* (1), le compliment n'était pas mérité. C'est ce récit que viennent de publier les éditions Lattès, sous le titre de *Nottinghamshire*.

Il s'agit d'une sorte d'autobiographie romancée, où Sillitoe nous livre sa propre conception du monde. Sur ce dernier point, il ne se montre guère convaincant lorsqu'il tente, par exemple, de nous expliquer ce qu'est la vérité. Passons. Le reste du roman — « c'est un, précise Sillitoe, dans la mesure où tout écrit relève de la fiction » — se présente comme une suite de tableaux évoquant les figures dominantes d'une parenté pour le moins pittoresque.

Entre un grand-père paternel forgeron qui a le coup de poing facile et une pléiade de cousins ou d'oncles tous aussi « remarquables » les uns que les autres, l'auteur n'a que l'embarras du choix. Cependant, on s'aperçoit très vite que ce n'est pas là le thème du livre. Tandis qu'il rassemble les « lambeaux d'une identité familiale », Sillitoe s'ingénie à créer sa propre histoire déduite de celle des autres et, surtout, de leur imagination. A plusieurs reprises il note ainsi les différentes versions qu'on lui donne d'un même fait ; peu lui importe qui dit vrai. Seul le récit compte, et par conséquent l'écriture.

BERNARD GENÈS.
★ NOTTINGHAMSHIRE, d'Alain Sillitoe. Traduit de l'anglais par Marc Duchamp. Ed. Lattès, 258 p., 90 F.

((1) Ces titres ont été publiés aux éditions du Seuil.

Romans

L'été irlandais de Flora Groult

Un malentendu, c'est déjà bête, même si on a la vie devant soi pour s'expliquer. Mais si la mort s'en mêle, comment s'arranger avec ce qui est resté en suspens ? C'est une situation de ce genre qu'explore la narratrice, Iris, pendant un été, en Irlande. Son mari, Thomas, est mort alors qu'ils étaient séparés. S'adressant à lui, écrivant pour elle-même, elle laisse revenir son passé — émotions, mariage, incidents, éloignement.

Iris est encore assez jeune pour s'inquiéter de ne l'être bientôt plus. A son côté, sa fille Valentine, déjà adulte et elle aussi sur le chemin du divorce, se débat dans ses propres problèmes. L'ombre proche des parents d'Iris, Vera et Victor, disparaît aussi à l'arrière-plan, dans les relations mi-amicales, mi-tendres entre la mère et la fille qui ne savent encore si leur deuil commun doit les rapprocher.

Le roman sonne juste. Il rend avec vivacité tout ce qui peut bouger dans une consultation familiale. Il émet par une sorte de chagrin tonique, sans complaisance, presque joyeux.

MONIQUE PETILLON.
★ LE PASSÉ INFINI, de Flora Groult, Flammarion, 262 p., 70 F.

Essai

L'écrivain et ses images

Les textes que Daniel Oster a réunis sous la formule énigmatique de *Passages de l'étranger* participent d'un ambitieux dessein, que précède le sous-titre du volume : *Essai sur l'espace et les croyances littéraires*.

L'écrivain n'a de cesse, depuis Rousseau, qu'il n'ait fait colporter sa représentation particulière et sa légitation sociale. C'est dans cet écart entre le « statut » de l'auteur et sa « statue » que viennent se succéder les opinions et les illusions dont Daniel Oster instruit avec une allégre ironie le lecteur.

Toutes les procédures naïves ou retorses que l'écrivain met au service de son œuvre et de sa personne sont pointées avec acuité quand Daniel Oster montre l'auteur dans sa pré-terration « à s'énoncer comme victime sociale (...) et comme héros chargé de redonner son propre malheur original, et plus encore celui des autres » tout en cherchant à recueillir « les bénéfices sociaux, économiques, artistiques, de l'achèvement de sa figure dans des lieux où il n'est plus ni victime ni héros ».

S. K.
★ PASSAGES DE ZÉNON, par Daniel Oster. Ed. du Seuil, coll. « Poésie », 254 p., 89 F.

Les révoltes de Pierrette Sartin

Après les *Souvenirs d'une jeune fille mal rangée*, récit d'une enfance marquée et d'une adolescence révolue, Pierrette Sartin, avec *Un enfer bien connu*, reprend le fil de son histoire qui est celle d'un long combat. « Rien, jamais, n'abolit notre enfance », dit Simone de Beauvoir : pourtant, que d'efforts, que de travail, que de persévérance, que de

LUC BIHL / LUC WILLETTE
Une histoire du mouvement consommateur
MILLE ANS DE LUTTES
L'«avocat des consommateurs» redonne ses racines au mouvement actuel
Dossiers Flérial
Aubier

YVES PRIGENT L'EXPERIENCE DEPRESSIVE
CONVENCE
Collection créée par Jean Sullivan
Yves PRIGENT
L'EXPERIENCE DEPRESSIVE
La parole d'un psychiatre
La dépression ? une expérience, une aventure, un dynamisme, une issue.
68 F
DDB DESCLEE DE BROUWER

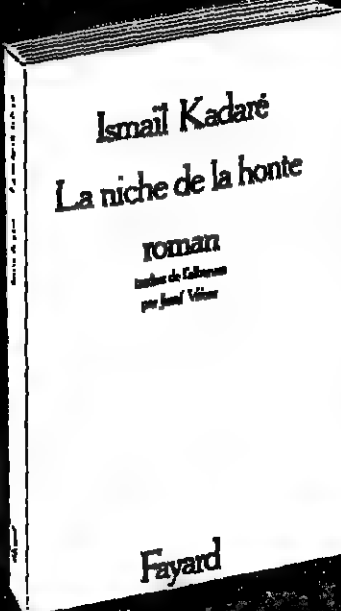
LEO MALET
POEMES SURREALISTES
1 vol. 70 F
EDITIONS DE LA BUTTE AUX CAILLES
DIFFUSION auprès de messieurs les libraires CASTERMAN
Nestor Burma poète

Bruce Swanson
Le 8^e voyage du dragon
Histoire de la marine chinoise
Ce livre intéressera non seulement tous ceux que passionne l'histoire de la mer et des navires, mais il aidera à découvrir comment la plus vieille civilisation du monde, pourvue d'un littoral immense où l'on compte plus de trois mille îles, a mené cette quête pour la maîtrise des mers. L'enjeu était, et reste, de taille. Pour la première fois, un livre éclaire l'énigme de la marine chinoise.
Plon

Julio CORTÁZAR
Les Armes secrètes
Marelle
Gites
Tous les feux le feu
62 - maquette à monter
Livres de Manuel
Octoèdre
Cronopes et fameux
Façons de perdre
Le Tour du jour en quatre-vingts mondes
Nous l'aimons tant, Glenda et autres récits
Les Autonautes de la cosmoroute
en collaboration avec Carole Dunlop
GALLIMARD

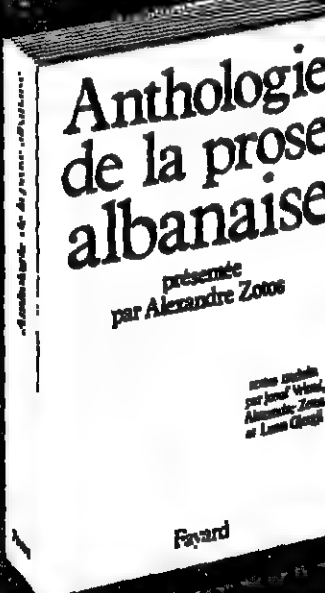
LES ROMANS CHEZ FAYARD

Le nouveau roman du grand écrivain albanais.



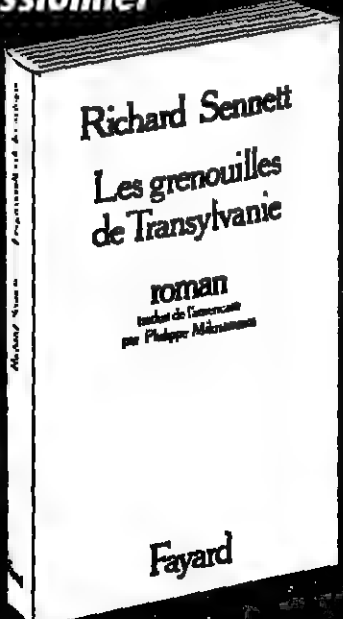
Aux mêmes éditions :
Le Grand Hiver.
Le Crépuscule des dieux de la steppe.
Avril brisé.
Le Pont aux trois arches.

Cinq cents pages de textes, une vaste préface sur une des littératures les plus méconnues.



"Une anthologie remarquable"
Alain Bosquet,
Le Magazine Littéraire.

Richard Sennett réinvente un temps de révolution et de réaction en Europe centrale, les années de la Seconde Guerre mondiale et du stalinisme, avec une maestria, un sens de l'orchestration dignes du musicien professionnel qu'il fut avant de devenir sociologue et romancier.



Du même auteur,
chez le même éditeur :
Autorité, 1981.

Par l'un des talents narratifs les plus remarquables de ces dernières années, le voyage au bout de l'enfer d'un jeune moine. Un "suspense" médiéval...



Du même auteur,
chez le même éditeur :
Marx et Sherlock Holmes, 1981.
L'île des magiciennes, 1982.
La voyante, le bagnard et l'espion, 1983.

lettres étrangères

Catherine Howard et Henri VIII

par ANTHONY BURGESS

● **Un grand roman historique de Ford Madox Ford (1873-1939).**

AVEC la publication en langue française de la *Cinquième Reine*, la critique va enfin avoir l'occasion, tardive mais heureuse, de réparer une omission aussi injuste qu'incompréhensible, en accordant à Ford Madox Ford la place qu'il mérite.

La *Cinquième Reine* conte l'histoire de l'avant-dernière reine d'Henri VIII d'Angleterre, et il est possible qu'un certain chauvinisme ait joué contre ce livre en le considérant comme trop typiquement anglais. Il est bon de rappeler à cet égard, soit dit en passant, que Ford Madox Ford (dont le vrai nom, Hueffer, proclamait une origine germanique qu'il dut masquer lors de la première guerre mondiale sous un faux nom) était plus français que bien des Français et capable de traduire ses propres œuvres dans un français fleurant le meilleur Proust. En même temps, Ford Madox Ford faisait partie des grands internationalistes, et, directeur de la *Transatlantic Review*, installée à Paris, il fut le découvreur d'Hemingway et de Joyce, le promoteur de T.S. Eliot et d' Ezra Pound, l'un et le collaborateur de Joseph Conrad, et l'auteur des trois plus sublimes romans de la littérature britannique.

Français de cœur

Mais avant de considérer Ford comme romancier, mieux vaut parler un peu du Français de cœur qu'il fut. Lorsqu'il s'engagea dans l'armée britannique en 1914, à l'âge de quarante ans, ce fut pour défendre la France envahie. Et en 1939, année de sa mort, toute son inquiétude était pour la France. Il mourut à Deauville, solitaire, cultivant son potager, expert en cuisine française et auteur de livres qui proclamaient une conviction toute simple : que la France représentait le sommet de la culture européenne et que tous les

hommes, de tous les pays, de toutes les origines, devaient être prêts à donner leur vie pour elle.

Inévitablement, l'œuvre de Ford dut beaucoup à l'exemple français, que l'insularité de tant d'écrivains britanniques eût préféré ignorer. Son roman *Le Bon Soldat* (qui doit être, lui aussi, traduit) passe pour le meilleur roman « français » de langue anglaise, c'est-à-dire le seul roman anglais qui ait totalement assimilé les leçons techniques de Flaubert et visé des profondeurs de pénétration psychologique et morale d'une audace aussi égale pour l'Angleterre de 1914. Mais il ne s'agit pas d'imitation : Ford était un novateur, le créateur d'un narrateur infidèle, le père de l'impressionnisme littéraire.

Par impressionnisme, il entendait à peu près la même chose que les peintres français : l'abolition du « point de vue de Dieu » au bénéfice absolu de l'observation humaine, avec toutes les limites et les excentricités que cela implique. Pour moi, le régal de la *Fin de la parade* (également annoncé en français), bâti sans compromis sur les principes de l'impressionnisme, est le plus grand roman britannique du siècle (*Ulysse* de Joyce étant, ne l'oublions pas, irlandais). Ce n'est pas seulement un tour de force technique, loin de la généralisation du procédé journalistique dont se contentaient les contemporains de Ford - c'est tout le tableau du déclin de la morale publique anglaise (la guerre en étant un symptôme plus que la cause), et Christopher Tietjens, le personnage central, est une sorte de presque-Christ tragico-comique de dimension dostoïevskienne. Pourtant, même les Britanniques ne rendent pas tout son dû à cette œuvre et continuent de préférer les romans de John Galsworthy, ce faible écrivain. C'est désormais probablement aux Français qu'il incombe de hausser Ford au rang qui lui revient : celui d'un romancier européen de même stature que Thomas Mann et Marcel Proust.

Peut-être, oui, a-t-il trop écrit, ce qui n'a jamais rien valu aux auteurs de ce temps. C'était son gagne-pain. Tant d'industrie n'empêcha pas Ford de mourir pauvre. A une époque où le chef-d'œuvre se mesure à l'aune du succès commercial, c'est là un vice qui mène droit en enfer. Je connais des « intellectuels » qui, devant la *Cinquième Reine*, pensent : « Ah, encore un roman historique, écrit par un auteur qui n'avait pas le souffle nécessaire pour créer des personnages nouveaux et qui a préféré le prêt-à-porter de l'Histoire ! » Moi, je dis : « La *Cinquième Reine* réinvente l'Histoire... »

Une rare intensité physique

Car il s'agit d'un roman d'une rare intensité physique, où les mots ne sont guère mis au service des abstractions de l'intelligence ni des généralisations du sentiment. Un roman aussi visuel qu'un tableau du jeune Holbein, mais où les sensations de l'odorat, du goût, du toucher sont d'une insistance à donner presque la fièvre ou des hallucinations. D'évidence, Ford a voulu revivre ce début du seizième siècle dans sa chair et non seulement dans une imagination d'historien.

Tout Anglais croit connaître le règne d'Henri VIII. Il a vu les peintures d'Holbein, visité le château d'Hampton Court, est convaincu qu'Henri VIII est, de tous ses rois, celui qui incarne le mieux l'idée qu'il se fait de lui-même : celle d'un sacré gaillard, robuste, brusque, mangeur de viande de bœuf et se méfiant de tout ce qui n'est pas anglais. Les six femmes qu'épousa Henri VIII défilent comme des fantômes dans l'imagination populaire. La cinquième, Catherine Howard, est moins « matérialisée » qu'Anne Boleyn ou qu'Anne de Clèves, « la jeune flamande ». Mais Ford a réussi à imposer un nouveau regard sur une époque plus familière aux Anglais que les guerres napoléoniennes ou même que les beaux jours de l'expansion victorienne. Il a

évit les stéréotypes, mis le doigt sur le puits de l'Angleterre cruelle de la Réforme, mais aussi rapproché de nous cette période en la montrant pleine de vie, embaumant la rose et puant le ruisseau, agitée d'hommes et de femmes qui ont des indignations, des hontes, des vengances et aiment l'amour.

La totale franchise du réalisme

En un sens, c'est un roman préraphaélite. Ford, pour son faux nom, s'inspire de celui de Ford Madox Brown, membre de ce groupe de peintres anglais qui importèrent dans l'art une clarté et une netteté du détail disparues, à les en croire, avec Raphaël. Tous traitaient leurs sujets non selon la distanciation respectueuse de la tradition, mais avec la totale franchise du réalisme : la croix du Christ était de vrai bois à écharde, les pieds nus de saint Jean-Baptiste, crasseux. Ford a introduit cette sorte de réalisme dans le roman historique, mais sans jamais réduire les grandes figures du passé à la dimension d'usagers du mètre.

Il était connaisseur en peinture, mais aussi en musique. On a parlé d'« opéra » à propos de la *Cinquième Reine*. Le mot n'a rien de péjoratif, tant s'en faut. Pas plus qu'il n'aurait pu représenter la formidable stature de sa personnalité. Ford ne pouvait assourdir la puissante clarté de sa voix. Ce roman est une quintessence, tant de Ford Madox Ford que de la littérature anglaise. Les grandes orgues de cette littérature y jouent à pleins registres. On pense aussi aux conversations royales du verbe réaboli.

La publication de la *Cinquième Reine* dans la langue préférée de Ford - je le répète : il n'y a jamais eu plus francophone que cet Anglais de naissance allemande - doit être considérée comme un événement littéraire majeur.

★ LA CINQUIÈME REINE, de Ford Madox Ford, traduit de l'anglais par Claudine Siron. Ed. Actes, 288 p., 89 F.

Sciascia raconte deux faits divers

● **La vérité et l'imposture de la justice.**

LEONARDO SCIASCIA a construit toute son œuvre sur des faits divers criminels et politiques. Rien, chez lui, n'entame cette constance stendhalienne. Le récent *Théâtre de la mémoire* ne déroge pas à l'habitude. Voici, racontés par un professionnel du récit - il nous fait plaisir en se faisant plaisir - deux faits divers et leurs suites judiciaires. En février 1927, un hebdomadaire à grand tirage publie la photo d'un amnésique, Giulia Canella, vénéte, catholique, riche et encore jeune, se convaincant qu'il s'agit de son époux, le professeur Giulio Canella, porté disparu pendant la grande guerre. Elle se rend à l'asile psychiatrique de Collegno, aux environs de Turin, où l'homme a été admis. Là, la dame et l'amnésique tombent dans les bras l'un de l'autre.

Mais l'homme est un imposteur. Marié, père d'un enfant, cet ouvrier imprimeur a un passé de petit escroc. Surpris à voler un vase au cimetière israélite, il a simulé la folie, puis l'amnésie, préférant l'asile à la prison.

Tromperie sur le corps d'un mari

Giulia Canella, elle, n'a aucun doute : l'homme est son Giulio. Quatre années d'expériences, de tentatives, de débats passionnés... s'ensuivent. Le 17 décembre 1931, la Cour de cassation déclare que l'homme est bien Bruneri, le repris de justice. Deux enfants sont nés entre temps. Le couple émigre au Brésil où il continuera à lutter pour que sa légitimité soit reconnue.

Ce curieux fait divers qui survit encore dans la mémoire des Italiens d'un certain âge. Sciascia le fait revivre avec beaucoup de verve, mêlant les tons du feuilleton, de la chronique judiciaire et du mélodrame. Les documents incorporés dans la narration disent tout à la fois la vérité et l'imposture de la science et de la justice.

Ce mince récit est aussi une étonnante réflexion sur la mémoire et l'artifice. Sciascia fait apparaître les multiples sens de l'expression « théâtre de la mémoire » en un jeu éblouissant.

L'aventure de Bruneri Canella se rappelle une autre, bien plus ancienne : celle de Martin Guerre. Là aussi il y avait tromperie sur le corps d'un mari. Au seizième siècle, cela a fini tragiquement. L'analogie n'a pas échappé à Sciascia puisque le second récit du *Théâtre de la mémoire*, intitulé *La Sentence mémorable*, raconte cette vieille histoire de mari substitué, dont le juge Jean de Coras nous a laissés la relation et dont Montaigne parle dans ses *Essais* au chapitre « Des Boiteux ».

Parallèlement au récit de Jean-Claude Carrière et Michel Vigne, on avait, sur cette affaire, le travail historique de Nathalie Zemon David (1). Il faut y ajouter, maintenant, le court texte de Sciascia où le cas est repris par un narrateur retors qui nous ramène à Montaigne et au juge de Coras, mais qui se sert aussi de Borges. Concentrant et redoublant les ombres de l'imposture, il « sicilise » les faits et leur donne un nouvel éclairage de vérité.

Doit-on préciser que ces deux récits ne sont pas innocents ? Le premier, sous couvert de raconter un fait divers des années 30, décrit l'état actuel de l'Italie où la durée des instructions et des procès ne sert qu'à dissimuler les vérités les plus évidentes. Le second, *La Sentence mémorable*, invite les juges à être plus circonspects que Jean de Coras dont il nous est dit, en conclusion, que c'est lui le protagoniste de l'affaire Martin Guerre.

CLAUDE AMBROISE.

★ LE THÉÂTRE DE LA MÉMOIRE, de Leonardo Sciascia, récit traduit de l'italien par Mario Fusco. Maurice Nadeau/Boréal Express, 117 p., 50 F.

★ Signalez que le *Concili d'Égypte* (une histoire d'imposture juridique à la fin du dix-huitième siècle) et *A chacun son dû* (un crime en famille dans la Sicile des années 60) viennent de sortir dans la collection « Folio ». D'autre part, « l'Imaginaire » (Gallimard) réédite les nouvelles de Sciascia, rassemblées sous le titre *La Mer couleur de vin*.

(1) *Le Retour de Martin Guerre*, Robert Laffont, 1982.

Chez les Auteurs Associés		Tous formats 13,5 x 21,5	T.T.C.
Les Plébiscites de l'esprit, de Pierre Maz.	NOUVEAUTÉ	124 p.	48,00
Boni de Caprellano : au temps du palais Rose, de Pierre Grousset et Gabien			63,00
Manuel, illustré par...		217 p.	58,00
Ces peintres qui nous gouvernent, de Raymond Renard		280 p.	45,00
Les Rôles, de Jean-François Guiboux		134 p.	69,00
Enchantements au Rochecorail, de Jacques Daranges		823 p.	69,00
Hivers et printemps de neige, de Jacques Daranges		597 p.	69,00

CHIRON-DIFFUSION - 40, rue de Selva - 75006 PARIS

Les amours du jeune Kerouac

HIVER 1938. Une petite ville de l'Etat du Massachusetts. Jack a seize ans. Lors d'une soirée, il rencontre Maggie. Elle est à peine plus âgée que lui. Ils sont beaux, ils dansent. Ils s'aiment. Au cœur de « la grande nuit du monde », la tête sous les étoiles.

Vingt et un ans plus tard, Kerouac publie aux éditions Avon *Maggie Cassidy*, le récit de ce premier amour. A l'époque, Jack commence à se faire un nom. Ses livres précédents *Sur la route* (1957) ou *Les Souterrains* (1958) ont été relativement bien accueillis. Le jeune homme, qui s'appelle Thomas Hardy et tente d'écrire comme Hemingway, voit son rêve s'accomplir : il sera romancier. Il impose un style, une voix. Mieux encore : une vision de l'Amérique. Bien des années après, la légende aidant, Kerouac deviendra le champion toutes catégories de l'auto-stop, le héros des grandes espérances. Vision simpliste qui n'aura à l'ensemble de l'œuvre : on aura tendance à oublier à l'auto-stop, le héros des grandes espérances. Vision simpliste qui n'aura à l'ensemble de l'œuvre : on aura tendance à oublier à l'auto-stop, le héros des grandes espérances.

Lorsque Jack et Maggie se rencontrent, ils ignorent que le monde qui les protège et va devenir leur « l'Amérique », ce sont deux adolescents fragiles. Leur passion, les dévora. Lui, « Rimbaud torturé », écoute Haert et Soul la larme à l'œil : « Tous les chanteurs de blues américains, dit-il, chantent seulement pour moi dans la nuit. » Elle, rêve de l'épouser pour habiter « une petite maison près de la voie ferrée », où elle peindra « les chaises de la cuisine en rouge ». Songes naifs à la mesure de l'univers étriqué dans lequel vi-

vant Jack et Maggie. Le seul destin qui s'offre à eux semble celui d'un amour douillet. Somme toute, une histoire banale.

Mais voilà, c'est Kerouac qui la raconte. A sa manière, donc superbement. Dans *Vérité de Duluoz* (2), le romancier américain décrit son admiration pour James Joyce. Des leçons de l'irlandais, Kerouac a retenu celle concernant les « flux et les reflux de la conscience », comme il le dit lui-même. Dans l'esprit de son narrateur, les sentiments intimes se mêlent aux événements extérieurs. Dès lors, Maggie devient un monde, une pierre, un arbre, une ombre qui se faufile entre les rumeurs de la ville.

Maggie Cassidy se veut également récit de la nostalgie. Comme tous les grands sentiments, Kerouac n'a jamais su s'affirmer autrement que par l'expression de sa propre solitude. Pour quelqu'un qui a toujours vécu au milieu d'une foule d'amis, cela peut ressembler à un paradoxe. Une de ses lectrices lui écrit un jour : « Vous n'êtes pas Jack Kerouac. Jack Kerouac n'existe pas. Personne n'a jamais écrit ses livres (3). » Il est vrai qu'entre ce bouillonnement de vie et de désespoir feint, cette fuite en avant et ce perpétuel retour au passé, Kerouac apparaît comme un personnage à double vie, donc insaisissable.

BERNARD GENÈS.

★ MAGGIE CASSIDY, de Jack Kerouac, traduit (très mal) de l'américain par Blanche Gantenberg. Ed. Stock, 284 p., 79 F.

- (1) Réédité chez Stock l'an dernier.
- (2) Ed. Christian Bourgois.
- (3) Cité dans *Vérité de Duluoz*.

Important Editeur Parisien

recherche pour ses différentes collections

manuscrits inédits de romans, poésie, essai, théâtre. Les ouvrages retenus feront l'objet d'un lancement par presse, radio et télévision.

Adressez manuscrit et C.V. à la Pensée Universelle 4 rue Charlemagne, 75004 Paris - Tél. 887.08.21.

Conditions fixées par contrat. Notre contrat habituel est défini par l'article 49 de la loi du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire.

la pensée universelle

enri VIII

lettres étrangères

Jiri Kolar, un plasticien des mots

Ce qui frappe chez Jiri Kolar, c'est sa passion pour les lettres : lettres qu'il triture pour leur faire rendre non pas seulement des mots, des phrases ou des poèmes, mais des rythmes, des marquerettes de lettres et de phrases hachées, mûchées, pilonnées, qui apparaissent comme les éléments d'un langage éclaté, volubile, polyglotte mais impénétrable. Les collages superbes et mystérieux que fait ce Tchécoslovaque de soixante-dix ans, armé de colle



Autoportrait - collage.

et de ciseaux, se trouvent aujourd'hui dans la plupart des musées importants du monde, et la galerie Maeght, à Paris, vient de lui consacrer une belle exposition. Intitulée « Cent un jours de l'année 1982 », c'est un journal en images, où les mots se dressent, souffrent, déchirent, omniprésents, pour exprimer une poésie imprévisible, pour métamorphoser la chose en art. Un art qui, comme l'explique bien Gérard Gassiot-Lalanc, dans la revue-catalogue de l'exposition, « a sa source dans la poésie et (qui) est né à la fois du pouvoir des mots et de la conscience de leurs limites » (1).

Depuis 1982, Jiri Kolar est à Paris, exilé, séparé de sa femme qui n'a pas pu obtenir de visa, séparé de sa langue (il ne parle pas le français) mais décidé à devenir citoyen français puisque même avant la Charte 77 - dont il est signataire - il ne pu-

blier plus, n'exposait plus. Pourtant, si son œuvre picturale nous était bien connue, sa poésie n'avait jamais été traduite. Et c'est, curieusement, avec un « journal » de l'année 1949 que nous découvrons l'écrivain dans *Témoin oculaire* que viennent de publier les Éditions de la Différence. Journal qui est déjà un collage de textes et de poèmes, en cette année fatidique qui suit le « coup de Prague ».

1949, l'année où le « témoin » assiste à la rupture d'une tradi-

tion culturelle qui « se ravale elle-même à un état de sauvagerie inconcevable », l'année où meurt - à quarante-huit ans - son ami le poète Frantisek Halas, une année hantée encore de rêves - tel celui, merveilleux, des poissons qui sortent de la rivière. Le surréalisme est encore là, baignant toute la poésie d'un Kolar qui s'adresse à André Breton, se dresse contre l'endocrinisme de toute sa force, brûle d'une passion ardente pour l'art et la littérature et se pose sans cesse la question : « Et le poète que peut-il faire ? »

N. Z.
★ TÉMOIN OCULAIRE, JOURNAL 1949, de Jiri Kolar. Traduit du tchèque par Erika Abrams. Éditions de la Différence, 202 p., 64 F.

(1) Repères. Cahiers d'art contemporain, n° 8 : « Jiri Kolar », Galerie Maeght, Laing éditeur.

essais

Roger Cailliois dans le labyrinthe des rêves

• Une figure de la lucidité.

MORT en décembre 1978, Roger Cailliois continue de nous hanter, figure de la lucidité. Dans un monde de sismes et de fissures, il inscrit sa clairvoyance en explorant avec une ardeur rigoureuse les espaces que l'homme a vus fait de vider aux délires et aux désordres. Que Roger Cailliois explore les territoires de l'Amérique ou ceux des songes, comme dans les deux petits et précieux ouvrages que sont *Espace américain* et *L'incertitude qui vient des rêves*, c'est toujours poussé par une ambition devenue rare, qui consiste à déchiffrer le monde dans le souci absolu de la cohérence de l'esprit, opposée aux délices de la démission : « Je veux parler d'un at-trait interrompu pour les forces d'instinct et de vertige, du goût d'en définir la nature, d'en démonter avant que possible la sorcellerie, d'en apprécier exactement les pouvoirs, de la décision, enfin, de maintenir sur eux, contre eux, la primauté de l'intelligence et de la volonté parce que, de ces facultés seules, surgit pour l'homme une chance de liberté et de création ».

En trente pages denses et cristallines, Cailliois nous lance par un *Espace américain* dont il relie l'histoire à celle des impostures et des conquêtes humaines ; s'il est une justification de ces dernières, elle réside sans doute dans la victoire des œuvres sur le chaos et la barbarie, et dans le génie inventif qui a su faire du globe terrestre un « héritage indivisible », un « patrimoine inaliénable », une « acquisition pour toujours ». On pourra lire une métaphore de la démarche intellectuelle dans cette image d'exploration : « se frayer un sentier à

travers les lianes », qui « débouchent à l'improviste contre les ruines ».

Lianes, ruines et mille autres obstacles encore, guettent l'esprit tâtonnant dans les labyrinthes du rêve. Réédité en format de poche, l'étude que Cailliois consacra en 1956 à ce domaine est une merveille d'enquête, alliant avec bonheur le récit et l'analyse des songes. Une conviction surprenante est d'emblée affichée et jusqu'au bout maintenue : quoi qu'il en soit des croyances émises et transmises par les oracles, les philosophes, les psychologues et les poètes, les rêves n'ont pas de sens ; les énigmes qu'ils déroulent ne peuvent se déchiffrer comme des présages ni comme des secrets de l'univers.

S'ils n'ont pas de sens, les songes ont une cohérence et une rhétorique, admirablement retrouvées par Kafka, dont Cailliois montre qu'il a résolu le problème littéraire du rêve, ayant « vu que la difficulté ne consistait nullement à mettre en relief l'étrangeté des songes, mais au contraire à la faire accepter, à l'imposer comme irrécusable et inévitable, absolument ». Le mystère que Cailliois nous dévoile lumineusement dans le sillage de Kafka, c'est celui de « la puissance illimitée du rêve, qui contraint le dormeur à le tenir pour vrai, plus parfois qu'il ne tient pour véritable la réalité, quand il veille ».

De la même famille mentale que Paulhan et Borges, Cailliois nous fait savourer les opérations mêmes de l'esprit.

★ ESPACE AMÉRICAIN, de Roger Cailliois. Ed. Fata Morgana, 46 pages.

★ L'INCERTITUDE QUI VIEND DES RÊVES, de Roger Cailliois. Ed. Galimard. Coll. « Idées », 150 pages, 21 F.

SERGE KOSTER.

science-fiction

Le ciel et l'histoire

• L'ŒUF DU DRAGON est une étoile à neutrons proche du système solaire. Si étrange que cela paraisse, la vie a pu se développer à sa surface. Son créateur, Robert L. Forward, qui est astrophysicien, nous le démontre par a + b, avec un brio étourdissant. L'espèce dominante de l'Œuf s'appelle la Cheela. « Il se présente sous une forme qui évoque celle d'une amibe aplatie d'environ 5 mm de diamètre, sur 0,5 mm de hauteur. Il va de soi que la récit en appelle sans cesse aux sciences « dures », en particulier la physique et l'astronomie. Le lecteur français pourra trouver excessive la part réservée aux explications techniques. Celles-ci donnent pourtant un poids incomparable à un récit qui recule les limites du genre. La réussite de Forward est d'abord d'avoir rendu ses Cheela attachants et d'une certaine façon plus humains que les hommes envoyés à leur rencontre. La chute finale est superbe de logique. (L'Œuf du dragon, de Robert L. Forward, Ed. Robert Laffont, 292 p., 76 F, traduit de l'américain par Jacques Polanie.)

• SHIVA LE DESTRUCTEUR, de Benford et Rostler, se rattache aussi à la « hard SF », dans une débauche de calculs astronomiques. Mais le registre général est celui du roman-catastrophe, destiné au grand public. Curieusement, ce récit à vocation de best-seller est publié en France dans une très belle collection club, au tirage limité. Shiva, du nom de l'astronome indien qui l'a découvert, est un énorme pavé de 30 milliards de tonnes, appartenant à un essaim qui menace la Terre. Le système solaire tout entier sert de cadastre à un récit haletant, où les astronomes américains tiennent le haut du... métrage. Le dénouement, bien sûr, est connu d'avance, mais on en fait jusqu'à la dernière page un combat épiques des héros. Une pierre blanche dans un filon inépuisable. (Shiva le destructeur, de G. Benford et W. Rostler, Ed. Opta, 516 p., 180 F, traduit de l'américain par Jacques Schmitt.)

• L'HISTOIRE DÉTOURNÉE, court roman de Jean Mazurin, est un défi français aux puissantes machines américaines. L'uchronie exploite ici un thème classique : si la seconde guerre mondiale avait tourné autrement. Et nous voici en 1989, à la veille d'un conflit nucléaire entre les deux vainqueurs de 1945 : l'Allemagne et le Japon... L'auteur, qui a obtenu l'an dernier le Grand Prix de littérature policière avec *Collabo-Song* (Ed. Fleuve noir), est un roman situé justement pendant la guerre, la vraie. — possède aussi une parfaite maîtrise du roman d'espionnage : son récit y gagne un ton réaliste et convaincant. Un des meilleurs livres publiés par la collection « Anticipation » depuis qu'elle existe, c'est-à-dire depuis trente ans. (L'Histoire déournée, de Jean Mazurin, Ed. Fleuve Noir, 192 p., 15,50 F.)

• ANDREVON avait huit ans au moment d'Hiroshima. Il raconte : « Quand j'avais dix ans, douze ans, chaque fois que je voyais un avion dans le ciel, je me disais : ça va me tomber dessus. » Aujourd'hui, son style et ses personnages restent marqués par cette instinctive terreur, comme le note Patrice Duvic dans la préface du « Livre d'or » consacré au plus personnel des auteurs français de science-fiction, qui est aussi dessinateur et chanteur. On trouvera dans ce recueil des échantillons bien dosés d'une œuvre très diverse, mais hantée d'immuables obsessions. Sur une douzaine de nouvelles, le révérent deux titres, les *Rembrandts*, un des meilleurs textes jamais lus sur le thème très actuel du « jour d'après », et *Le Monde enfin*, la plus perverse, la plus désespérée et la plus belle des anti-utopies, publiée à l'origine, paradoxalement, dans l'anthologie *Utopies 75*. « L'époque a un goût amer, voici venir l'hiver », chante Andrevon, tout au long. (Livre d'or de Jean-Pierre Andrevon, Ed. Presses Pocket, 320 p., 21 F.)

MICHEL JEURY.

...la superbe audace d'écrire en leur nom le non du père.

SERGE LECLAIRE

En librairie 80 F.

la Mort et autres récits du fils du Père

Daniel Karlin • Tony Laine

Messidor Éditions Sociales

RELIGION : Après « Monothéisme Coranique et Monothéisme Biblique »

Thème : Les trois voies de l'unique

Les trois voies de l'unique

par Denise MASSON

11,5 x 18,5 cm, 232 p., 76 F

« Un ouvrage captivant qui montre comment les trois grandes religions, le judaïsme, le christianisme et l'islam, cheminent parallèlement vers le même Dieu ».

Alexis Guillemeau

ÉDITIONS DESCLEE DE BROUWER

par Haïm ZAFRANI

MILLE ANS DE VIE JUIVE AU MAROC

Histoire et culture, religion et magie

Un volume 16 x 24, 320 pages, ill., 156 F

En vente chez tous les bons libraires et chez l'éditeur MAISONNEUVE ET LAROSE 15, rue Victor-Cousin 75005 Paris - Tél : 354 32 70 - Telex : MLEDT 270412F

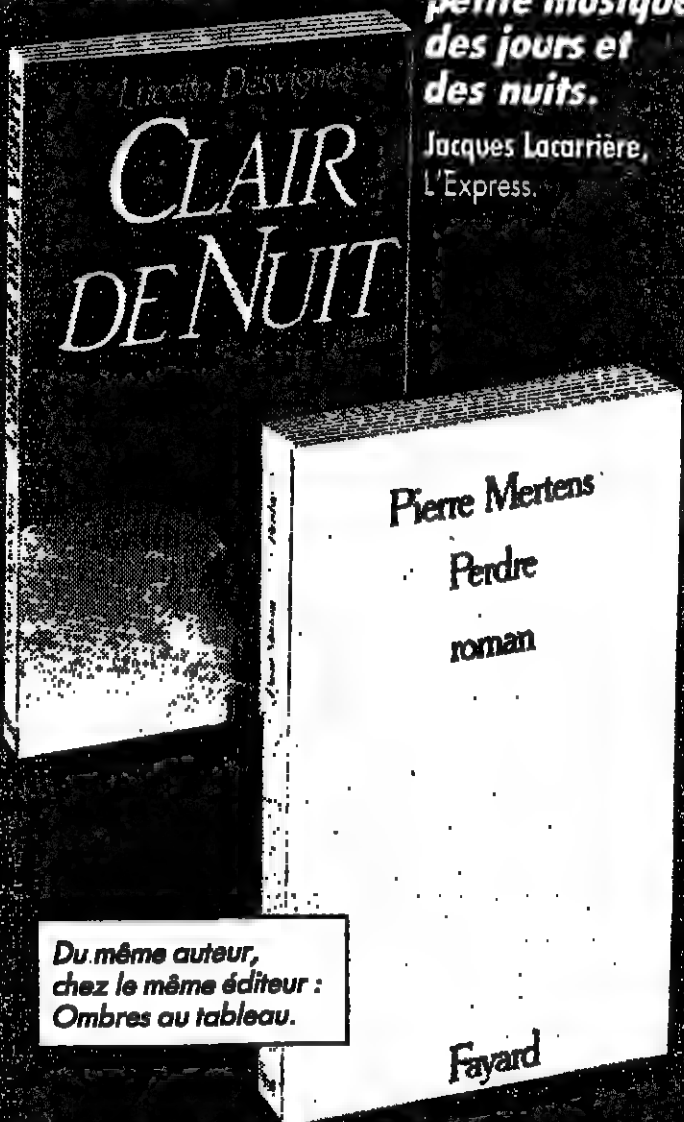
LES ROMANS CHEZ FAYARD

Cela n'arrive pas tous les jours, ni même tous les ans. C'est pourquoi nous devons marquer d'une pierre blanche la venue au jour d'un grand écrivain.

Jacques Madaule, Le Monde

Pour prendre le lecteur à la magie des mots et des phrases, il faut avant tout posséder ce tempo, cette petite musique des jours et des nuits.

Jacques Lacarrière, L'Express



Du même auteur, chez le même éditeur : Ombres au tableau.

« Une fête des sens ? Un enfer du sexe ?... Jamais Pierre Mertens n'a montré une telle maîtrise littéraire que dans ce roman. »

Jacques Franck, La Libre Belgique.

« Perdre est un roman d'amour fou de l'amour et de la littérature. Un roman qui, justement en raison de cet amour, va au bout de l'un et de l'autre. »

Jacques de Decker, Le Soir

« Un humour émerveillé qui enchante... Superbe. »

Le Figaro.

Daniel Zimmermann

La légende de Marc et Jeanne

roman

Du même auteur, chez le même éditeur : Chronique du rien.

De la guerre d'Algérie à la rupture du Programme commun

Une grande histoire d'amour

Fayard

le feuilleton

Une entreprise folle

(Suite de la page 11.)

CETTE hallucination l'a à peine quitté qu'une épreuve pire l'attendait : Bisao agonise. A sa manière, c'est-à-dire sans anxiété visible, en confectionnant des oiseaux en papier. En héritage, le maître laisse au disciple le secret pour atteindre l'âme des choses... et la représentation de sa firme à Hongkong.

Ego se retrouve aux portes de la Chine. De son balcon brandant, il observe la ruse des marchands, la ruine de leurs dupes. A Colcutta, son écoulement grandira devant les malheurs et la poulillerie dont se paie l'opulence de quelques-uns. A quel riment l'univers et nos velléités de le changer tant qu'existent des enfants qu'on mutile pour mendier ? Ego ne partage pas la blessure aperçue, mais son regard en reste blessé. Il n'est pas pressé de regagner l'Occident, ni capable d'y retrouver le paix.

DANS un hôtel du côté de l'Opéra, il ouvre sur nos jeux parisiens des yeux égarés de Hurler, de Persan. Que pèsent, après ce qu'il a vu, nos agitations, nos avant-gardes, nos vexations ? Apprenant que son double a épousé une héritière, et qu'il dirige une entreprise à Nancy, il va épier cette vie bien française qui aurait pu être la sienne. Mais il se sent aussi déplaçé, place Stanislas, que son alter ego l'était sur son îlot japonais. Tel Ulysse retour de son Odyssée, il n'est plus « personne ». Il ne regrette pas sa trajectoire, sauf au regard de la paternité. Il ira jusqu'à commettre, avec la fille de son double, ce qui ressemble fort à un inceste.

Dernière étape de ce parcours initiatique : le Togo où, dans une léproserie de brousse, Schweitzer en plus humble, Ego se contentera de laver les plaies et les soles. Non par charité voyante, mais avec la conscience de remplir une tâche parmi d'autres, accordé à la splendeur du monde, espérant sa guérison, croyant au pouvoir des mots, messages livrés à la mer, brandons jetés dans nos goudres.

PAR habitude des confessions à la française, on s'imaginerait qu'au sortir de ce long périple on connaîtra le voyageur dans tous les recoins. Et voilà qu'on le quitte sans rien savoir de lui en termes de psychologie familière. Son père s'est-il suicidé par amour à la mort de sa mère ? Qui est cet ethnologue idéaliste qui prétend répondre de tous les crimes de son siècle et des malheurs de la nature ? Un masochiste illuminé, naïf, juvénile, un peu bavard ?

Lui-même a conscience qu'une partie de sa préhistoire lui a échappé. Il ne s'explique pas son désarroi et son irrésolution. La moindre émotion, la moindre pensée, il en fait des phrases, parfois des phrases. Car cet Européen curieux des mauvaises consciences dont son continent s'est débarrassé : il se sent coupable d'avoir vitrifié Hiroshima, perdu sa fiancée, méconnu les autres sagesse, ignoré le malheur.

Seule la poésie peut le lever de sa faute, comme il lève les lépreux. Les Japonais diraient kyôka, poésie folle ; à moins que ce ne soit, vu l'aspect de prose, kyôboun. Hélas, leur génie résiste à nos rhétoriques. « Ascendre » vers le grand tout, y prendre la consistance d'un matin laiteux, rivaliser avec les haikus, ce n'est pas facile dans notre langue bardée de logique, encombrée de nos mythologies. La couleur locale menace. Pour faire sentir le choc entre l'Occident et l'Orient, rêve de tant d'auteurs, il aurait peut-être fallu décrire davantage, comme le petit Bodard devant la Chine ancienne. Or Sébastien, si poète soit-il, en tient pour la clarté, la raison.

Le romancier a visiblement travaillé sur dossiers, non sur le motif. Il demande à l'auteur d'anthologies, qu'il est par ailleurs, de multiplier les équivalences, les références, les registres, pour traduire l'expérience livresque d'Ego. Plus cet Européen japonais espère avoir changé, plus sa langue natale lui colle à la peau. On a rarement démonté avec autant d'audition et de cœur ce que le français peut exorciser, et ce qu'il échoue à transmettre, d'une pensée et d'une sensibilité aux antipodes des siennes.

Sous ses airs sages de peintre sur paravent, une entreprise folle, vous dis-je !

BERTRAND POIROT-DOLPECH.

* LES ANNÉES SECRÈTES DE LA VIE D'UN HOMME, de Robert Sabatier. Albin Michel, 356 p., 89 F.

récits

C'EST d'abord, on ne parle pas, ceux qui vivent à l'écart du tumulte mondain, ceux qui ont décidé d'écrire comme ils vivent, avec toute la difficulté et toute l'urgence qui sont en eux, dans la solitude, dans leur île. Ils sont seuls parce qu'ils refusent les compromis du monde littéraire des affaires. Parce que, pour eux, la nécessité d'écrire - jeter hors de leur regard à pris - est l'unique vérité, le seul critère de l'art. Nécessité d'écrire qui est un silence, parce qu'elle ne peut s'exercer que dans la pureté, loin de tout marchandage. Souffrance aussi, puisque le salaire de cette exigence est presque toujours la gêne matérielle, l'isolement, l'éloignement des voix et l'effacement des mots.

Henri Raczymow d'abord. Il faudrait bien un jour que les lecteurs français s'avisent de l'existence d'un de leurs plus grands écrivains. C'est aujourd'hui de ce que furent naguère aux États-Unis Bellow ou Malamud. Mais l'écrivain auquel Raczymow ressemble le plus, c'est Henry Roth, romancier inconnu en France, auteur d'un roman véritablement génial, *Call It Sleep*. Pour Raczymow, comme pour Henry Roth, le thème central est la mémoire : mémoire du peuple juif éternellement errant, exilé dans Paris où les rues ont des noms de rivières ; rue des Capucines, rue des Rigoles, rue du Jourdain, et de Mathieu Sapiro, qui n'a tout de même pas oublié les récits du vieux Simon Davidowicz, peut espérer trouver ce fameux fleuve Sabatier qui, selon ce que rapporte Flaminio Joseph, avait cessé de couler le septième jour.

Comme pour Henry Roth aussi, c'est l'apprentissage de la vie dans cet exil, la découverte du monde étrange des « boys », où chacun a une « grand-mère bretonne », et de ce qui sépare à jamais des autres les récits du vieux Simon Davidowicz. Surtout, les *Contes d'exil* et d'oubli, *Rivières d'exil*, et maintenant ce livre étonnant et tendre qu'est *On ne part pas*, tous nous racontent de la même manière drôle et grave, avec la même pudeur et la même moquerie cet éternel exil, la recherche de leur propre identité.

Simon n'est plus là pour répondre aux questions de Mathieu. D'ailleurs aurait-il pu répondre ? Seul le Messie répond à toutes les questions. Mais il faut l'attendre. C'est le propre du Messie, qu'on l'attende. Et en attendant, il faut bien faire quel-

Bernard Thomas et le vertige de vivre

(Suite de la page 11.)

Péguen raconte superbement notre courte histoire d'hommes, une histoire d'œuf et de poule. Au début, il y a le gros œuf imaginé par le Moyen Âge. C'est Dieu qui le couve. Tout autour, il y a de l'huile bouillante. L'œuf est fêté par Colomb, élargi par Galilée, raffiné par l'Église. En filant cette métaphore, dans un discours très beau, passionné, Péguen pose le problème du livre : « Les hommes en proie au vertige de l'inconnu qui les cernent tentent toujours de modeler leurs sociétés sur l'image qu'ils se font de l'univers. »

Donc Aurore ou la Génération perdue (et le titre a pris déjà un sens plus complexe qu'il n'y paraissait de prime abord), roman d'horizon par l'astrologie et la vieille utopie campellanienne, est un roman politique.

« J'ai voulu écrire selon deux axes, dit Bernard Thomas. En abscisse la chronologie, les humains rattachés aux flux des autres. En ordonnée, la métaphysique, la fable allégorique. » Et c'est vrai, dans ce livre il y a deux tons. Deux écritures, celle du dialogiste et celle du poète. La chronique accompagne chaque personnage, depuis le cocoon versaillois de l'adolescence. Le groupe de lycéens éclate en autant de destins. Il y a Dogron, le militant, ses secrets, ses clandestinités, ses combats limpides ou douteux. Rieupysat, le poète, mort en Algérie dans une guerre qui n'est pas la sienne. Il y a Mohand l'Algérien, qui a souvent l'air d'en savoir plus long qu'eux tous. C'est lui qui convainc Laurent de ne pas désertir, au moment de l'appel. De ne pas rejoindre les rangs du FLN. « Après, dit-il, tu serais pour toujours un déraciné. »

Laurent, qui, adolescent, « secrétait le scandale », est finalement plutôt un observateur, et s'il garde le cuir sensible aux injustices, aux hypocrisies et aux lâchetés, il choisit vite de s'enfermer dans l'étude du ciel. Sa plus lourde tragédie, plus douloureuse encore que les mois d'Algérie (qui sont comme un roman dans le roman), c'est de n'avoir pas su rattracher sa femme à la vie. Aurore, morte de n'avoir pu se résigner à l'épave de l'existence. Aurore, qui s'est laissée mourir de faim, qui a rompu un à un tous

Trois exilés

par J.-M.G. LE CLÉZIO

J.-M.G. Le Clézio nous propose ses réflexions sur trois écrivains contemporains : Henri Raczymow, Jacques-François Piquet et Daniel Biga. Ils ont chacun publié un livre tout récemment. Jacques-François Piquet a fait ses débuts avec *Œil de bœuf*, et Henri Raczymow a poursuivi son chemin avec *On ne part pas* (1). Un inconnu, et un autre qui l'est à peine moins. Quant à Daniel Biga, dont le dernier récit s'intitule *Pas de jour sans une ligne*, les démons de la notoriété ne l'ont pas encore inquiété. Mais il s'agit, selon Le Clézio, de trois aventures littéraires véritables, gouvernées par « la nécessité d'écrire ».

que chose. Vivre, par exemple. Ou écrire. »

Honneur, désespoir, marquois, et toujours cette élégance dans la dévotion, cette acuité pour tout, aussi bien pour voir et se moquer que pour souffrir. Il y a dans les livres brefs et chargés d'émotion d'Henri Raczymow un style et un goût de vie qui apportent quelque chose de seul à la langue française.

Une méditation philosophique sur le temps

Pour Jacques-François Piquet, auteur d'un premier roman difficile et fort, *Œil de bœuf*, l'exil est un thème plus discret, même si pour cet écrivain vivant à Londres l'éloignement du monde littéraire parisien ajoute à l'étrangeté de sa création. La séparation ici est surtout une rupture interne, une blessure invisible, celle-là même qui est en Madeleine Jusselin, tandis que, debout sur un quai de gare, elle attend de voir apparaître le visage de son mari parmi ceux des prisonniers revenant des camps de déportation.

Nous découvrons alors ce que cache cette attente, l'amour pour James, le soldat anglais, et l'espoir d'abîmer de pouvoir vivre son bonheur. Rupture aussi pour Pierre Henri, et sa découverte hasardeuse du monde, sa gêne de vivre, et l'espoir toujours déçu d'une échappée, d'un ailleurs. Enfin, la révélation, au jour, devant le notaire, de la double vie de sa mère, et du secret de sa naissance, révélation qui montre l'origine de la faille, et l'unité alors à un autre monde, un autre temps, celui de la guerre inconnue.

Pour Jacques-François Piquet, c'est la quête du temps qui est la raison d'écrire. Le temps, c'est-à-dire le commencement et le déroulement de tout, le cycle de la mort et de l'oubli, et l'origine de sa propre identité, de plus en plus lointaine et inaccessible. Ce jeune homme - Pierre Henri, le fils de Madeleine - ne peut, sans cette

quête, atteindre la dimension d'une personne. Rien ne lui apparaît, il n'appartient à personne. Il est encore une nébuleuse, le lien où peuvent prendre les obsessions et les énigmes des autres, leurs souvenirs, leurs rêves.

Méditation philosophique sur le temps, ce premier roman est aussi le commencement d'un monde, où la parole tente son échappée, sa métamorphose. Une expérience littéraire vécue jusqu'à la limite du supportable. Un livre violent, chaotique, mais nécessaire. L'aventure de Jacques-François Piquet et la recherche de lui-même doit se continuer, loin des conventions et des convenances.

Les choses du monde, terribles et familières

L'aventure du poète Daniel Biga, au contraire, semble nous conduire là où beaucoup commencent. La vie de Daniel Biga est à l'opposé de l'exil, semble-t-il, puisque, né à Nice de souche purement niçoise, l'homme qui a écrit les *Oiseaux moches* et *Kilroy Was Here* après avoir beaucoup voyagé et beaucoup cherché, après avoir approché ceux qui, étiennement ou non, acceptaient le dépaysement et la dépossession culturelle (Paris seule dispensatrice d'écrits et de culture), décide de demeurer là où il est né, sur le sol de son enfance, cherchant même l'enracinement le plus difficile, dans un de ces villages dépeints comme il y en a de plus en plus dans la montagne moyenne des côtes méditerranéennes, à Ambrat. Refus obstiné et véhément du mirage parisien. Refus instinctif, violent, des lieux où l'on est dépossédé de soi-même.

C'est d'une autre séparation que parle Biga. Ce qu'il cherche, en Occitanie comme à Biskra, est sans cesse hors d'atteinte. Écrire (ou mieux : dire) le simple secret qui motive les choses du monde, qui les rend terribles et familières, le désir, la faim, la peur, la mort

(1) Voir « Le Monde des livres » du 21 octobre 1983.

anssi, celle que rencontre un jour Joseph Uzinger, la tête traversée d'une balle à Nice (« Quel chemin as-tu fait depuis Schwinkirchen (Allemagne) ce 5 juillet de 1933 ? »), le salut du harlé à Tende, ou bien la simple journée du dimanche 13 octobre en attendant le car du Cap-Ferrat. Dire ce qu'il y a au fond de soi de terrible et de familier, la violence, le désir insatisfait, mais aussi parfois la douceur, la plénitude, la joie des sens qui vont bien tous les rêves, l'enfant, l'encyclopédie qui « éveille au présent », les belles rues lumineuses, les phrases qu'on perçoit, les mots qu'on voudrait entendre...

« Moi qui ne suis qu'un homme seul et séparé », dit Biga. L'exil, c'est d'être à côté du langage, divisé de l'intérieur. « Ah oui, j'ai failli en devenir muet, de ne plus pouvoir dire. »

Affronter le monde, alors, ne mesure à lui, non pour en triompher, mais pour l'atteindre enfin, pour y trouver sa place. La liberté, la révolte, l'art, sont des chimères s'ils ne rencontrent pas cette lumière réelle : « Être le plus humble des disciples du plus humble des saints simples joyeux amoureux fous de la création. » L'Amour d'Ambrat est sans doute ce que Daniel Biga a écrit de plus beau et de plus accompli, quand on sent le froid, le silence, le passage de la peur, ou l'exaltation du matin « avec les nuages au-dessous de moi ». Une grâce est venue, une luminosité. Il n'est pas facile d'être poète quand tout vous exalte. Il n'est pas facile d'être fidèle à soi-même quand tout vous sépare, que régnent l'argent et les possessions. C'est pourquoi il faut que Daniel Biga continue à nous dire, nous en avons le plus grand besoin :

« Qui s'est perdu ? Qui s'est creté ? Plutôt, qui s'est transformé ? La magie est éphémère ! Un jour je m'en vais à la fois comme on se sent dans la plus solide jodroy ressemblant. »

HENRI RACZYMOW : la *Sabbat*, *Œil de bœuf*, *Contes d'exil* et d'oubli, *Rivières d'exil*. On ne part pas (Éditions Gallimard). J.-F. PIQUET : *Œil de bœuf* (Éditions de la Différence). DANIEL BIGA : *Oiseaux moches*, *Kilroy Was Here*. Éditions pour un siècle d'enseignement du tirage de l'œuvre totale (Éditions Saint-Germain-des-Près), l'Amour d'Ambrat (à paraître chez la même édition) : des extraits de cet ouvrage ont été publiés par la revue *Archipel* en 1983, 831-84 (St-Peters), *Pas de jour sans une ligne* (82, Fonds école de Nice, coll. « Mots de passe », 3, rue de la Poissonnerie, 06300 Nice).

écrivain
Spécialiste BEAUX-ARTS et CIVILISATIONS
recherche ÉDITEUR ou AGENT
Tél. : 770-61-35 ou écrire Le Monde Pub. n° 10215.

Lamartine

Histoire des Girondins

TOME 1



« J'entreprends d'écrire l'histoire d'un petit nombre d'hommes qui, jetés par la Providence au centre du plus grand drame des temps modernes, résument en eux les idées, les passions, les fautes, les vertus d'une époque... Cette histoire pleine de sang et de larmes est pleine aussi d'enseignements pour les peuples. »

Lamartine

Les Mémoires
Plon

Bernard Thomas et le vertige de vivre

(Suite de la page 11.)

Péguen raconte superbement notre courte histoire d'hommes, une histoire d'œuf et de poule. Au début, il y a le gros œuf imaginé par le Moyen Âge. C'est Dieu qui le couve. Tout autour, il y a de l'huile bouillante. L'œuf est fêté par Colomb, élargi par Galilée, raffiné par l'Église. En filant cette métaphore, dans un discours très beau, passionné, Péguen pose le problème du livre : « Les hommes en proie au vertige de l'inconnu qui les cernent tentent toujours de modeler leurs sociétés sur l'image qu'ils se font de l'univers. »

Donc Aurore ou la Génération perdue (et le titre a pris déjà un sens plus complexe qu'il n'y paraissait de prime abord), roman d'horizon par l'astrologie et la vieille utopie campellanienne, est un roman politique.

« J'ai voulu écrire selon deux axes, dit Bernard Thomas. En abscisse la chronologie, les humains rattachés aux flux des autres. En ordonnée, la métaphysique, la fable allégorique. » Et c'est vrai, dans ce livre il y a deux tons. Deux écritures, celle du dialogiste et celle du poète. La chronique accompagne chaque personnage, depuis le cocoon versaillois de l'adolescence. Le groupe de lycéens éclate en autant de destins. Il y a Dogron, le militant, ses secrets, ses clandestinités, ses combats limpides ou douteux. Rieupysat, le poète, mort en Algérie dans une guerre qui n'est pas la sienne. Il y a Mohand l'Algérien, qui a souvent l'air d'en savoir plus long qu'eux tous. C'est lui qui convainc Laurent de ne pas désertir, au moment de l'appel. De ne pas rejoindre les rangs du FLN. « Après, dit-il, tu serais pour toujours un déraciné. »

Laurent, qui, adolescent, « secrétait le scandale », est finalement plutôt un observateur, et s'il garde le cuir sensible aux injustices, aux hypocrisies et aux lâchetés, il choisit vite de s'enfermer dans l'étude du ciel. Sa plus lourde tragédie, plus douloureuse encore que les mois d'Algérie (qui sont comme un roman dans le roman), c'est de n'avoir pas su rattracher sa femme à la vie. Aurore, morte de n'avoir pu se résigner à l'épave de l'existence. Aurore, qui s'est laissée mourir de faim, qui a rompu un à un tous

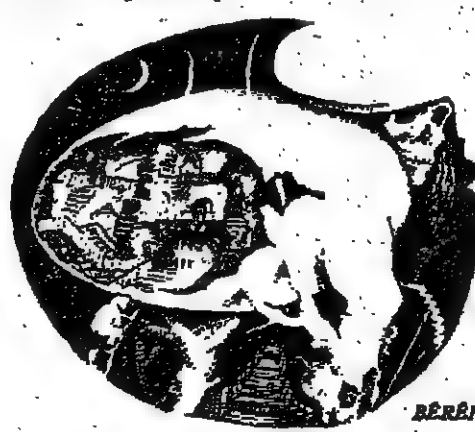
Le mystérieux Puysegur sort de l'ombre...

(Suite de la page 11.)

« Splendide, que l'on méprise aujourd'hui, m'a fourni le livre inaugural. Ensuite, j'ai travaillé sur les ouvrages que je connaissais, les relisant pour chaque épisode. Les femmes sortent des livres et des femmes de la vie réelle échangent leurs rôles. La circulation des métamorphoses ne s'arrête jamais. J'ai écrit le livre que j'écrivais : j'ai écrit celui qui rôde chez Bataille et Klossowski - multiplie les virtuelles de mon texte. J'avais prévu une fin, avec la révolte des femmes qui

« Mon père est un écrivain assez connu. Il fréquentait Mounier, Mauriac, Gabriel Marcel et Berlioz. C'est pourquoi, par subversion, j'ai détourné dans le Récit les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola. Nous venons d'une famille de professeurs et de notaires. Mon frère a donné autrefois un essai à Gallimard... Il a une théorie, selon laquelle une « méditation » nous pourrait en séparer dans ce livre qui lui appartient autant qu'à moi. »

« Il a pris mes manuscrits, il y a dix ans, les a mis en ordre et com-



BERNARD THOMAS

mettaient à sa bibliothèque. Je songeais à l'enfermement de Sade à la Bastille, délivré par l'écriture.

« Une vraie bibliothèque m'a inspiré. Elle est pourtant minuscule et je n'y suis allé qu'une fois. Elle est logée dans le tanière, sur le dôme du musée Guimet. Quatre lecteurs seulement peuvent s'y asseoir. Des fenêtres, assez hautes pour ne laisser voir que le ciel, y filtrent une lumière d'aquarium. »

La prose cérémonieuse de Puysegur, adaptée à la description des rites qu'elle secrète, est proche de celles de la *Nadja* de Breton ou de Sébastien de Fardoulis-Lagrange. Elle évoque aussi les fastes funéraires, de pierre et de sang, des romans de Walpole et de Beckford, tels que les a décrits Annie Le Brun dans les *Châteaux de la subversion* (1). Publiée avec trente ans de retard, la production de Puysegur fascine comme un champ de fouilles.

mentés. Je les relis comme s'ils étaient l'œuvre d'un autre. J'ai même découvert avec étonnement l'ambition de mon projet. Mon frère voudrait que je renonce au masque de Puysegur mais j'ai le plan d'une suite en Récit. J'ai déjà commandé un volume de Stace, publié à Londres. Ce poète latin a composé une *Thébaïde* dont je me servirai. Mon frère, pour sa part, a commencé une *Thébaïde* dont je me servirai. Mon frère, pour sa part, a commencé une *Thébaïde* dont je me servirai. Mon frère, pour sa part, a commencé une *Thébaïde* dont je me servirai.

RAPHAËL SORIN.
* LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE de Puysegur. Flammarion, coll. « Textes », 312 p., 100 F.

(1) Fayard, 1982.

philosophie

Le long voyage de Heidegger

Il est révéralé ou détesté. « Roi secret de la pensée en ce siècle », selon la belle formule d'Hannah Arendt, ou bien « jargonneur » obscur, accusé à détruire la raison, aux yeux d'Adorno ou de Lukacs. Peu de pensées dans l'histoire se sont vues aussi chargées d'honneur et d'indignité que celle de Martin Heidegger, né en 1889 à Messkirch, dans le pays de Bavière, où il est mort en 1976. Peu ont cette ampleur, et cette puissance si malaisée à cerner. Aucune peut-être ne nous est aujourd'hui si proche et si lointaine.

L'ÉNORME volume que les Cahiers de l'Être consacrent à Heidegger, sous la direction de Michel Haar, évite le piège de l'hagiographie comme l'abandon des bilans, délaissant l'obscurité des chapelles autant que les clarifications réductrices. Ni manuscrite ni auctoriale, cette œuvre révèle d'ores et déjà indispensable à une lecture de Heidegger plus attentive à sa parole qu'à sa légende. Outre des textes du maître, pour la plupart inédits ou introuvables, des correspondances (avec Roger Mynier notamment) et une sobre et émouvante iconographie, la bonne trentaine de contributions rassemblées accompagnent l'œuvre et sa démarche sur de multiples sentiers convergents.

Impossible d'en citer tous les auteurs, parmi lesquels les proches « historiques » (Jean Beaufret, Walter Biemel, Otto Pöggeler, Henri Elrault, etc.) voisinent avec des philosophes qui, à des titres divers, recourent de Heidegger l'impulsion de leurs travaux (Jacques Derrida, Gérard Granel, Hans Georg Gadamer, etc.). Notons seulement que ce groupe apparemment hétérogène, où les générations et les nationalités se mêlent, est uni, loin de toute allégeance à une doctrine, par une dette commune envers celui qui a tracé le chemin.

Un étrange bonhomme, qu'une série de souvenirs nous dépeignent aussi simple que dense, le regard trop profond pour sa banale silhouette. Un « professeur exceptionnel », selon les termes de Herbert Marcuse, dont tous disent le pouvoir de libération plus que d'envolement, la présence lumineuse et l'exigence sans faille. « Lorsque Heidegger faisait cours, note Hans Georg Gadamer, on voyait surgir les choses devant soi, comme si elles eussent été physiquement palpables. » Laisser parler un texte, savoir se mettre à son écoute, patiente, attentive, jusqu'à ce point où, sous l'apparence connue, surgit une question déjà là et jamais encore entendue — voilà ce qu'il apprendait à ses étudiants, qu'ils aient ou non quelques semaines sur quelques lignes.

Bataille de géants

Homme de la campagne, écrivain à l'aise de coteau, la fenêtre ouverte, dans sa « hutte » de la Forêt-Noire, Heidegger confiait un jour à Walter Biemel : « Lorsque je me rends à Karlsruhe, je me sens déjà à l'étranger. » Cet enracinement dans un sol familier, comme celui de sa pensée dans la langue allemande, on peut bien sûr le suspecter, y flâner aussi-tôt que relâché par la passion ou la réaction. On peut aussi voir la condition d'un tout autre voyage



CAGNAT.

physique — dialoguant avec Aristote, Descartes, Kant, Fichte, Schelling — pour montrer que, de multiples manières, elle ne disait qu'une chose : l'oubli de l'Être, sur lequel elle se fonde. Cette « question de l'Être », mystérieuse et simple, désignée dès Sein und Zeit (L'Être et le Temps) qui, en 1927, valut à son auteur une renommée mondiale, le penseur n'a cessé de la reformuler, de s'en approcher toujours plus, jusqu'aux limites extrêmes de ce que l'actuel langage peut endurer.

« Dire l'Être », en termes clairs et nets, serait tâche impossible, dans la mesure où la netteté d'un discours logique suppose précisément, pour se constituer, qu'elle masque l'Être en le déformant. Qu'il faille toute une vie pour seulement commencer à entendre une telle question, Heidegger n'hésite pas à l'affirmer. Comment une époque aussi hâtive, confuse, oublieuse que la nôtre pourrait-elle ne pas hauser les épaules, et tourner son regard ailleurs ? D'autant, dira-t-on, qu'il ne s'agit là que d'obscures ruminations de philosophe. Comment nos vies, notre histoire, économie et politique mêlées, pourraient-elles en être affectées ?

Heidegger est ici catégorique : « Seule la pensée agit. » L'âge de la technique où nous sommes, débordés par un dispositif planétaire qui nous manipule et nous échappe, est le déplacement de la métaphysique achevée. Pour simplifier : sans Platon, Aristote et Descartes, sans, au départ, une certaine façon de dis-

poser l'homme, la nature et le savoir, nous n'en serions pas à redouter que des ordinateurs décident seuls de la conflagration nucléaire, pendant que l'on congèle des embryons tout en jonglant avec la génétique. Cheminer en direction d'une sortie de la métaphysique, ce serait rendre possible pour l'homme une autre histoire, une autre manière d'habiter le monde.

chologique : l'orgueil du penseur l'aurait plutôt conduit à attendre des excuses de Hitler pour avoir été trompé, selon une boutade d'Ernst Jünger. Peut-être. Mais qui le saurait ?

Je verrais, pour ma part, à ce silence un autre sens possible : que la politique aujourd'hui n'est rien, ou ne peut être que la voie de l'horreur, dont rien ne peut être dit. Leçon rude à entendre, mais plus à la hauteur de l'œuvre, me semble-t-il, qu'une affaire de caractère, qui n'est évidemment pas exclue.

« Es el antipodo del germano de Hitler », écrivait le poète Antonio Machado, en 1938, peu avant la chute de Barcelone, en parlant de l'homme selon Heidegger. Clairvoyance du poète et confusion des perroquets. Clairvoyance de Hölderlin, que Heidegger affirme simplement prolonger et accomplir. Il faudrait pouvoir parler de ce long dialogue entre poète et penseur, qui « habitent proches sur les monts les plus séparés ». Lectures de Georg Trakl, de Rainer Maria Rilke, de Stefan George, où Heidegger amorce la fin de cette rupture entre philosophie et poésie, que Platon lui-même déjà jugeait ancienne.

C'est dire que le temps pour comprendre, s'il s'achève un jour, ne se mesure pas ici en années ni même en décennies. Les Œuvres complètes (plus de soixante-dix volumes) devraient voir leur publication se terminer avec le siècle (2). Ces Cahiers sont un pas, mais...

Chacun va et chacun parvient
Ici lieu où il peut atteindre.

Ce vers de Hölderlin fut le dernier de ceux, choisis par Martin Heidegger, que son fils Hermann prononça devant sa tombe ouverte, selon son vœu.

ROGER POL-DROIT.

* MARTIN HEIDEGGER, Cahiers de l'Être, publiés sous la direction de Michel Haar, 522 p., 240 F (Ed. de l'Être, 41, rue de Verneuil 75007 Paris).

(1) La revue Le Débat (Gallimard) publie dans son numéro 27, novembre 1983, la traduction par F. Fédier des deux textes de Heidegger sur la question : « L'Université allemande envers et contre tout » (1933) et « Le Recteurat 1933-1934, faits et explications » (1946).

(2) Gallimard vient de publier la traduction française du tome 32 de l'édition allemande. Il s'agit de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, un cours que donna Heidegger en 1930-1931. Texte établi par Ingrid Götting, traduit par Emmanuel Martineau, 342 p., 100 F.

Les excuses de Hitler

Est-ce parce que la seule interférence visible entre la biographie de l'homme et les événements du siècle fut la triste affaire du réectorat nazi ? Avec la précision et l'objectivité, un dossier complet de Jean-Michel Palmier sur « Heidegger et le national-socialisme » fait à nouveau justice de tous les malentendus et délires suscités par les dix mois où, en 1933, Heidegger, élu recteur de l'université de Fribourg, fut membre du parti hitlérien, avant de démissionner et de se retrouver durant une décennie en butte à l'hostilité du pouvoir. Ce fait fit tâche pour certains, et déforma leur écoute. D'autant plus que Heidegger, s'il s'est expliqué sur les faits et sur ses actes, n'a jamais condamné sa propre erreur (1). Il en est pour qui, on peut le comprendre, ce silence pèse lourd. Jean-Michel Palmier en propose une explication psy-

société

L'Etat et la Providence

PROCLAMÉE dans l'enthousiasme en février 1848, la deuxième République signait son arrêt de mort quatre mois plus tard, en écrasant dans le sang la révolte des ouvriers parisiens qui réclamaient « du travail et du pain ». Cette rencontre brutale entre la politique et le social est considérée par le sociologue Jacques Donzelot, comme « le traumatisme initial » qui donna naissance à la République moderne. Une idée nouvelle apparut sur les barricades : que la République ne devait pas seulement donner la souveraineté au peuple ; elle devait aussi lui reconnaître le « droit au travail ».

Ainsi était lancé un débat qui a marqué toute l'histoire de notre démocratie : jusqu'où l'Etat peut-il et doit-il aller dans la gestion du social ? Doit-il, comme l'exigent les libéraux, se contenter de garantir le respect de contrats librement consentis entre des sujets autonomes ? Ou, comme le veulent les socialistes, intervenir directement dans l'organisation du marché et de l'emploi, se transformer lui-même en entrepreneur pour garantir le travail de chacun ? Comme on le voit, on n'a pas fini d'osciller entre ces deux conceptions extrêmes de l'Etat.

La notion nouvelle qui a mûri dans ce long avènement de la démocratie est celle de solidarité. Peu à peu s'est formée l'idée que la société n'était pas simplement une collection d'individus théoriquement égaux en droit, mais une collectivité vivante, qui avait des devoirs envers les plus faibles et les plus démunis.

Cette idée s'est inscrite dans les faits, grâce à des systèmes de assurances et de protections syndicales, qui visaient à éliminer la violence et l'irrationalité dans les relations entre le patronat et les travailleurs. A côté des deux grands pouvoirs que sont la politique et l'économie s'en est instauré un autre : le social, et la tâche de l'Etat, serait de coordonner les relations entre leurs différentes logiques.

L'équilibre entre ces trois pôles n'est pas simple à maintenir : le risque est grand pour l'Etat, soit d'être dévoré par la puissance des monopoles ou des syndicats, soit de chercher à s'emparer de tous les leviers de

commande, au nom d'une compétence technocratique surnatuelle. Si le risque numéro 1 semblait grand entre les deux guerres (ce qui a pu expliquer la montée du fascisme et du communisme), c'est le second qui a prévalu dans la période récente, avec la théorie de l'Etat-Providence prenant directement en charge le développement de l'économie, la promotion de la société et la sécurité des individus.

Or c'est cette notion même qui est maintenant en question. A cause de la crise économique et parce que, comme le montre Jacques Donzelot dans son livre, l'Etat-providence a « dévalorisé » la société. Il a réduit l'initiative et la responsabilité. Entre lui-même (qui dispense tous les biens) et l'individu (assisté), il a fait le vide.

Cette carence explique, selon Jacques Donzelot, l'apparition des deux grands mouvements de contestation des vingt dernières années : le gauchisme, qui veut « changer la vie », c'est-à-dire faire rentrer dans le champ du social les désirs qui en avaient été refoulés par la rationalité technocratique ; et le réformisme, qui veut « changer la société », c'est-à-dire réintroduire l'initiative individuelle, la créativité, la négociation dans un jeu social paralysé par les bureaucraties.

Aujourd'hui, Jacques Donzelot présente l'émergence d'une nouvelle revendication liée au « besoin social », dernier en date des besoins recensés, mais premier au hiérarchique des produits offerts pour aborder les années 80.

Les années 80 seront-elles « socialistes » ? Souhaitons-le, avec l'auteur, si cela veut dire, pour chacun, plus de liberté, d'invention, de convivialité. Après tout, notre siècle rationnel croit à être débarrassé de l'image supposée de la Providence. Ce n'est pas pour la voir réapparaître sous le masque glacé de l'Etat... A bas donc la Providence et vive le Social !

FREDERIC GAUSSEN.

* L'INVENTION DU SOCIAL. ESSAI SUR LE DECLIN DES PASSIONS POLITIQUES, de Jacques Donzelot. Fayard. Collection « L'Esprit de la politique », 263 p., 75 F.

LES OEUVRES COMPLETES DE

BALZAC

Aux Editions du Club de l'Honnête Homme

« L'homme, la société, l'humanité seront décrits, jugés, analysés... dans une œuvre qui sera comme les Mille et une nuits de l'occident ».

(Balzac, Lettre à Mme Hanska.)

Cette œuvre romanesque, la plus grandiose qui ait jamais été écrite, vous est aujourd'hui proposée en 24 volumes.

Une édition, dont la présentation de style et d'ordonnance rigoureuse, est strictement conforme au plan choisi par Balzac.

Une édition augmentée d'un considérable appareil critique. Notes, notices, appendices complètent chaque tome et forment un appareil critique indispensable à la pleine compréhension de l'œuvre.

L'univers de Balzac reconstitué par l'image. Près de 400 illustrations, véritable encyclopédie par l'image, reconstituent l'univers dans lequel ont vécu Balzac et ses personnages.

24 volumes reliés plein cuir bleu marine, limbrés à l'or et à froid à l'aide de fers originaux gravés d'après des vignettes balzaciennes.

Editions du Club de l'Honnête Homme, Lucie Fieschi, éditeur, 32, rue Rousselle, 75007 Paris. Tél. 783.61.85.

Veillez nous faire parvenir gratuitement et sans engagement de ma part une documentation sur :

☐ Les Œuvres complètes de Balzac ☐ Flaubert ☐ Proust ☐ Colette ☐ Labiche ☐ Les Œuvres de Céline ☐ Les Œuvres complètes de Camus ☐ Le Théâtre complet de Sacha Guitry ☐ L'Œuvre romanesque de Sartre/Beauvoir ☐ Les Romans historiques d'Alexandre Dumas (XVI^e et XVII^e siècles).

Nom _____ Prénom _____ Profession _____
Adresse _____ Code postal _____

Editions du Club de l'Honnête Homme, Lucie Fieschi, éditeur, 32, rue Rousselle, 75007 Paris. Tél. 783.61.85.

CONFÉRENCE
MARDI 28 FÉVRIER, à 18 h 30
Criminalité et criminologie
en France et au Canada

par Denis SZABO, professeur
à l'université de Montréal

A l'occasion de quelques exemples typiques,
D. Szabo illustre les convergences et les
divergences entre la criminalité et la justice
française et canadienne.

CENTRE CULTUREL CANADIEN
5, rue de Constantin (7^e) - 551-35-73
Métro Invalides - Entrée libre

LIVRES ANCIENS

Librairie
MUNARI

9, rue Bayard
F 38000 GRENOBLE
CATALOGUE

Envoi contre 4 F. (timbres)

3^e édition
MECANIQUE
DES MONNAIES
Jacques RIBOUD, préface
H. GUTHRIE
2^e édition, complétée avec le
MONÉTARISME - 504 pages
Editions de la P.P.P. - 17, rue de la Harpe - 75007 Paris - 557.55.43

ALF SCHWARZ
Professeur à l'Université Laval (Québec)

Les dupes de
la modernisation

Développement urbain et
sous-développement en Afrique

A partir d'une série d'enquêtes empiriques réalisées principalement au Zaïre, une critique du développement « mimétique » africain moderne.
304 p., 98 FF

Nouvelle Optique

Diffusion CLANCIER-GUENAUD Distribution DISTIQUE

LAENNEC (1781-1826)

Un numéro spécial de la Revue du Palais de la Découverte
édité à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Laennec, la seule
publication des conférences présentées au colloque du Collège de
France.

Laennec professeur au Collège de France, Laennec médecin,
Laennec humaniste parisien, la diffusion de l'œuvre étrangère de Laennec
346 pages - Franco France 52,50 FF - Franco Étranger 55,50 FF

Palais de la Découverte, av. F.-D. Roosevelt, 75008 PARIS

Le Monde

culture

CINÉMA

UNE RÉTROSPECTIVE POUR LE RÉALISATEUR DE « NOSTALGIA »

Le cas Tarkovski

Au Festival de Cannes 1983, Andreï Tarkovski, cinéaste soviétique, a reçu pour *Nostalgie* (tourné en Italie) le Grand Prix du cinéma de création, en partage avec *l'Argent* de Robert Bresson. Avant la sortie du film (prévue courant mars), Gaumont organise une rétrospective commerciale (à Paris, à partir du 22 février, puis en province) de l'ensemble des films de Tarkovski. Copies soignées, nouveaux sous-titres. Une occasion de faire le point sur l'artiste et son œuvre, sur son cas.

En 1956, après le XX^e congrès du Parti communiste et le rapport de Krouchtchev sur les crimes de Staline, le cinéma soviétique, officiellement libéré du « réalisme socialiste » et du culte de la personnalité, connaît ce qu'on appelle le « dégel », représenté surtout, aux yeux de l'Occident, par *le Quatrième et l'Un* de Grigori Tchoukrai. Et quand passent les *ciopans*, de Mikhaïl Kalatozov. N'étant plus contraints aux démonstrations doctrinaires, ne craignant plus l'accusation de « formalisme », les cinéastes traitent des thèmes nouveaux, se livrent à des recherches esthétiques, pour eux grisantes.

A partir de 1965, l'étape se resserre. Il faut alors se replier sur un académisme prudent. Pourtant, ces années ont permis l'éclosion de jeunes réalisateurs dont le talent, les audaces et le non-conformisme amènent un changement considérable, même si, par la suite, ils vont avoir plus ou moins mal à partir avec la bureaucratie. Parmi eux, Grigori Daniélia, Gleb Panfilov, Otar Iosseliani, Andreï Mikhaïlov-Kontchalovski (dont le frère, Nikita Mikhaïlov se révélera, lui, dans les années 70), Serge Paradjanov et Andreï Tarkovski.

Andreï Tarkovski est né en 1932, Géologue en Sibirie, de 1954 à 1956, il entre, ensuite, à l'école de cinéma d'Etat, où il passe quatre ans sous la direction de Mikhaïl Romm, cinéaste qui avait dû s'accommoder des exigences du réalisme socialiste. L'influence de ce « professeur » se sent quelque peu dans le *Rouleur compresseur et le violon*, moyen métrage, travail de diplôme de fin d'études de Tarkovski (42 mn.). Un petit garçon apprend à jouer du violon. Il n'est pas donné pour cela. Il découvre la vie ouvrière en se liant d'amitié avec un conducteur de rouleau compresseur. Ce sujet — du genre édifiant — amène une description réaliste d'un quartier populaire de Moscou, mais, habilement, Tarkovski réussit à introduire des scènes poétiques à la limite du rêve. Il montre ses qualités de technicien par des images multipliant le visage de l'en-

fant ou un détail du décor dans le même cadrage, et par ses mouvements d'appareil.

Après cet exercice « scolaire », il manifeste son véritable tempérament dans son premier long métrage, *l'Enfance d'Ivan* qui, au Festival de Venise 1962, reçoit le Lion d'or, ex aequo avec *Journal intime* de Valerio Zurlini. Un gamin d'une douzaine d'années, dont la famille a été massacrée par les nazis, lutte à sa manière comme agent de renseignement de l'armée soviétique. Le thème de la guerre patriotique est traité à travers quelques personnages fortement individualisés. Un fleuve boueux, étrange, sert de *no man's land* entre les lignes militaires et l'on aperçoit tout juste une patrouille allemande.

Dans une forêt de bouleaux merveilleusement filmés en noir et blanc, Tarkovski œuvre une parenthèse sentimentale : un capitaine cherche à séduire une infirmière-lieutenant, tandis qu'un soldat, jaloux, erre sous les arbres. Ivan rêve, parfois, à son bonheur ancien, et de superbes intermèdes, où l'on voit des pommes tombées d'une charrette et mangées par des chevaux) rendent encore plus frappantes la haine et la révolte de l'enfant face à l'horreur suggérée du nazisme. Jean-Paul Sartre, qui défendait ce film, attaqué par la critique de gauche, a écrit : « *Ivan* est un jouet, c'est un monstre ; c'est un petit héros ; en vérité, c'est la plus innocente et la plus touchante victime de la guerre ; ce garçon, que l'on ne peut empêcher d'aimer, a été forgé par la violence ; il l'a intériorisée. » Le peuple russe ne s'ennuie plus dans une entité, une collectivité mais dans l'angoisse de la vie, de la liberté, en rapport étroit avec l'attitude humaniste, la nature.

Le « Pêche » d'Andreï Roubiev

En 1965, Tarkovski commence le tournage de *Andreï Roubiev*, histoire d'un moine, peintre d'icônes du quinzième siècle, Andreï Mikhaïlov-Kontchalovski a travaillé au scénario. Cette fresque grandiose bénéficie de moyens importants, mais les autorités soviétiques vont la mettre sous le boisseau, la refusant longtemps aux festivals occidentaux, sous prétexte qu'elle n'est pas achevée, qu'elle a besoin de retouches. Andreï Roubiev est finalement autorisé au Festival de Cannes 1969, mais hors compétition. Il y remporte le prix de la critique internationale. Un distributeur indépendant, Boris Gourevitch, l'achète pour la France, et gagne de vitesse les représentants soviétiques qui voulaient annuler le contrat. Le film sera présenté à Moscou seulement en 1972 sans bé-

néficer, d'ailleurs, d'une large diffusion.

Qu'avait-il d'inquiétant ? Certainement pas sa beauté esthétique, son exaltation de la nature (l'eau, le ciel, les arbres, la neige) et de la culture nationale naissante à une époque où la Russie n'était qu'un grand duché soumis à la puissance des Tartares. Mais, sans doute, ses envolées lyriques, l'aspect mystique d'un artiste refusant de travailler sur commande, faisant venir de silence pour un « pêche » dont il a gardé le secret, l'opposant au malheur et à la souffrance. L'âme russe passe déjà, ici, et la réalisation fait de Tarkovski un des plus grands cinéastes mondiaux.

Mais telle scène où Roubiev jette de la boue sur un mur blanc, réalisant en quelque sorte une peinture abstraite en refusant de créer pour une religion officielle, soulève implicitement le rapport de l'art et du pouvoir. Or, c'est le temps où Pasternak et Soljenitsyne apportent la contestation des intellectuels, des artistes. Comme Eisenstein, avec la deuxième époque d'*Ivan le Terrible*, Tarkovski s'entend reprocher des déformations historiques. Dans son cas cependant, la polémique reste vague, la censure larvée. L'Unité spirituelle du peintre d'icônes, les questions qu'il pose sur la vérité esthétique et morale de son œuvre ne font, à l'extérieur, que de petites vagues. Tarkovski est mis, quelque temps, en sommeil. Bien qu'acclamé, en URSS d'une façon très réservée, son film suivant, *Solario*, sujet de science-fiction sublimant des idées philosophiques sur le progrès, la responsabilité de l'homme dans l'exploration de l'univers cosmique, va à Cannes, sans histoire, en 1972 et en rapporte le prix spécial du jury.

Miroir (1974), en revanche, soulève une tempête. Récit brisé, afflux de souvenirs subjectifs, images où alternent le couleur, le noir et blanc, le sépia, faits historiques comme l'exil des réfugiés de la guerre civile espagnole, la guerre de Hitler, la bombe atomique, le schisme, la tension sino-soviétique, introduisant dans une évocation autobiographique, c'est trop transgresser les consignes officielles. Les investigations de la mémoire et les épisodes d'une existence où le passé et le présent se confondent, organisés autour d'une figure de femme (la mère et l'épouse jouées par la même

actrice), forment un admirable kaléidoscope, bien loin de correspondre à « l'art de masses » prôné en URSS. Une modeste sortie aura lieu, pourtant, quelques mois plus tard à Moscou. Et Gaumont obtient le film pour Paris — où Tarkovski peut venir en compagnie d'une délégation officielle, au début de 1978.

Que de beautés dans cette œuvre animée d'un grand amour de la terre et de l'âme russe. Chant de la nature verdoyante, de l'isba familiale, du feu et de l'eau, du bonheur de l'enfance qui se dérobe à l'âge adulte, chant des poèmes d'Arseni Tarkovski, le père du cinéaste, facettes de la réalité et de l'inconscient. Tout ramène à la Russie, à son histoire, à sa culture. Ce film, considéré comme « élitiste » en URSS où des confrères envieux rendent hypocritement hommage au talent artistique du cinéaste, mais l'écrase sous les nécessités d'un nouveau « réalisme socialiste », peut se porter aux premiers rangs du cinéma mondial, tout en honorant son pays.

La zone interdite

Là est, justement, l'ambiguïté de la position de Tarkovski : on le retrouvera dans *Stalker* (1979) qui, après un jeu de cache-cache bureaucratique, sera présenté à Cannes, hors compétition, en 1980. Quel producteur, en France, même avec des rapports de coproduction, prendrait le risque de faire réaliser des films comme *le Miroir* ou *Stalker*, cette dernière métaphysique dans une zone interdite où un écrivain et un savant se font guider par un passeur clandestin, dans les ruines et l'atmosphère liquide, humide et inquiétante, vers une Chambre où tous les vœux se voient exaucés, peuvent être réalisés. Aucun, sans doute. En URSS le cinéma d'Etat permet des entreprises de ce genre — car les films ont bien été tournés, sans qu'on puisse prétendre que Tarkovski, surveillé depuis Andreï Roubiev, ait pu abuser de sa liberté dans la narration, les scénarios et la façon de réaliser — quitte à les étouffer ou à ne pas les diffuser.

S'il a subi plus de tracasseries et de vicissitudes que Iosseliani, par exemple, Tarkovski n'a pas été brisé, emprisonné et quasiment détruit comme Paradjanov. Il n'a rien d'un cinéaste « officiel », mais, culturellement, il a pris, à l'étranger, une telle importance qu'on peut se montrer fier de lui ou faire semblant. Ce qui paraît, de chez nous, incohérent, arbitraire, dans l'attitude des responsables du cinéma soviétique, obéit, en fait, à une logique froidement appliquée du système.

Après tout, Tarkovski est aussi profondément russe par ses films que Dostoïevski par ses romans. Des calculs entretiennent dans son « exportation » ? Ce n'est pas nous qui pouvons répondre, ni ses propres déclarations. Tarkovski est allé, librement, réaliser à Rome, *Nostalgie*, cette déambulation superbe et bouleversante de l'exil et du mysticisme où surgit de la mémoire, la Russie, patrie affective. Il ne porte pas son génie comme un défi. Mais il réside encore hors d'URSS et on parle d'un projet qui l'amènerait en Suède.

La mort d'Andropov, au moment où s'annonçait, en France, l'intégrale de Tarkovski, a suscité une sorte de fièvre, accompagnée de rumeurs sur une dissidence probable du cinéaste. Du coup, même ceux qui, chez nous, ne lui ont manifesté qu'une attention polie, le porteraient en triomphe. De telles spéculations sont d'une maladresse insigne. En l'état actuel des choses et de la situation personnelle de Tarkovski, on ne sait pas se qui, au juste, elles peuvent servir le jeu.

JACQUES SCLIER
* Cosmos et 14-Juillet-Bastille.

ROCK

EURYTHMICS A L'OLYMPIA

Image chic, musique choc

On était debout sur les fauteuils de l'Olympia pour le concert d'Eurythmics le mercredi 22 février. Dès l'entrée en scène et jusqu'à la fin du second rappel, il a fallu imaginer les contorsions les plus acrobatiques pour se ménager un champ de vision entre deux têtes, trois jambes et un coude. Acquis d'avance, le public est venu célébrer un groupe qui fait, cette année, ses débuts sur scène mais dont le succès international s'est bâti, en deux ans et trois albums, sur des vidéo-clips qui ont su combiner une image marquante et une musique de poète.

Phénomène de mode ? Pas seulement : ce qui aurait pu passer au départ pour un joli « coup » monté par des faiseurs habiles a vite été égayé par une inspiration riche et diversifiée, un esprit de synthèse qui répond parfaitement à l'humeur du moment. De *Sweet Dreams*, le premier tube un peu trop guindé et maniéré, aux compositions de Touch (le nouvel album), Ann Lennox et Dave Stewart, qui constituent le duo de base, ont développé un style qui pourrait bien servir de parangon au rock des années à venir.

Ici pas de futurisme — les Eurythmics ne sont pas des visionnaires, juste des interprètes éclairés — mais un modernisme qui trouve la juste mesure entre la technique et les influences d'essence traditionnelle. Rhythm'n'blues des années 60, funk des années 70, rock électronique des années 80, musique africaine et rythmes insaisissables à l'occasion, sont parvenus à synthétiser sans pour autant perdre leur âme ni leur énergie et surtout pas leur fonction dansante. Ne pas oublier un seul instant de la mélodie instantanée, une voix superbement dessinée, une tach-

nique maîtrisée et une originalité de ton. Le look fait le reste.

Cheveux oranges et regard turquoise, c'est Ann Lennox, hybride de David Bowie (version féminine avec la robotique télescopée des mouvements, l'androgynie suggérée, la coupe et la couleur des cheveux époque Ziggy Stardust) et de Grace Jones (version blanche, sensuellement glacée, excentricité contrôlée, tempérament mystérieux). A ses côtés, Dave Stewart tient le rôle de l'émouvant gars, un brin décalé dans la mise (à la limite du ringard), signasse blonde hérissee, visage caché derrière des lunettes teintées, c'est l'homme de l'ombre qui tient la guitare et les synthétiseurs, et qui se réserve les flics.

Sur la scène, aménagée de drapés hollywoodiens qui encadrent des écrans pour les light-shows, on joue la carte du spectacle en grandes pompes, façon revue de casino, tenue de soirée exigée. Le duo est étoffé de musiciens d'appoint : un batteur, un bassiste, un synthétiseur, deux cuivres papillonnés en smoking et trois choristes percutées noir à l'unisson et moussées dans des tailleurs blancs. A tout seigneur tout honneur, Ann Lennox change de toilette au rythme des rappels : gante rouge sur les lèvres, bustier noir et pantalons quadrillés en noir et blanc, puis coiffe en panthère et chiffe coordonné en bandoulière pour terminer en smoking de cuir noir style Thierry Mugler.

L'image à la chic, la musique à la choc, on l'a vu à l'Olympia hier soir, Eurythmics a pris un ticket en première classe pour la décadence.

ALAIN WAHS.

* Discographie chez RCA.

VARIÉTÉS

Roger Pierre et Jean-Marc Thibault s'amusent

A l'âge de soixante ans et après huit années de séparation, le tandem Roger Pierre et Jean-Marc Thibault s'est reformé pour des « premiers adieux » (*le Monde* du 5-6 février). Ils présentent sur scène une vingtaine de sketches sur près de trois cents qu'ils ont écrits en vingt-huit ans de collaboration. La popularité de ces hommes-orchestres a été si forte dans les années 60 et 70 que des premières représentations le public, sans doute nostalgique dans sa majorité, a rempli la salle.

Roger Pierre et Jean-Marc Thibault ont rassemblé des chansons-histoires, des parodies, des farces et des petites comédies de leur début quand fleurissait la mode existentielle à Saint-Germain-des-Près (*Dans les foyers de Vincennes*, *Le Synchro*, *le Coucouchou*, la *Seau-nelle* de 1914, la *Guerre en dentelle*) et des sketches conçus entre 1960 et 1975 (*le Téléviseur du soir*, la *Leçon de danse*, les *Deux Skieurs*). Le comique est générale-

ment fondé ici sur une situation banale et quotidienne, tient beaucoup compte de la réalité physique des spectateurs et n'a pour ambition que de donner du bonheur sans artifice, sans art. En toute modestie et simplicité.

Les deux caricaturistes ne se privent pas d'entrer dans la bouffonnerie mais leur fantaisie ne néglige pas non plus le rêve ou la tendresse. Ils jouent sur les accoutrements, les perruques multicolores, les bruits dans ce qu'ils ont de cocasse, le geste et le mot.

Bien sûr, et Roger Pierre et Jean-Marc Thibault ont eux-mêmes conscience, leur comique a pris un coup de vieux dans le fond, la forme et le rythme. Mais quelque chose dépasse ce constat : le plaisir communautaire de deux comiques d'être ensemble, de faire rire et de rire eux-mêmes de leurs gags.

CLAUDE FLEUTER.

* Théâtre Antoine, 20 à 30.

CLASH BLOQUE. — Le concert de Clash, programmé ce jeudi 23 février à l'espace BASTI, est reporté à une date ultérieure. Les musiciens ont assuré mercredi à l'aéroport de Roissy, mais le camion transportant leur matériel est resté bloqué à la hauteur de Lille. Le concert aura lieu, selon toutes probabilités, le 1^{er} Mars, au même endroit.

CARRE SILVIA MONFORT

106, rue Brandon 15ème

LE BEAUX
« le choc de deux mondes »
531-28-34

POUR LES SALLES VOIR LIGNES PROGRAMMES

Née pour être Star,
Hollywood l'a créée.
Hollywood l'a détruite.



UN FILM DE
BOB FOSSE

STAR 80

avec BOB FOSSE « STAR 80 »
MARCEL HENNINGWAY - ERIC ROBERTS - CLIFF ROBERTSON - CARROLL O'CONNOR
ROGER REES - DAVID CLEGGAN - RALPH BURNS - ALAN HEM
SVEN NYKVIST - WOLFGANG GLATZ - KENNETH UTT
Interdit au moins de 13 ans

L'Australie à Bondy

Le neuvième Festival cinématographique de Bondy a lieu du 24 février au 1^{er} mars. Organisé par l'Association Bondy-Culture avec le concours de la municipalité, la manifestation s'est toujours tournée vers l'histoire, telle qu'elle est représentée à l'écran, l'examen des « genres », ou la découverte des cinémas nationaux. Son thème, cette année, est l'Australie, un cinéma des grands espaces. Patrick Bauchau, interprète de Wim Wenders dans *l'Etat des choses*, apporte son témoignage.

On verra un rareté, *Le route* est ouverte de Harry Wyatt (1946), des œuvres de Peter Weir (*Pique-nique* à Hanging Rock, *La Dernière Vague*, *Gallipoli*), Fred Schepisi (*le Terrain du diable*, *la Complainte de Jimmie Blacksmith*), Bruce Beresford (*le Prix de la sagesse*), Henri Sefran, Jim Sharman, Ken Hannam, John Power. Il y a, dans ce programme bien composé, quelques inédits.

* Renseignements : Association Bondy-Culture, 23 bis, rue Roger-Salengro, 93140 Bondy. Tél. : 847-18-27 et 847-31-10 poste 267.

GALERIE KATIA GRANOFF

92, rue du Fg-St-Honoré, 8° - 13, quai de Conti, 7°

CIOBANU

Du 21 février au 15 mars

POCHE MONTPARNASSE - 75 Bd. du Montparnasse - LOC : 548-92-97

JANDELIN
et dans
JEAN DAVY
mise en scène Etienne BIERRY

« Remarquable Janeline » LA CROIX. « Un acteur admirable : Jean Davy... une débutante qui fascine : Marion Bierry » LE MATIN.
« Un joli spectacle émouvant, sans complaisance » FIG-MAG. « Bouleversant » LE MATIN
« Truculent et touchant... musique de chambre pathétique et vive ; un nouvel écrivain » NOUVEL OBSERVATEUR.
« Exceptionnelle mise en scène » QUOTIDIEN DU MÉDECIN.

COMMUNICATION

M. MONTAND, LA CRISE ET ANTENNE 2

La télévision roule pour elle-même

« Vive la crise ! » fait l'événement. Comme tous les grands moments de télévision, l'émission dérange, brouille les cartes, perturbe les discours établis. M. Pierre Bérégovoy et Jacques Barrot ont eu du mal, quelques minutes après, à retrouver leurs références et leurs clivages. Le lendemain, c'est la ruée des plumes : les économistes contestent, rectifient, s'indignent ; les politiques hésitent entre la récupération et la dénonciation.

L'événement, pourtant, ce n'est pas Montand mais la télévision, l'avènement d'un instrument conscient de sa puissance et en jouant sans scrupules, un instrument dont Pierre Desgraupes réclame il y a deux jours dans le Monde la privatisation. Pascale Breugnot, la productrice de « Vive la crise », a déjà marié dans « Psy show », la psychanalyse, le courrier du cœur et le café-théâtre. Cette fois-ci, elle va plus loin et fait sauter les barrières entre l'information et le commentaire, la réalité et la fiction, le magazine et l'appel aux Français. Elle

se sert pour cela de la star de la chanson comme commissaire au Plan, de Christine Ockrent comme de l'énarque du Puy-du-Fou.

Dans ce show où personne n'est à sa place, la parole politique circule pour une fois sans codes, sans conventions, sans recourir pour un quelconque parti. Pascale Breugnot roule pour Desgraupes. Desgraupes pour sa télévision et la télévision pour son audience, c'est-à-dire pour elle-même. Qui peut prendre en marche cette locomotive emballée ?

Certainement pas le discours politique traditionnel en pleine crise d'identité. Montand président ? Qu'on puisse se poser la question suffit à montrer le décalage entre une société civile à la recherche de nouvelles valeurs, une télévision qui tente parfois d'épouser le mouvement et une classe politique qui a bien de la peine à inventer sa communication.

JEAN-FRANÇOIS LACAN.

PERPLEXITÉ

Difficile de parler d'économie. A trop compliquer on brouille l'entendement. A trop simplifier on tombe dans la caricature. Aussi convaincu qu'il parait Yves Montand dans son rôle de Français moyen qui veut comprendre, l'émission « Vive la crise » laisse perplexité. L'intention didactique ne s'est-elle pas retournée contre ses auteurs ?

On peut craindre que le téléspectateur peu informé des choses de l'économie se soit laissé prendre au

jeu de l'acteur et au raccourci des images. Il est vrai que, si tous les travailleurs immigrés quittaient la France du jour au lendemain, il s'ensuivrait une grande perturbation dans les services et dans la production. Mais de là à prétendre que le pays se trouverait envahi par les défruits, parce qu'il n'y aurait plus personne pour vider les poubelles, c'est travestir la réalité.

C'est rester sur cette idée dépassée que les travailleurs immigrés occupent des places que les Français ne veulent pas. Chez les éboueurs parisiens, précisément, le nombre des étrangers a diminué de moitié,

en moins de dix ans (de 72 % des effectifs en 1975, ils sont passés à 43 % en 1984). Et la France reste propre, que l'on sache !

Cette faiblesse dans la démonstration rejoint un certain goût pour l'exagération quand on nous montre la faillite du Mexique et le krach financier. Sans doute est-ce la loi du genre. La télévision doit frapper fort pour convaincre un peu. Les téléspectateurs sont peut-être repartis persuadés que la crise existe et que la solidarité économique européenne est une des solutions à nos maux. Ça serait déjà ça.

FRANÇOIS SIMON.

Vives réactions syndicales aux propos de M. Desgraupes sur la privatisation

L'ensemble des organisations syndicales d'Antenne 2 ont vivement réagi, mercredi 23 février, aux propos tenus au Monde par le PDG de la chaîne, M. Pierre Desgraupes, sur les avantages d'une privatisation (le Monde du 22 février). Dans un communiqué, les syndicats CGT, CFDT, FO, SNJ, SNJ-CGT « rappellent que la Haute Autorité de la communication audiovisuelle lui a confié la présidence d'une société nationale dont les missions de service public ont été définies par la loi et qu'il ne lui appartient pas de redéfinir cette mission ».

L'intersyndicale réaffirme son « attachement au service public, seul cadre qui garantisse la mise en œuvre d'un programme conforme à l'intérêt de tous les téléspectateurs, tout en les associant aux évolutions techniques présentes et futures ». Et le texte conclut : « Alors que se poursuivent les négociations de la convention collective commune aux organismes de l'audiovisuel public, Antenne 2 ne peut plus être représentée par M. Desgraupes, que le personnel considère comme démissionnaire du service public ».

Si le secrétariat d'Etat chargé des techniques de la communication n'a pas encore réagi aux déclarations du PDG d'Antenne 2, à Matignon, le conseiller du premier ministre, M. Jérôme Clément, les a qualifiées de « scandaleuses ». L'entourage de M. Pierre Desgraupes souligne de son côté que, loin de remettre en cause la mission de service public, le PDG a prôné les moyens de mieux l'assurer en « desservant les carcans susceptibles de freiner l'innovation et la création », pour « permettre au service public de faire face aux mutations technologiques avec le maximum d'atouts dans son jeu ».

Appels d'offre pour le dessin animé. — Dans le cadre du plan de relance du dessin animé (le Monde du 16 décembre 1983) l'Agence Octet (qui dépend du ministère de la culture) a été chargée d'une consultation sur trois projets de séries d'animation. Il s'agit pour FR 3 d'un « spécial » de cinquante minutes sur le thème « Surréalisme 84 », destiné à être diffusé pour les fêtes de fin d'année, et d'une série de treize fois cinq minutes sur palette Graph'8 sur le thème « La télévision rit de la télévision ». Pour Antenne 2, la consultation porte sur une série de vingt-six fois treize minutes, couplée à un film de long métrage de soixante-dix-huit minutes, sur un thème libre. Cette consultation s'adresse à des auteurs qui recevront une bourse pour développer leurs projets. Les candidatures sont à adresser avant le 11 avril à l'Agence Octet (11, boulevard de Sébastopol, 75001 Paris).

Action. — M. René Teulade, président de la Mutualité française, présente sur Cité 96 (92.8 MHz), au cours d'une émission spéciale, le nouveau magazine télévisé de la FNMF Action, dont la première émission sera diffusée le samedi 25 février sur FR 3.

Les réactions dans les milieux politiques

M. Jacques Delors, ministre de l'économie, des finances et du budget, écrit, dans les Nouvelles (daté 23-29 février) : « Une émission juste et forte, réalisée et interprétée avec beaucoup de talent. D'autres, plus qualifiés que moi, diront en quoi le message médiatique pourrait, à partir de cette réussite, être davantage utilisé pour faire comprendre sans trop simplifier, pour provoquer le choc qui fait réfléchir, sans trop nous décourager ».

M. Paul Laurent, membre du secrétariat du comité central du PCF, déclare, dans l'Humanité du jeudi 23 février : « Quand on voit la signification exacte d'une telle entreprise, contraire aux objectifs de 1981, au gouvernement de la gauche — dont on demande l'exclusion des ministres communistes, — on ne peut qu'être inquiet de l'approbation sans réserve, que vient de lui décerner un ministre du gouvernement » (voir ci-dessus).

M. Edmond Malre, secrétaire général de la CFDT, écrit, dans le Matin de Paris du jeudi 23 février, que « les auteurs de l'émission s'adressaient d'abord à [nos] motifs de la population, celle qui a un bon emploi, et dans le malaise, l'inquiétude, souvent le repli sur soi ne tiennent pas à un fort recul du niveau de vie, mais à un sentiment croissant d'incertitude pour son avenir et celui de la société ». Il estime, toute-

fois, qu'il s'agit d'une des trop rares tentatives télévisées de faire comprendre les données et les enjeux de l'évolution sociale, de donner envie d'agir sur notre devenir commun ».

M. Pierre Mauroy déclare, dans une interview publiée, mercredi 22 février, par le quotidien socialiste autrichien Arbeiter Zeitung, à propos de l'« effet Montand », qu'il ne croit pas à une modification sensible de la position des intellectuels français « par rapport à l'avenir de Michel Jonasz, Alex Métyer, Roland Girard et l'équipe du Splendid, Douchka... Des dessins animés de Walt Disney ».

M. Jean Popper, membre du secrétariat national du PS, a déclaré, mercredi 22 février, sur Radio-Montecarlo : « Nous avons Yves Montand aujourd'hui. Nous aurons Coluche au début de 1981 : ça a duré ce que durent les roses d'hiver ». L'interlocuteur, peu de commentaires. A peine, les et là, comme pris au hasard, quelques sous-titres, signes et repères d'un quotidien banal.

La caméra de Jean-Claude Luyot et de Jean-Noël Lavaton, n'a pas « observé » les courses dans la forêt, cette grande fête de l'Onoto, où les jeunes guerriers deviennent adultes, les jeux, les cérémonies, elle est « là », comme imbibée par la réalité, tranquille. La connaissance ne passe pas seulement par la parole, mais dans le temps passé ensemble, le temps perdu. L'esprit alors, perçoit, devine — étouffé, stupéfait — le secret de la folle beauté des Masais, de ces gardiens du plus grand troupeau du monde à la frontière du Kenya et de la Tanzanie, leur mystère incommensurable. Cette harmonie complémentaire. Entre le rouge et le vert, le sang et le végétal, l'homme et le lion.

CATHERINE HUMBLLOT.

Le secret des Masais

Il est des images qui vous touchent d'étrange façon. Réelles, elles appartiennent aux territoires lointains de la mémoire, elles agitent des pensées que l'on croit de l'ordre du rêve, elles éveillent des désirs d'harmonie perdue. Les Masais (titre du film de Jean-Claude Luyot et Jean-Noël Lavaton, qu'on a vu mercredi sur TF 1), sont-ils sublimés ou sont-ils la vision sublimée des réalisateurs ? Un film somptueux, inspiré, un film rare, où la connaissance se fait par bruits, par rires, au rythme de la pluie, de la tombée de la nuit. Un film ethnologique sensible.

Il y a d'abord les bruits. Le frémissement du vent, les branches cassées, l'herbe foulée, bruits furifs qui se mêlent aux mugissements des vaches, aux caques fous, aux soupis, aux chants, aux cris. Tout un brouhaha animal et humain, végétal, cosmique.

Ensuite il y a le rouge. Le rouge éclatant, absolu, rouge animal : écorces, sang, maquillage. Et le vert. Le vert plein d'ombres de l'herbe, des ronces, de la forêt.

Les couleurs et les sons. Univers de sensation dans lequel on est d'un coup plongé. Les Masais, c'est le triomphe de la connaissance sensible, le refus de l'information donnée par le langage. Pas d'interlocuteur, pas de commentaire. A peine, les et là, comme pris au hasard, quelques sous-titres, signes et repères d'un quotidien banal.

La caméra de Jean-Claude Luyot et de Jean-Noël Lavaton, n'a pas « observé » les courses dans la forêt, cette grande fête de l'Onoto, où les jeunes guerriers deviennent adultes, les jeux, les cérémonies, elle est « là », comme imbibée par la réalité, tranquille. La connaissance ne passe pas seulement par la parole, mais dans le temps passé ensemble, le temps perdu. L'esprit alors, perçoit, devine — étouffé, stupéfait — le secret de la folle beauté des Masais, de ces gardiens du plus grand troupeau du monde à la frontière du Kenya et de la Tanzanie, leur mystère incommensurable. Cette harmonie complémentaire. Entre le rouge et le vert, le sang et le végétal, l'homme et le lion.

Jeudi 23 février

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 20 h 35 Feuilletton : La chambre des dames. D'après le roman de J. Bourin, adapt. F. Verly, réal. Y. André, avec N. James, M. Lelanne, N. Sibirg.
- 21 h 30 Spectacle du groupe de recherche chorégraphique de l'Opéra de Paris. En direct du Théâtre Daniel-Sorano de Dakar, réal. P. Cavallini.
- 22 h 45 Soirée en deux parties : d'abord deux reportages sur les danses traditionnelles d'un village sénégalais et sur un ballet dansé par le groupe africain Tchoua. Ensuite, une chorégraphie signée Carolyn Carlson. Entraine au cours duquel Pierre Desgraupes animera un débat sur l'influence de l'exotisme et des danses traditionnelles dans les chorégraphies européennes.
- 0 h 5 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

- 20 h 35 Feuilletton : Le testament. D'après N. Shute, réal. D. Stevens. Avec J. Paget, N. Strachan.
- 21 h 30 Document : Les Immémoriaux. Réal. L. Segarra. D'après des textes de V. Segarra. Un documentaire sur les Maoris, appelés par le poète Victor Segalen les « Immémoriaux » pour leur parfaite ascendance avec le surréalisme et leurs dieux. Un document à mi-chemin entre la fiction et le reportage, un texte somptueux extrait du livre de Segalen : les « Immémoriaux » composés de grands moments d'Inestiss.
- 22 h 40 Sports : Hockey sur glace. Tournoi post-olympique de Bercy.

23 h 15 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 20 h 35 Téléfilm : Les Fiancés du Rhin. De S. Sarda, réal. C. Othman-Grant, avec D. Herceud. Achever un petit bonnet et suivre le cours du Rhin en compagnie de celle que l'on aime. C'est le rêve d'un jeune homme. A mi-chemin entre la rêverie et la réalité.
- 22 h 20 Journal.
- 22 h 40 Avec le temps : Nadine. Émission de Nadine Grégoire.
- 22 h 45 Parole de régions. FR 3 Nord-Picardie-Fas-de-Calais.
- 22 h 50 Prélude à la nuit. Concert UNESCO : Concerto pour clarinette et cordes n° 1, en ré mineur de J.-S. Bach, par l'ensemble de Londres Guildhall String, avec R. Dreyfus au piano.

FR 3 PARIS ÎLE-DE-FRANCE

- 17 h 5 Pinocchio.
- 17 h 12 Les contours : Un village normand.
- 17 h 52 Pierre Luccin raconte : la vigne vertes.
- 18 h 5 Feuilletton : Dymasty.
- 18 h 55 Gil et Julia.
- 19 h Informations.
- 19 h 35 Feuilletton : Le 16 à Kerbriant.
- 19 h 50 Dessin animé : Gédéon.

FRANCE-CULTURE

- 20 h « L'essence de tout », de Hans Magnus Enzensberger (dans la série « Passages », d'après « Seize images », de Molloy). Avec R. Cagnot, M.-H. Bédier, J. Daby.
- 22 h 30 Nuits magiques : Chester Himes : L'Identité.

FRANCE-MUSIQUE

- 20 h 30 Concert : « Night Songs I » de Mabit. Apparatus musica organiques totales acoust. de Mabit. « Seize images » de Molloy. Avec R. Cagnot, M.-H. Bédier, J. Daby.
- 22 h 30 Concert : « Night Songs I » de Mabit. Apparatus musica organiques totales acoust. de Mabit. « Seize images » de Molloy. Avec R. Cagnot, M.-H. Bédier, J. Daby.
- 22 h 30 Concert : « Night Songs I » de Mabit. Apparatus musica organiques totales acoust. de Mabit. « Seize images » de Molloy. Avec R. Cagnot, M.-H. Bédier, J. Daby.

Vendredi 24 février

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 11 h 30 TF 1 Vision plus.
- 12 h Le rendez-vous d'Arrak.
- 12 h 30 Atout cœur.
- 13 h Journal.
- 14 h Série : Le Soleil se lève à l'Est.
- 14 h 46 Temps libre.
- 16 h 45 Destination... France. Magazine de tourisme de Y. Gautier, C. Durac et F. Félis. Le de la Réunion. Avec Jean Allouy, poète et écrivain.
- 17 h 5 Croque-vacances. Dessins animés, bricolage, variétés, informations.
- 18 h Candidat caméra.
- 18 h 15 Le village dans les nuages.
- 18 h 40 Variétés.
- 19 h 15 Émission régionale.
- 19 h 40 Hou-reux, avec F. Raynaud.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Salut les Mickey. Émission de variétés de C. Izard.
- 21 h 30 Série : Frédéric Pottecher. Premier grand procès. Émission de D. Conelle. Frédéric Pottecher fut et reste un peu à la fois ce que Roger Couderc fut et reste un poète. Une bonne idée que de consacrer trois émissions à cet homme qui a rendu compte de tous les grands procès depuis la Libération jusqu'en 1978. Un portrait traité à la façon d'un triptyque. Frédéric Pottecher raconte et se raconte.
- 22 h 45 Branché-musique : 22, v'la le rock. Spécial Genesis, un groupe créé en 1969, et son chanteur Peter Gabriel.
- 23 h 30 Journal et cinq jours en Bourse.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

- 10 h 30 Antiope.
- 12 h Journal (et à 12 h 45).
- 12 h 10 Jeu : l'Académie des neufs.
- 13 h 35 Feuilletton : Les Amours romantiques.
- 14 h 55 Série : Têtes brisées.
- 15 h 45 Reprise : Mol... ja. (diff. le 15 février).
- 16 h 55 Télémaisons. Une exemplaire gardée d'enfants en Casamance, province au sud du Sénégal récemment secourue par des Français, toutes les situations géographiques. Qui d'occupe des enfants. La population, citée par les autorités sénégalaises et l'UNICEF, a décidé de construire, elle-même, une garderie. Un film d'une qualité esthétique remarquable.
- 17 h 45 Série : C'est la vie.
- 18 h 50 Jeu : des chiffres et des lettres.
- 19 h 15 Émissions régionales.
- 19 h 40 Le théâtre de Bourard.
- 20 h Journal.
- 20 h 35 Série : Guérilla ou les désastres de la guerre. De J. Sempura, R. Azcona, E. Chamorro, réal. M. Camus. Quatrième épisode. La guerre s'intensifie. El Empetador n'a pas renoncé à délivrer l'Espagne de Napoléon. Les cadavres pourrissent dans la rue.
- 21 h 30 Agoraphobie. Magazine littéraire de B. Pinot. Sur le thème : A la recherche du bonheur, sont invités : M. Déon (Je vous écris d'Italie), G. Guillard-Auvit (Chardonne, ou l'incandescence sous le givre), E. Jacques (les Contrepoints), J. Joubert (Le Lézard), G. Marquet (les Amnésies), A. Sal (les Quartiers d'été).
- 22 h 45 Ciné-club : Le Diable. Film polonais de Michel Waszynski (1938), avec A. Morawski, R. Samberg (v.p., sous-titré N.). Un garçon et une fille ont été, à leur naissance, destinés à se marier, selon un pacte de leurs pères. Mais à l'âge du mariage, la fille est promise à un autre, par intérêt. Son premier fiancé meurt et son spectre, un « diable », vient la posséder. Version intégrale d'un film miraculeusement rescapé de l'occupation nazie. Tiré d'un chef d'œuvre du théâtre juif, c'est un conte fantastique, interprété en langue yiddish, et aussi un extraordinaire document sur les moeurs, la religion et la culture de la communauté juive polonaise.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 17 h Télévision régionale. Programmes autonomes des douze régions.
- 19 h 55 Dessin animé : Inspecteur Gadget.
- 20 h 5 Les jeux.
- 20 h 30 D'accord pas d'accord. Émission de PINC.
- 21 h 33 La minute nécessaire de M. Cyclopaide : Commentaires n'importe quoi.
- 22 h 35 Vendredi Grand Public : Decortyrock... ou bonjour la vie de bureau. Magazine d'information d'A. Campaux. Une enquête de M. Fassin avec J. Bayle. En direct de la tour Ar de la Défense. Treize-huit étages, avec dix-huit ascenseurs et... deux mille femmes. Bruits, chuchotements, rumeurs. L'équipe de « Vendredi Grand Public » a remporté d'un « tête » partisans, des dactylos, des cadres, des hommes d'affaires. Questions sur l'information, les assurances. Avec Bernard Cathelias, directeur du Centre de communication avancée du groupe Eram, un homme politique surprise, des variétés avec Yves Simon, Richard Cocciano, les groupes Regrets et Rocking Rebel.
- 22 h 35 Journal.
- 22 h 55 Avec le temps : Gilette. Émission de Météo Gilette.
- 22 h 45 Parole de régions. FR 3 Nord-Picardie-Fas-de-Calais.
- 22 h 50 Prélude à la nuit. « Il vultivo raddoppiato », de W. Henze, interprété par l'Orchestre philharmonique de Westdeutscherfunk, G. Krenner au violon.

- 20 h 35 Vendredi Grand Public : Decortyrock... ou bonjour la vie de bureau. Magazine d'information d'A. Campaux. Une enquête de M. Fassin avec J. Bayle. En direct de la tour Ar de la Défense. Treize-huit étages, avec dix-huit ascenseurs et... deux mille femmes. Bruits, chuchotements, rumeurs. L'équipe de « Vendredi Grand Public » a remporté d'un « tête » partisans, des dactylos, des cadres, des hommes d'affaires. Questions sur l'information, les assurances. Avec Bernard Cathelias, directeur du Centre de communication avancée du groupe Eram, un homme politique surprise, des variétés avec Yves Simon, Richard Cocciano, les groupes Regrets et Rocking Rebel.
- 22 h 35 Journal.
- 22 h 55 Avec le temps : Gilette. Émission de Météo Gilette.
- 22 h 45 Parole de régions. FR 3 Nord-Picardie-Fas-de-Calais.
- 22 h 50 Prélude à la nuit. « Il vultivo raddoppiato », de W. Henze, interprété par l'Orchestre philharmonique de Westdeutscherfunk, G. Krenner au violon.

FR 3 PARIS ÎLE-DE-FRANCE

- 17 h 5 Pinocchio.
- 17 h 12 La Voix.
- 17 h 22 Monsieur l'Ordinateur la nuit.
- 17 h 34 Thalass, magazine de la mer.
- 18 h Une semaine en Lorraine.
- 18 h 55 Gil et Julia.
- 19 h Informations.
- 19 h 35 Feuilletton : Le 16 à Kerbriant.
- 19 h 50 Dessin animé : Gédéon.

FRANCE-CULTURE

- 7 h 2 Mathématiques : Chanson de poète ; pour une vidéo-thèque idéale ; l'école aux deux clés.
- 8 h Les chemins de la connaissance : l'œil du Golem ou la postérité de M. Mac Lachan ; à 8 h 32, La conquête du pôle Nord.
- 9 h 50 Échec en hasard.
- 10 h 7 La notation des arts et du spectacle.
- 10 h 45 Le texte et la marge : « Une insolente liberté », avec Frédéric Marceau.
- 11 h 2 Musique : les musiciens français contemporains : Jacques Murger (et à 13 h 30 : Didier Dorey) ; 16 h : Renaud François ; Marc Blaize et André Almaru.
- 12 h 5 Agor.
- 12 h 45 Panorama.
- 14 h 5 Son.
- 14 h 5 Un livre, des voix : Je vous écris d'Italie, de Michel Déon.
- 14 h 47 Les après-midi de France-Culture : les locataires de l'histoire (Lucie Colliard).
- 15 h 30 Feuilletton : Nos amours les jeunes filles.
- 15 h 45 Actusités magiques.
- 19 h 30 Les grandes voix de la science moderne : avec le professeur P. Auger.
- 20 h Jean-Baptiste Godin et le Filandier de Guise (Aime), par P. Thédy Colliard.
- 21 h 30 Musique : Black and Blue, jazz et littérature, avec J.R. Masson.
- 22 h 30 Nuits magiques : Chester Himes : Poil.

FRANCE-MUSIQUE

- 6 h à 6 h 15 Fréquence de nuit : œuvres de Wagner, Stockhausen, Brahms, Debussy, Scarlatti, Gounod, Rachmaninov.
- 6 h 15 Musique du matin : œuvres de Beethoven, Schumann, Grieg, Bartok, Rodgic.
- 7 h 10 Concert : Lettres italiennes, de Jansz, par le Quatuor Ensay.
- 7 h 45 Le Journal de musique.
- 8 h 12 Magazine de l'actualité de la musique.
- 9 h 5 Le studio des musiciens : œuvres de Mahler, Schubert, Debussy, Chausson.
- 12 h 35 Jazz'n'you pleut.
- 13 h 45 À la recherche : W. Partington.
- 13 h 30 Femmes solistes : œuvres de Debussy, Chopin, Fauré par N. Béra-Tagnier au piano.
- 14 h 4 Équivalences.
- 14 h 30 Les enfants d'Orphée : Ecole tutsomière.
- 15 h 30 Musique : les musiciens français contemporains : Jacques Murger (et à 13 h 30 : Didier Dorey) ; 16 h : Renaud François ; Marc Blaize et André Almaru.
- 17 h 5 Répères contemporains : E. Grosskopf.
- 18 h L'Empire.
- 19 h 5 Concert : Festival de musique ancienne d'Innsbruck 1983, M. Lambert et l'ensemble Les Arts Florissants.
- 20 h 35 Jazz : le clavier bien tempéré.
- 20 h 30 Concert : (États de Sarcelles) : l'Italienne à Alger, de Rossini, Concerto pour violon et orchestre n° 2, de Bartok, Symphonie en ré mineur n° 7, de Dvorak, par l'Orchestre radio-symphonique de Sarcelles, dir. M. W. Chung, sol. S. Maronovic, violon.
- 22 h 15 Répères de nuit : Diderot et la musique ; feuilletton « Les leçons de clavier » ; à 23 h 10, La correspondance des rcs.

CARNET

Décès

— Yolande ALPERT, docteur en sciences, maître-assistant à l'Université, est décédée le 19 février 1984 à son domicile parisien, 11 rue Monticelli 75014 Paris.

— Geneviève Clerc a la douleur d'annoncer le décès, survenu par accident à Paris, le 16 février 1984, de

Pierre CLERC, peintre et sculpteur, son mari. Sa famille et ses amis s'associent à sa tristesse. La mise en bière aura lieu à 7 h 30 à l'hôpital Saint-Anne, 11, rue Cabanis, Paris-14^e, le lundi 27 février. L'inhumation, à Nîmes (30), au cimetière Pont-de-Justice le mardi 28 février, à 11 heures. Cet avis tient lieu de faire-part.

— M^{me} André Jels, Brigitte Jels, Betty Jels, M^{me} et M^{me} Maurice Rabin, M^{me} et M^{me} René Lantier, leurs enfants et petits-enfants, ont la douleur de faire part du décès de

M. André JAIS, ancien directeur de la banque Rothschild.

Selon le désir formel du défunt, les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité, 19, rue du Cirque, 75008 Paris.

— M. Robert LYTON, M^{me} et M^{me} Laurent Dreyfus, M^{me} et M^{me} François Voe et leurs enfants, M^{me} et M^{me} André Desret et leur fils, M^{me} Roger Bernheim et ses enfants, Et toute leur famille, ont l'immense douleur de faire part du décès de

M^{me} Robert LYTON, née Anne Voe, le 17 février 1984.

Les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité.

— On vous prie d'annoncer le rappel à Dieu de

M. Gérard PENENT d'IZARN, survenu à Bogota, le 5 février 1984, à quarante-deux ans, mari des sacrements de l'Eglise.

De la part des familles Penent d'IZARN, de Joubert-Léves et Beauvillat. Château de Pouch, 09200 Moulis.

Remerciements

— M^{me} Anne-Marie Lakota et ses enfants, remercient toutes les personnes, tous les amis connus ou inconnus, qui se sont associés à leur chagrin lors du décès de

Robert LAKOTA.

— M^{me} François RAGUENEAU et sa famille, profondément touchées des marques de sympathie que vous leur avez témoignées vous adressent leurs sincères remerciements.

Messes anniversaires

— Le président Et les membres de l'Association des amis du

baron BENOIST-MÉCHIN

Et la famille Benoit-Méchin commencent par une messe solennelle à l'église, pour son âme et tout le bien qu'il a fait pour l'humanité, et invitent tous ceux qui ont connu de près ou de loin l'ambassadeur de France, la ministre et l'historien à s'unir par la pensée à l'occasion du premier anniversaire de son décès, en ce jour du 24 février 1984.

Soutenances de thèses

DOCTORAT D'ÉTAT

— Université Paris-II, lundi 27 février à 10 heures, salle des Commissions, M^{me} Françoise LECOUR : « La compagnie et le droit ».

STERN
GRAVEUR
depuis 1840

Pour votre Société papiers à lettres et imprimés de haute qualité. Le prestige d'une gravure traditionnelle. Ateliers et Bureaux : 47, Passage des Panoramas 75002 PARIS. Tél. : 736.94.48 - 508.86.45

SCIENCES

AU CONSEIL DES MINISTRES

Dix mesures en faveur de la recherche industrielle

Un programme en dix points destiné à développer la recherche industrielle a été adopté par le gouvernement lors du conseil des ministres du 22 février, sur proposition du ministre de l'Industrie et de la Recherche, M. Laurent Fabius.

Outre les mesures décrites dans nos précédentes éditions, (*Le Monde* du 23 février), M. Laurent Fabius a prévu quatre dispositions s'inscrivant dans le cadre de « l'amélioration de l'efficacité des incitations publiques à la recherche industrielle ». Voici ces quatre mesures :

— accroître le soutien aux sociétés de recherche sous contrat et aux centres techniques professionnels ;

— consacrer 70 % des crédits de recherche de l'Agence française pour la maîtrise de l'énergie (AFME) à la recherche industrielle (pour le développement de voitures économiques ou de carburants de substitution par exemple) ;

— inciter les chercheurs des organismes publics à valoriser leurs recherches et à faire du conseil scientifique auprès des entreprises (à cet

effet, l'ANVAR pourra prendre en charge jusqu'à 70 % des frais de consultation d'experts des PME) ;

— faire en sorte que les dépenses de recherche-développement et de logiciels puissent être fiscalement amorties dans l'année par les entreprises.

Les dépenses occasionnées par ces mesures seront prélevées sur le budget du ministère de l'Industrie et de la Recherche, qui fera à cette fin l'objet de « réorientations ».

En matière de formation à la recherche, M. Fabius, en accord avec le ministre de l'Éducation nationale, prendra des mesures pour encourager le dépôt de thèses de doctorat à caractère technologique.

Enfin, pour « améliorer le couplage recherche-industrie », il créera en 1984 quatre programmes pluriannuels de recherche technique qui porteront sur la mise en forme des nouveaux matériaux (céramiques, composites, plastiques, etc.), le traitement des surfaces (corrosion des métaux), les techniques de soudure et collage, et celles du laser à usage industriel.

Le rôle de l'ANVAR

Innovation industrielle en Allemagne fédérale, aux États-Unis, au Japon et en France : la comparaison des procédures et des résultats devrait être le point fort des journées qui ont lieu à Lille les 15 et 16 mars (l'Agence nationale de valorisation de la recherche (ANVAR)). Cette manifestation est destinée à favoriser les contacts entre ceux qui ont des techniques ou procédés originaux à proposer, ceux qui peuvent les utiliser et ceux qui peuvent apporter un financement.

L'ANVAR figure évidemment parmi ces derniers, par ses diverses procédures d'aide à la recherche et à l'innovation et par le Fonds industriel de modernisation, créé l'été dernier, dont elle s'est vu confier la gestion. Fin janvier, environ 1,5 milliard de francs de prêts participatifs et 0,5 milliard de crédit-bail ont été accordés au titre de ce Fonds, pour un ensemble de cent trente dossiers retenus ; cent quatre-vingt-trois dossiers sont en instruction, et un régime d'équilibre semble atteint avec la réception d'une centaine de demandes par mois.

Pour M. Marbach, directeur général de l'ANVAR, les quelque 8 milliards de francs dont dispose le Fonds au titre des années 1983 et 1984 — non compris 2 milliards récemment ajoutés et spécifiquement destinés aux pôles de reconversion — devraient être à peu près également partagés en quatre : les opérations de crédit-bail, qui vont surtout aux PMI ; les prêts participatifs destinés au niveau de la région ; le montant inférieur à 5 millions de francs ; ceux d'importance moyenne traités au plan national — 20 millions de francs est une valeur moyenne — et quelques très grosses opérations comme les 750 millions accordés récemment à la Régie Renault pour la robotisation d'une ligne de production.

MAURICE ARVONNY.

EN BREF

M. Krasucki relaxé en appel

Condamné, le 11 mars 1983, par le tribunal de Paris, à 800 francs d'amende et 1 500 francs de dommages et intérêts pour injures envers la CSL (Confédération des syndicats libres), M. Henri Krasucki, secrétaire général de la CGT et directeur de la *Vie ouvrière*, et Mme Yvette Donas, auteur d'un article publié par ce journal (*Le Monde* daté 13-14 mars 1983) ont été relaxés, mercredi 22 février, par la cour d'appel.

L'arrêt relève que cet article relatait des faits précis, les poursuites auraient dû être intentées pour diffamation et non pour injures. L'article ayant été publié le 3 mai 1982, la prescription de trois mois se trouve acquise.

● *Explosion d'une voiture piégée devant la mission soviétique de New-York.* — Une voiture piégée a explosé devant la mission soviétique à New-York, ce jeudi 23 février à l'aube. Une organisation juive, Action directe juive, a revendiqué l'attentat, qui n'a pas fait de victime. — (A.P.)

M. Shi Pei Pu libéré

La chambre d'accusation de Paris a rendu, le 22 février, un arrêt accordant à M. Shi Pei Pu, quarante-cinq ans, écrivain chinois, la liberté qui lui avait été refusée en première instance par M. Bruno Larocque, juge d'instruction. Il avait été écroué le 7 juillet pour complicité d'intelligence avec des agents d'une puissance étrangère.

M. Bernard Bourisot, qui hébergeait M. Shi Pei Pu à son domicile à Paris et qui a été placé sous mandat de dépôt le 2 juillet, était accusé d'avoir remis à un agent des services chinois, de 1970 à 1972, alors qu'il était adjoint à l'ambassade de France à Pékin, des documents qu'il était chargé de détruire, resté en prison.

● *Quelques vingt mille litres de mazout déversés dans le Rhin durant la nuit du 21 au 22 février, près de Bâle (Suisse),* par une déchirure dans la coque d'un bateau-citerne. Des nappes de mazout ont été repérées, le 22 février, en aval, mais aucun barrage flottant n'a pu être mis en place en raison de la largeur du fleuve et de la force du courant.

Dr. Dominique Rueff

choisir la vie

nouveau combat contre le cancer

le hameau
175008 PARIS - 329.25.57

LES TRISOMIQUES PARMI NOUS

ou les mongoliens ne sont plus / M. Cuilleret 133 F

VIVRE L'EPILEPSIE / M. J. Beussart 103 F

PARAPLEGIE guide de chevet du paraplégié / M. A. Rogers 91 F

AUTISME ou la vérité refusée / E. R. Rivo et G. Laver 150 F

HANDICAPS ET DROIT / G. Bollenot 150 F

VIVRE SA POLYARTHRITE / D. Delaporte

Éditions médicales et scientifiques, BP 1214 - 69811 Villeurbanne Cedex

Quatre nominations dans la haute magistrature

Une mécanique de précision

Le grand bénéficiaire des nominations, décidées mercredi 22 février, dans la haute magistrature est M. Bruno Cotte qui devient, à trente-huit ans, le plus jeune directeur des affaires criminelles et des grâces de la chancellerie. Les autres personnalités promues par le conseil des ministres le sont à des postes auxquels leurs fonctions les désignent naturellement. Procureur général de Paris, M. Pierre Arpaillange devient procureur général de la Cour de cassation. Il est remplacé par M. Robert Bouchery, à qui succède, comme procureur de Paris, M. Michel Jéol, directeur des affaires criminelles. Ces trois nominations, annoncées dans le *Monde* du 8 février, étaient attendues depuis le départ à la retraite, le 18 février, de M. Henri Charlat, procureur général de la Cour de cassation.

Un tel mouvement relève de la mécanique de précision. Les quatre promus auront à relayer la politique pénale du gouvernement. Nombre de dossiers délicats leur passeront entre les mains. Il faut combiner dans ces fonctions loyauté et expérience. A peine nommé procureur de Marseille, où il s'est vite imposé, M. Pierre Truche a ainsi été promu à la tête du parquet général de Lyon, chargé par M. Robert Badinter de veiller sur l'édifice baroque.

Ni la chancellerie de l'Hôtel Matignon ne souhaitait voir M. Arpaillange abandonner son poste de pro-

cureur général de Paris. Il réussissait trop bien. Un autre schéma était envisagé : nommer M. Pierre Vellieux procureur général de la Cour de cassation, dont il préside aujourd'hui la chambre sociale. A sa place, M. Badinter souhaitait désigner un magistrat capable d'empêcher l'asphyxie complète de cette chambre, qui croûte actuellement sous les dossiers. Ce schéma aurait évité de chercher un successeur à M. Bouchery, lui aussi très apprécié, et à M. Jéol, dont le remplacement n'allait pas de soi.

Si M. Arpaillange a finalement obtenu satisfaction, c'est qu'il est... Pierre Arpaillange. Il avait la faveur de Georges Pompidou et il est apprécié de M. François Mitterrand, qui, il y a quelques mois, lui a remis lui-même les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Ministre bis de la justice à l'époque de M. Pierre Tattinger, il est resté un homme indispensable, et parfois encombrant, par son savoir-faire pour les dirigeants actuels de la chancellerie. Exilé à la Cour de cassation par M. Alain Peyrefitte à l'heure où il fallait choisir son camp, il ne pouvait y revenir qu'en « patron ». A cette satisfaction s'en ajoute une autre, celle de voir la direction des affaires criminelles échoir à un de ses fils spirituels.

Le mouvement bien huilé de mercredi ne doit pas masquer la difficulté

qu'a M. Badinter à trouver des magistrats pour mettre en œuvre sa politique de modernisation de la justice. Le garde des Sceaux refuse le concours des anciens collaborateurs de M. Peyrefitte, tel M. Christian Le Guehuc qui attend, à son tour, à la Cour de cassation, des jours meilleurs. Il hésite aussi à promouvoir des adhérents du Syndicat de la magistrature, lassé du tintamarre que ces nominations provoquent à droite. De ce point de vue, l'opération de mercredi a été soigneusement passée.

Militant parfois renié de ce syndicat, M. Jéol devient, certes, procureur de Paris, mais il est remplacé par M. Cotte qui n'adhère plus au SM depuis 1978. Huit ans de « sagesse », qui valent apparemment absolution. Ces règles non écrites expliquent que le poste de directeur des affaires civiles et du sceau de la chancellerie soit toujours vacant après le départ de M. Marco Darmon, qui a remplacé à la Cour de Luxembourg M^{me} Simone Roche, devenue premier président de la Cour de cassation. Pour succéder à M. Darmon, M. Badinter avait pensé à M. Pierre Lyon-Caen, actuellement numéro deux du cabinet. Mais, outre qu'il ne souhaite pas se séparer de ce collaborateur précieux, celui-ci est membre du Syndicat de la magistrature, un handicap certain à un poste où il faut actuellement affronter le mécontentement des avocats, des notaires et des huissiers.

BERTRAND LEGENDRE.

nouveau drouot

Hôtel des ventes, 9, rue Drouot - 75009 Paris
Téléphone : 246-17-11 - Téléc. : Drouot 642280

Informations téléphoniques permanentes : 770-17-17

Compagnie des commissaires-priseurs de Paris

Les expositions auront lieu le veille des ventes, de 11 à 18 heures sauf indications particulières

VENREDI 27 FÉVRIER (exposition le samedi 28)

- S. 1. - Table anc. Tabl. 19^e. Symbolistes, orientalistes et mod. - M^{me} GROS, DELETTREZ.
- S. 4. - Bousier, Méivet - M^{me} ROBERT.
- S. 13. - Mob. - M^{me} PESCHETEAU, PESCHETEAU-BADIN, FERRIEN.
- S. 14. - Bons meubles, objets mobiliers - M^{me} ADER, PICARD, TAJAN.

LUNDI 27, MARDI 28 FÉVRIER (exposition le samedi 28)

- S. 9. - Objets d'art d'Extrême-Orient - M^{me} ADER, PICARD, TAJAN, MM. Portier, Le Veil experts.

MARDI 28 FÉVRIER (exposition le mardi 27)

- S. 5. - Estampes, tabl. mod. - M^{me} COUTURIER, NICOLAY, MM. Padini, Marillat, Romand.

MERCREDI 29 FÉVRIER (exposition le mercredi 28)

- S. 1. - Objets d'art, bel ameublement des XVIII^e et XIX^e S. - M^{me} ADER, PICARD, TAJAN, MM. Dillé, Levy-Lacaze, experts.
- S. 2. - Objets d'art, à planches - M^{me} PESCHETEAU, PESCHETEAU-BADIN, FERRIEN, M. Blanchong.
- S. 3. - Bx bijx, orfèvrerie anc. et mod. - M^{me} DELORME.
- S. 13. - Miniatures, bib., meubles - M^{me} DEURBERGUE.
- S. 16. - Meubles contemporains - M^{me} BINOCHE, GODEAU.

JEUDI 1^{er} MARS

- S. 54. - à 21 h, dessins, tabl. obj. d'art et d'ameubl. des 18^e et début 19^e - M^{me} DELORME.

JEUDI 1^{er} MARS (exposition le mercredi 29)

- S. 8. - Bijoux, objets de vitrine, orfèvrerie anciens et modernes - M^{me} ADER, PICARD, TAJAN, M. Fromager, Veronique Fromager.
- S. 10. - Tabatières chinoises 18^e et 20^e - M^{me} MILLON, JUTHEAU.

VENREDI 2 MARS (exposition le jeudi 1^{er})

- S. 1. - Estampes anc. et mod., dessins mod. - M^{me} RENAUD.
- S. 2. - Rare coll. de dessins anc. - M^{me} BLANC, M. de Bays, expert.
- S. 3. - Bijx, orfèvrerie - M^{me} LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR, MM. Déchaud, Stienet.
- S. 4. - A 15 h 30, fourures - M^{me} CORNETTE DE SAINT CYR.
- S. 7. - Art islamique - M^{me} ADER, PICARD, TAJAN, M. Arache, expert.
- S. 10. - Objets d'art et d'Extrême-Orient - M^{me} MILLON, JUTHEAU.
- S. 14. - Table, bib., Argie, sièges et meub. anc. et de style - M^{me} AUDAP, GODEAU, SOLANET.

ÉTUDES ANNONÇANT LES VENTES DE LA SEMAINE

ADER, PICARD, TAJAN, 12, rue Favart (75002) - 261-80-07.
AUDAP, GODEAU, SOLANET, 32, rue Drouot (75009) - 770-67-68.
J.-C. BINOCHE et Ant. GODEAU, 5, rue la Boétie (75008) 742-78-01.
LE BLANC, 32, avenue de l'Opéra (75002) - 266-24-48.
CORNETTE DE SAINT CYR, 24, avenue George V (75008) - 720-15-94.
COUTURIER, NICOLAY, 51, rue de Valenciennes (75007) 555-85-44.
DELORME, 14, avenue de Messine (75008) - 552-31-18.
DEURBERGUE, 19, bd Montmartre (75002) - 261-36-50.
GROS, DELETTREZ, 22, rue Drouot (75009) - 770-83-04.
LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR, (Anciennement Rhems-Laurin) 12, rue Drouot (75009) 246-61-16.
MILLON, JUTHEAU, 14, rue Drouot (75009) 246-46-44.
PESCHETEAU, PESCHETEAU-BADIN, FERRIEN, 16, rue de la Grange Batelière (75009) 770-89-38.
RENAUD, 6, rue de la Grange-Batelière (75009) - 770-48-95.
ROBERT, 5, avenue d'Eylau (75016) - 727-95-34.
Rubrique : O.S.P. 64, rue La Boétie PARIS 8^e - 563-12-66

Le Monde

économie

ÉTRANGER

En RFA

La réforme fiscale conduirait à un allègement de l'impôt sur le revenu

Correspondance

Bonn. — Les principaux responsables de la coalition gouvernementale examinent un important projet de réforme fiscale, qui devrait aboutir à un allègement de l'impôt sur le revenu de 25 milliards de marks (75 milliards de francs environ). Une partie de ces allègements doit être consacrée à des exonérations fiscales pour les familles nombreuses, afin de lutter contre l'énorme hausse de la natalité que connaît aujourd'hui l'Allemagne fédérale.

Les grandes lignes de la réforme ont fait l'objet, le 21 février, d'un premier tour de table qui a réuni, autour du chancelier et de ses ministres des finances et de l'économie, les responsables des trois partis de la coalition au pouvoir. Si l'importance de cette réforme fait l'objet d'un consensus, des divergences opposent, en revanche, les dirigeants allemands sur la répartition des allègements envisagés, leur financement et leur entrée en application, vers la fin de la législature actuelle.

Pour les chrétiens-sociaux de Bavière et une partie du Parti démocrate-chrétien du chancelier Kohl, la priorité doit aller à l'aide aux familles. Le ministre-président de Bade-Wurtemberg, M. Lothar

Späth, s'est prononcé pour des exonérations, en leur faveur, de 8 milliards de deutschemarks. Il a été appuyé par M. Franz-Josef Strauss, ministre-président de Bavière, selon lequel il ne servirait à rien de faire des économies pour « un peuple qui se meurt ». Mais le ministre des finances, M. Gerhard Stoltenberg, appuyé par les libéraux et les experts en fiscalité de la CDU, ne veut pas voir remettre en cause sa politique d'austérité budgétaire et souhaite limiter les exonérations pour les familles à 5 milliards de marks.

Le financement des 25 milliards serait assuré, pour moitié environ, par une diminution des réductions fiscales accordées à titre de subventions, ainsi que par une hausse de certains impôts indirects sur la consommation et de la TVA. Une hausse de la TVA de 1 % rapporterait l'équivalent de 8 milliards de marks au Trésor public.

Reste à savoir quand l'ensemble pourrait entrer en application. La mise en œuvre des dispositions pourrait être modulée à partir de 1985. Le ministre des finances, qui s'attend à devoir accepter une hausse de la TVA pour payer l'accroissement des ressources de la CEE, souhaiterait repousser à 1988 la plus grande partie des mesures envisagées.

HENRI DE BRESSON.

MATIÈRES PREMIÈRES

Selon le FMI

LES COURS DES MATIÈRES PREMIÈRES ONT AUGMENTÉ DE 8,7 % EN 1983

Les cours des matières premières ont nettement remonté en 1983, après deux années de baisse accentuée, indiquent des statistiques publiées le 21 février par le Fonds monétaire international. L'indice des prix de gros de trente importantes matières premières établi par le FMI a progressé de 8,7 % l'an dernier, après avoir reculé de 12,1 % en 1982 et de 14,6 % en 1981. Toutefois, cet indice s'est inscrit à 80,1, soit encore près de 20 % en dessous de son niveau (100) de référence en 1980.

Selon le FMI, la remontée de cet indice a traduit essentiellement une hausse notable des prix des matières premières agricoles (+ 9,5 %), de ceux des produits alimentaires (+ 8,8 %) et de ceux des boissons tropicales telles que le café et le cacao (+ 7,7 %). En revanche, les prix des métaux non ferreux sont demeurés inchangés, s'étant situés à 21,9 % en dessous de leur niveau de référence de 1980.

Les matières premières qui ont enregistré les plus fortes variations de prix en 1983 ont été le coprah des Philippines (+ 58 %), l'huile de noix de coco des Philippines (+ 37 %), le maïs américain (+ 28,2 %) et les tourteaux de soissons (+ 27,9 %). Le sucre des Caraïbes a été le produit dont le prix moyen a été le plus bas depuis 1980, son indice n'étant ressorti qu'à 23,6, soit près de 70 points en dessous de son niveau de référence. — (AFP).

PRIX

Les PTT souhaitent relever les tarifs du téléphone et introduire un abonnement professionnel

La hausse des tarifs du téléphone devrait intervenir le 1^{er} mai, selon toute vraisemblance, et non le 1^{er} avril comme il était prévu lors du vote du budget annexé des PTT. Pour l'heure, rien n'est définitivement arrêté, le ministère des finances n'ayant pas encore donné son aval à la nouvelle tarification proposée par les PTT.

Pour l'essentiel :
— La taxe de base devrait passer de 60 centimes à 65 centimes.

— Le prix de l'abonnement résidentiel resterait constant (47 francs à Paris, 40 francs dans les grandes villes et 35 francs dans les zones rurales). Mais les PTT souhaitent créer un abonnement professionnel pour les entreprises. Il s'agit de la principale nouveauté. Le prix serait entre 60 francs et 80 francs par ligne, avec une suppression de la taxe supplémentaire de 4,50 francs actuellement perçue par poste supplémentaire.

— La taxe de raccordement baisserait de 400 à 300 francs. Celle due lors d'un changement de domicile (150 francs) resterait inchangée.

D'autre part, les PTT souhaitent mettre en place une modulation plus fine des tarifs suivant les horaires :

— Le tarif normal (rouge) sera appliqué de 8 heures à 18 heures, en semaine.

— Un tarif blanc réduit par un coefficient multiplicateur 0,7 (la taxe de base passerait de 60 à 42 centimes) sera appliqué de 18 heures à 21 h 30.

— Un tarif bleu au coefficient 0,5 sera appliqué de 21 h 30 à 23 heures et de 6 heures à 8 heures (dimanche).

— Un tarif vert au coefficient 0,3 sera appliqué de 23 h à 6 h (tarif réduit du tiers).

Le samedi est un jour normal, sauf de 14 h à 18 h, où le tarif bleu sera appliqué.

LE MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVICES

	COURS DU JOUR	UN MOIS		DEUX MOIS		SIX MOIS		
	+ base	base	Dep. + ou dép.	base	Dep. + ou dép.	base	Dep. + ou dép.	
\$ E.-U.	3.190	3.190	+ 145	+ 175	+ 290	+ 340	+ 360	+ 380
Scu	6.5415	6.5415	+ 116	+ 154	+ 248	+ 304	+ 788	+ 870
Yen (100)	3.5156	3.5184	+ 161	+ 181	+ 325	+ 355	+ 1021	+ 1082
DM	3.0839	3.0838	+ 157	+ 171	+ 325	+ 348	+ 994	+ 1047
Flou	2.7328	2.7348	+ 154	+ 148	+ 281	+ 292	+ 961	+ 910
F.S. (100)	15.0510	15.0646	+ 230	+ 93	+ 350	+ 122	+ 487	+ 88
F.S.	3.7394	3.7425	+ 255	+ 276	+ 541	+ 571	+ 1599	+ 1672
L (1 000)	4.9757	4.9791	+ 235	+ 195	+ 440	+ 480	+ 1276	+ 1162
E	11.9194	11.9295	+ 277	+ 337	+ 586	+ 676	+ 1830	+ 2040

TAUX DES EURO-MONNAIES

	9 9/16	9 15/16	9 11/16	10 1/16	9 7/8	10 1/4	10 1/8	10 1/2
SE-U	5 3/8	5 3/4	5 1/4	5 15/16	5 7/8	6	5 7/8	6 1/8
DM	5 5/8	6 1/8	5 3/4	6 1/8	5 7/8	6 1/8	5 15/16	6 5/16
Flou	11 3/4	12 1/4	11 3/8	14 1/8	13 1/8	13 7/8	12 7/8	13 5/8
F.S. (100)	1 1/4	1 3/4	1 1/4	3 9/16	3 1/4	3 5/8	3 11/16	3 1/4
F.S.	16	17	17 1/8	18 1/2	17 1/2	18 1/4	17 5/8	18 3/8
L (1 000)	9 3/8	9 1/16	9 1/16	9 7/16	9 1/8	9 1/2	9 3/8	9 3/4
E	13	15	17 1/8	18 3/8	17 7/8	18 1/8	16 5/8	17 5/8

Ces cours pratiqués sur le marché interbancaire des devises sont sous-entendus en fin de notation par une grande banque de la place.

SOCIAL

Les syndicats de Renault réagissent avec vigueur au plan de suppressions d'emplois

Les syndicats ont vivement réagi à l'annonce le 22 février de 7.250 suppressions d'emplois en 1984 sur les 160.000 salariés que compte Renault. Chez Renault Véhicules industriels, où 3.750 départs sont prévus par des préretraites (1.641) et des incitations (primes pouvant aller jusqu'à 50.000 F), les représentants du personnel CGT et FO ont refusé de participer au comité central d'entreprise, qui, selon eux, « ne comportait aucun diagnostic sérieux de la situation, rien sur la réalité financière, et se servait de comparaisons et calculs imprécis, empiriques et scientifiement contestables avec les concurrents ».

La direction de RVI a pourtant justifié ces suppressions d'emplois par une baisse de la production de camions de 18 % en 1983, une régression du chiffre d'affaires de 3,4 % et des pertes qui ont atteint 1,9 milliard de francs. Chaque salarié de RVI a ainsi produit en moyenne 2,05 camions en 1983 (contre 2,4 en 1982), alors que chez Mercedes et Volvo la moyenne dépasse 3,5 camions équivalant à 9 tonnes.

Parce que pour les syndicats 3.750 suppressions d'emplois « c'est insupportable », une délégation a remis à la direction « 4.600 contre-propositions » contre ces mesures.

Chez Renault, où la direction a annoncé des départs en préretraite pour 3.500 salariés et a indiqué avoir l'aval des pouvoirs publics pour la suppression de 5.000 emplois

MENACE DE GRÈVE DES FONCTIONNAIRES

Nouvel accrochage sur les salaires pour 1983 et 1984 après Renault et Air France : la deuxième réunion de la commission nationale paritaire des banques, mercredi 22 février, a été brève, l'ensemble des syndicats de salariés ayant jugé les propositions de l'Association française des banques « insupportables », voire « provocantes ». CGT, FO et CGC ont appelé le personnel des banques à faire du mardi 28 février, date de la prochaine réunion de la commission paritaire, une journée nationale de protestation, et menacent d'aller plus loin si elles n'obtiennent pas « le maintien du pouvoir d'achat pour tous, pour le solde des exercices 1982-1983 comme pour 1984 ».

Les trois organisations doivent reconstruire, ce jeudi, la CFDT qui prépare, de son côté, une action pour le mercredi 29 février, et la CFTC. Dans la fonction publique, où une rencontre est prévue le 29 février entre le secrétaire d'Etat, M. Le Pors, et les fédérations de fonctionnaires, les sept fédérations syndicales ont écrit au premier ministre, chacune de leur côté, pour lui demander d'assurer le rattrapage des salaires, en masse et en niveau pour 1983. Si la réunion n'aboutissait pas à un résultat satisfaisant, les sept fédérations envisagent une grève unitaire (il n'y a pas eu de grève unitaire des sept organisations depuis le 27 janvier 1977).

En 1984, la CGT a réclamé que chaque départ soit compensé par une embauche. Et la CFDT a insisté sur la nécessité de réduire le temps de travail. La direction a, en effet, précisé qu'elle n'ouvrirait une discussion sur le temps de travail qu'en 1985. Pour protester contre ces mesures, des débrayages sont prévus, le 23 février, à Sandouville (Seine-Maritime) et au Mans (Sarthe).

Enfin, une centaine d'ouvriers (CGT) de l'usine Renault de Billancourt ont investi, dans l'après-midi du 22 février, les locaux de Renault-Finances, la filiale financière de la Régie installée à Lausanne, en Suisse. « Nous ne sommes pas opposés à l'existence même de Renault-Finances, mais plutôt à ses orientations », ont affirmé les manifestants, qui voulaient démontrer que l'argent gagné en Suisse n'était pas bien utilisé. « Nous voulons intervenir réellement dans la gestion de Renault, dans les décisions stratégiques », a souligné un responsable CGT.

PLUSIEURS MILLIERS DE SALARIÉS MANIFESTENT A DUNKERQUE POUR RELANCER DES COMMANDES

Près de sept mille personnes, selon les organisateurs (quatre mille cinq cents, selon la police), ont manifesté le 22 février à Dunkerque, à l'appel de l'intersyndicale CGT-CFDT-FO-CGC, pour la relance de la construction navale aux chantiers Nord-Méditerranée. Les représentants des syndicats, auxquels s'était associée la Fédération de l'éducation nationale (FEN), ont déclaré qu'« il ne sert à rien d'affirmer que les chantiers resteront : si les commandes ne courent et si les commandes ne courent pas, les commandes ne courent pas ». Les représentants des syndicats de Dunkerque avaient fait leur boutique en signe de solidarité.

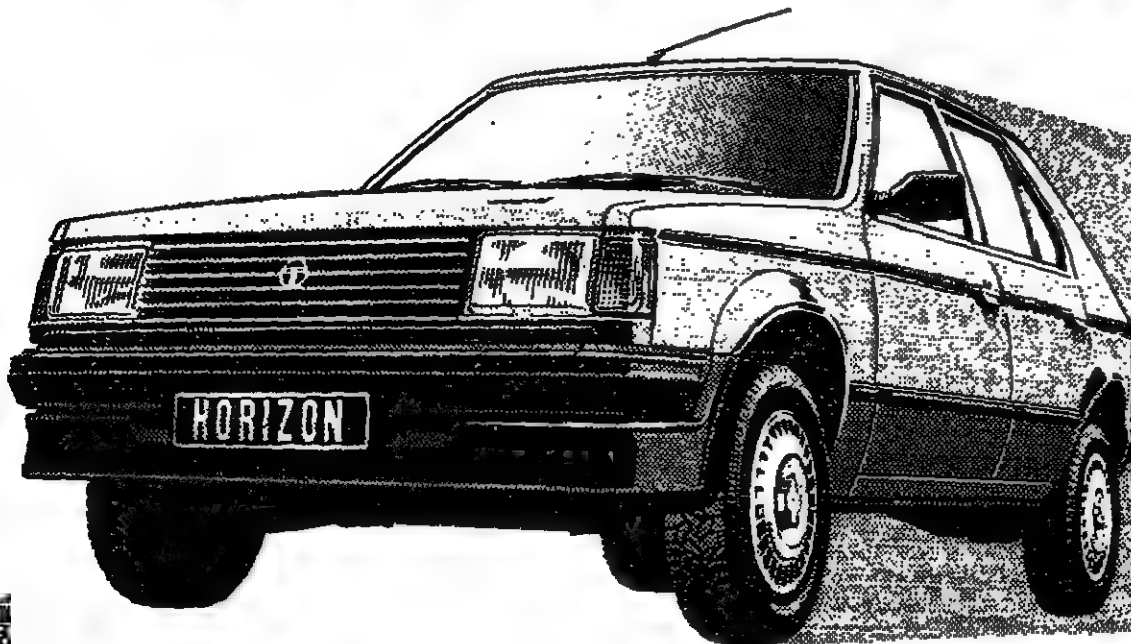
M. Jean Vervey, au nom de l'intersyndicale, a qualifié la manifestation d'exemple de sérieux dans l'unité de la part des salariés qui font abstraction de leurs divergences pour protéger l'emploi dans leur région.

Le lancement du porte-conteneurs *Atlantio-Carter*, le dernier navire construit par les chantiers de Dunkerque pour la CGM, est retardé de jour en jour par les salariés, depuis le 18 février. « Certains proclament que ce navire est l'orgueil des salariés », a déclaré M. Vervey, alors qu'il fait ce sont les salariés qui sont les otages des promesses qui leur ont été faites, et ce navire restera sur cale si les commandes accordées à Dunkerque ne sont que des broutilles ».

M. BÉREGOVY : AMÉLIORER ENCORE LE RECOURS DES COTISATIONS SOCIALES

Installé mercredi 22 février le conseil d'administration de l'Agence centrale des organismes de sécurité sociale (qui gère la trésorerie du régime général), M. Bérégovoy a indiqué que les recettes sociales, étant particulièrement sensibles aux fluctuations conjoncturelles, « il faut à tout moment être en mesure d'infléchir les décisions prises pour assurer l'équilibre ». Il a invité à améliorer le taux de recouvrement des cotisations sociales : celui-ci reste supérieur à 98 %, « niveau qui n'est atteint par aucun impôt », mais, a-t-il souligné, « 1 % de recouvrement représente 6 milliards de francs, soit l'équivalent d'environ un demi-point de cotisation ». Les URSSAF (chargées du recouvrement des cotisations), a-t-il ajouté, ne sauraient se substituer, par les délais de paiement et les remises de majoration qu'elles sont susceptibles d'accorder, aux moyens financiers qui doivent être délivrés par les banques, les autres organismes spécialisés, voire les pouvoirs publics sous forme de prêts bonifiés ou de subventions.

La CFTC rencontre MM. Bérégovoy et Delors sur les restructurations. — La CFTC a demandé le 21 février à MM. Pierre Bérégovoy et Delors une « extension du champ d'application des mesures sociales à d'autres régions que celles prévues par le plan de restructuration et aux secteurs de l'automobile et du bâtiment ». De son côté, la CGPME juge « insuffisantes les mesures fiscales proposées par le gouvernement dans le cadre de sa politique de restructuration industrielle ».

TALBOT HORIZON ULTRA
SERIE SPECIALE ULTRA EQUIPEE

Radio FM
Peinture gris métallisé
Vitrres teintées
Spoiler
Essuie-glace arrière
Pneus larges
Sièges velours
Appuis-tête avant

46.500*

TALBOT HORIZON ULTRA

Modèle présenté: Série Spéciale Horizon Ultra année modèle 1984. Garantie anticorrosion 6 ans - *Tarif au 26.12.1983 - SAUF CORSE.

Les constructeurs sont les griffes

Le Monde

Loisirs

NOUVEAU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
AU « MONDE » DU VENDREDI 24 DATÉ SAMEDI 25 FÉVRIER 1984

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO :

LES GRANDS RENDEZ-VOUS DU CARNAVAL DE VENISE



BELGIQUE :
Anvers et bars à bière.

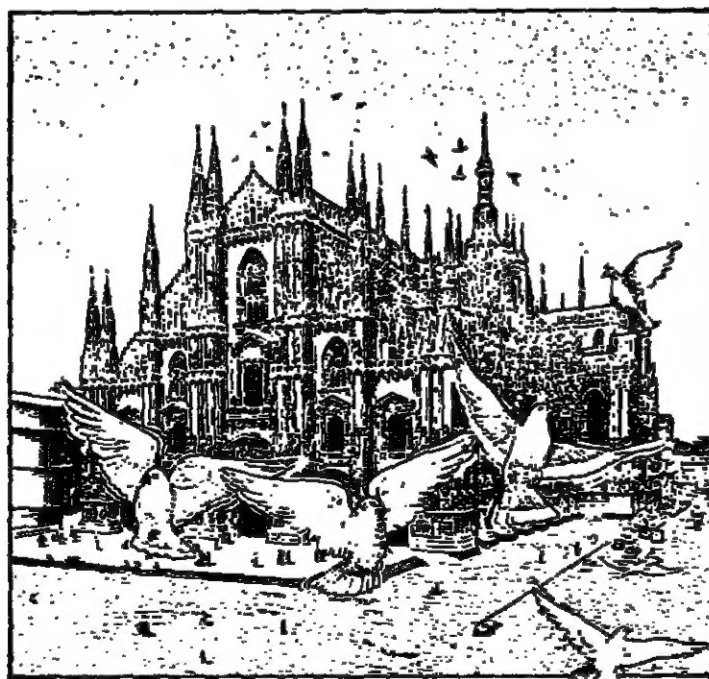
PARIS :
Tourisme dans le faubourg Saint-Antoine.

MAISON :
Quoi de neuf dans l'électroménager ?

Et un choix commenté des programmes de la radio et de la télévision pour la semaine.

CE SUPPLÉMENT EST VENDU ENCARTÉ DANS L'ÉDITION QUOTIDIENNE DU « MONDE »

L'ART DE VIVRE FRANÇAIS SE POSE A MILAN



FÉVRIER 1984: OUVERTURE DE L'HOTEL MERIDIEN MILAN.

Situé près de la Gare Centrale, à proximité de la Cathédrale et de la Scala, l'Excelsior Hotel Gallia Meridien, un hôtel de grande tradition, offre 248 chambres et 15 suites, des salles de conférences et un restaurant parmi les plus réputés de Milan. En s'implantant à Milan, la chaîne des hôtels Meridien se développe en Europe.



MERIDIEN
GROUPE AIR FRANCE

L'ART DE VIVRE FRANÇAIS DANS LE MONDE

L'Excelsior Hotel Gallia Meridien, Piazza Duca d'Aosta 9, 20124 Milan, Italie. Tél. (02) 6277

Télex 31180 GALLIA I.
Vous trouverez cet art de vivre français à Paris, Lyon, Tours, Nice, Athènes et prochainement à Porto et Lisbonne. Réservations et information: appelez votre agence de voyages, votre agence Air France ou "Meridien Réservation International" à Paris au 757.15.70.

SOCIAL

LE FINANCEMENT DE LA SÉCURITÉ SOCIALE EN 1985

Il sera difficile de maintenir l'équilibre des comptes sans réduire les prestations

Comment consolider le financement de la Sécurité sociale, tout en allégeant les prélèvements en 1985? C'est une des questions que M. Bérégovoy doit examiner au cours de ses entretiens avec les partenaires sociaux - organisations syndicales patronales, professionnelles et familiales - qui ont commencé le 9 février et doivent continuer jusqu'au début mars. La réponse dépend moins de la bonne volonté des interlocuteurs - ministres compris - que des contraintes qui pèsent sur les décisions du gouvernement.

Ces contraintes, le Livre blanc sur la protection sociale publié par le ministère en juin 1983 (*Le Monde* du 22 juin 1983) les a exposées, et M. Bérégovoy en a rappelé certaines en installant les conseils d'administration des caisses nationales: à l'égislation constante, les dépenses du régime général des salariés augmentent de 3 % à 4 % par an « mécaniquement » (5 % pour la Caisse nationale d'assurance-vieillesse, 4 % pour la Caisse maladie), par suite du vieillissement de la population, des améliorations apportées auparavant au système des retraites, du coût de la médecine hospitalière et de l'accroissement du nombre des médecins. Ce qui représenterait une vingtaine de milliards de francs en 1985.

Pour y répondre, le Livre blanc avait indiqué la voie: un « dosage » entre « l'augmentation des recettes et le ralentissement des dépenses ». C'est en appliquant cette méthode que M. Bérégovoy a réussi à rétablir l'équilibre des comptes sociaux en 1983 et 1984.

Pour augmenter les recettes, on a d'abord introduit de nouvelles taxes - sur la publicité pour les médicaments, sur les alcools et les tabacs en 1983, enfin la contribution sociale de 1 % créée en 1983 et élargie à tous les revenus en 1984, - et l'on a augmenté certaines cotisations: cotisations des préretraités et des non-salariés en 1983, cotisation vieillesse de tous les travailleurs en 1984. L'ensemble a rapporté environ 10,5 milliards de francs en 1983, et devrait en rapporter 25,75 milliards en 1984.

Des pistes bloquées

En 1985, cette voie est bloquée par la décision présidentielle de réduire les prélèvements obligatoires. Il en va de même de deux pistes explorées par le Livre blanc pour rendre plus équitable le financement de la Sécurité sociale: l'harmonisation des contributions des différentes catégories professionnelles et la modification de l'assiette des contributions des employeurs.

La première s'appuie sur les études du CERC (Centre d'études des revenus et des coûts). Celui-ci a montré que les fonctionnaires et nombre de salariés du secteur public (SNCF, RATP, par exemple) qui ont des régimes spéciaux de sécurité sociale cotisent moins, proportionnellement, que les salariés du privé. D'ailleurs, ces catégories protesteraient sans doute vigoureusement et le gouvernement ne pourrait compter sur aucun soutien de la part des centrales syndicales - la CFDT elle-même estimant aujourd'hui qu'il faut opérer ces ajustements avec prudence.

La deuxième consisterait à calculer les cotisations des entreprises non seulement sur les salaires versés, mais aussi sur la valeur ajoutée. Pour éviter d'accroître la charge globale des entreprises, il faudrait en réduire le taux (comme on l'a fait pour « déphlogiser » la cotisation d'assurance-maladie). La formule, vue d'un assez bon œil par FO et la CGC, est vigoureusement soutenue par la CGT. Mais selon le rapport Maillet, établi en 1981 à la demande de M^{me} Nicole Questiaux, alors ministre de la solidarité nationale, elle serait d'une application difficile, n'aurait qu'un effet limité sur les créations d'emplois, risquerait de décourager l'investissement et d'avoir des effets « pervers » comparables à ceux de la réforme de la taxe professionnelle.

Troisième « piste » tracée par le Livre blanc: l'appel au budget de l'Etat, réclamé depuis longtemps par les syndicats pour compenser les « charges indues » supportées par la Sécurité sociale, notamment les dépenses découlant de la formation des médecins et des infirmières dans les centres hospitaliers.

Le gouvernement s'est engagé sur cette voie en 1983 en mettant à la charge de l'Etat l'allocation aux adultes handicapés (7,5 milliards de francs) et la revalorisation de certaines prestations (1). Une « fiscalisation » des allocations familiales est encore envisagée aujourd'hui. Pour deux raisons. La première, que M. Bérégovoy a rappelée au cours de l'émission le « Grand Jury RTL-le Monde » du 19 février, c'est que les prestations familiales relèvent

moins de l'assurance contre les risques que de la solidarité nationale. La seconde, c'est qu'il faut rendre plus simple et plus juste l'aide aux familles, qui juxtapose aujourd'hui les allocations familiales destinées à compenser le coût de l'enfant et dont le montant ne change pas, celles qui soient les ressources des parents (50 milliards de francs en 1982), le complément familial versé seulement aux familles modestes (20 milliards de francs), et le quotient familial par enfant, utilisé pour le calcul de l'impôt sur le revenu, dont le montant croît avec le revenu des parents (jusqu'à un plafond de 9 250 francs en 1984) et représente pour l'Etat un manque à gagner de 30 milliards de francs.

La solution envisagée par le ministère des affaires sociales consistait à remplacer l'ensemble par une aide par enfant versée à toutes les familles. Mais elle accroîtrait alors les besoins de financement puisque l'on transforme le quotient familial de manque à gagner en dépense effective.

Choisir les réductions

Ne reste donc aujourd'hui, pratiquement, qu'une seule voie: celle de la réduction des prestations. Jusqu'à présent le gouvernement a plutôt opéré un « freinage », assez brutal cependant. Le ministère des affaires sociales a mis en valeur son action pour la maîtrise des dépenses hospitalières. Mais on a réduit aussi certains remboursements (les médicaments dits « de confort », les séjours hospitaliers avec le « forfait »). Et le freinage a porté aussi sur les indemnités journalières de longue durée, les prestations familiales et les retraites. Effectuées plus discrètement (à la faveur de modifications des règles de revalorisation), il n'a pas été moins sévère: on peut évaluer à au moins 13 milliards de francs les économies réalisées en 1983 (dont 6 milliards sur les retraites, 5 milliards sur les prestations familiales (2), 2 milliards avec le forfait hospitalier).

Ce freinage continuera en 1984, avec des rebonds inattendus - comme les retombées des nouveaux modes de calcul de l'impôt sur le revenu, - qui feraient gagner, estimation, 1 milliard à la Caisse nationale d'allocations familiales (3).

Mais en 1985? Il ne faut pas attendre beaucoup d'économies supplémentaires du contrôle des budgets hospitaliers ou d'un développement d'alternatives à l'hospitalisation, qui ne peut être que progressif. Il sera difficile d'imposer de nouvelles baisses aux prestations de soins (comme on le fit en 1983 pour les pharmacovigilances et les radiologies). On peut retarder encore une fois l'amélioration de certains remboursements (prothèses auditives, « vingt-sixième » maladie longue et coûteuse), annoncées pour 1982 et promises à nouveau pour 1984. On peut aussi transformer les retraites de la Sécurité sociale en système « par points » (comme c'est le cas pour les retraites complémentaires), ce qui permet d'ajuster la valeur du point aux ressources disponibles: M. Bérégovoy y a fait allusion en installant la Caisse nationale d'assurance-vieillesse. On n'évitera probablement pas une augmentation du forfait hospitalier. Mais l'ensemble ne suffira sans doute pas à décaler la vingtaine de milliards nécessaires en 1985.

Alors, à moins qu'une reprise économique n'apporte un supplément naturel de recettes (ce augmentant le nombre des cotisants), ne faut-il pas, comme l'a reconnu M. Bérégovoy, choisir entre la réduction des remboursements des dépenses de santé, la diminution des retraites ou des allocations familiales? Dans ces conditions, le maintien de l'équilibre des comptes paraît assez délicat pour qu'une stabilité des prélèvements sociaux soit déjà considérée comme un succès. C'est ce qui ressort des projections faites jusqu'en 1988 par l'équipe DMS de l'INSEE (*Le Monde* du 22 février). Elles ont aussi ce que le ministère des affaires sociales a voulu signifier au cours de l'émission, le « Grand Jury RTL-le Monde » en indiquant qu'il fallait examiner ensemble les prélèvements sociaux et fiscaux et en soulignant les effets négatifs de la croissance de l'impôt sur le revenu? G. H.

(1) L'Etat a notamment pris en charge la plus grande partie du coût de revalorisation des aides au logement et du minimum vieillesse en 1983.

(2) En retardant aussi le versement des prestations familiales, on réduisait la majoration attribuée à la naissance du troisième enfant, etc.

(3) En remplaçant certains abattements sur le revenu imposable en crédit d'impôt, on fait passer certaines familles au-dessus du plafond de ressources prévu pour certaines prestations comme le complément familial.

isa

aujourd'hui,
on ne s'improvise pas "manager"

Il faut du tempérament, une motivation, une formation et un entraînement. Vous avez le tempérament et la motivation. L'ISA vous apportera la formation et l'entraînement. En 18 mois de travail intensif, avec une centaine de participants sélectionnés pour leur potentiel - ingénieurs, scientifiques, juristes, économistes, littéraires, - dont la moitié possède déjà une expérience professionnelle de quelques années, vous vous donnerez les moyens de faire face aux situations les plus complexes que doit résoudre un manager.

Date limite
de dépôt des candidatures pour la deuxième session d'admission en vue de la rentrée de septembre 1984: lundi 12 mars 1984.

Réunions d'information
avec le Directeur de l'Institut et des Anciens "ISA":
STRASBOURG: mardi 28 fév. - 18 h 30 - Holiday Inn 20 pl. de Bordeaux
MARSEILLE: mardi 13 mars - 18 h 30 - France - rue Napoléon

INSTITUT SUPÉRIEUR DES AFFAIRES
78350 JOUY-EN-JOSAS - Tél. (3) 956.80.00 POSTE 476 OU
(3) 956.24.26 (LIGNE SPÉCIALE RENSEIGNEMENTS)
CENTRE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DES AFFAIRES (HEC-ISA-CPC)
CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DE PARIS

Pour recevoir, sans engagement, une documentation, retourner-voilà ce coupon-réponse à l'adresse ci-dessus.

Nom _____

Rue _____ N° _____

Code postal _____ Ville _____

Diplôme _____

Expérience professionnelle _____

